

BULLETIN DU

Regroupement
des
chercheurs-chercheuses
en

HISTOIRE

DES TRAVAILLEURS

ET TRAVAILLEUSES

DU QUÉBEC

63

AUTOMNE 1995

Vol. 21, no 3

SOMMAIRE

Eric Leroux

Louis Guyon

3

Louis Guyon

Denis le Patriote — Drame Canadien Français

présenté pour la première fois au Théâtre National, le 15 septembre 1902

5

ARTICLES

Odette Vincent

*«Des modes parallèles?» Groupes ethniques, activités politiques et réseaux
communautaires dans l'espace abitibien (1920-1955)*

31

Myriam Simard

*Solidarité ethnique entre deux générations d'immigrants agriculteurs européens:
1944-1980*

43

COMMUNICATION

Andrée Lévesque

Biographies ouvrières, biographies féministes

49

Bernard Vallée et Suzanne LaFerrière

Bâtir la mémoire collective: un pont entre recherche et animation

51

VITRINE DU LIVRE

Robert Tremblay, *Recension du livre de Denis Gravel, Moulins et meuniers du
Bas-Lachine*

55

Eric Leroux, *Recension du livre de Serge Gaudreau, Au fil du temps. Histoire de
l'industrie textile à Magag (1883-1993)*

56

Bernard Dansereau, *Recension du livre d'Andrée Lévesque, Résistance et transgression*

57

Le bulletin du Regroupement des chercheurs-chercheuses en
histoire des travailleurs et travailleuses est publié trois
fois l'an par le RCHTQ.

ABONNEMENTS

Pour trois numéros:

individu:	14,00\$
institution:	20,00\$

(Les anciens numéros sont disponibles au coût de 7,00\$ le numéro)

Envoyer votre chèque au nom du RCHTQ,
département d'histoire, Université du Québec à Montréal,
C.P. 8888, Succ Centre-ville, Montréal, H2C 3P8

Envoyer tout manuscrit, information ou annonce à l'attention de
Bernard Dansereau, RCHTQ, département d'histoire, Université du
Québec à Montréal, C.P. 8888, Succ. Centre-ville, Montréal,
H3C 3P8

(De préférence sur disquette accompagnée d'une sortie papier)

Responsable du Bulletin (1995-1996): Bernard Dansereau
Responsable de la *Vitrine du Livre*: Eric Leroux

Mise en page: Bernard Dansereau

Sur la page couverture Louis Guyon

Dépot légal
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 1187-6484

LOUIS GUYON

par Éric Leroux
Université de Montréal

On connaît relativement bien la carrière de fonctionnaire provincial de Louis Guyon, d'une part, grâce à son emploi comme inspecteur des manufactures à la fin du XIX^e siècle et, d'autre part, grâce au fait qu'il deviendra le premier sous-ministre du Travail en 1919. Également connus, les rapports annuels de Guyon à titre d'inspecteur ont constitué une source importante pour plusieurs historiens qui s'en sont servi pour reconstruire les conditions de travail de la classe ouvrière au tournant du siècle. En revanche, la carrière littéraire de Guyon, non sans importance, -il a signé douze pièces de théâtre entre 1878 et 1909 qui ont toutes été jouées à Montréal et à Québec- est beaucoup moins connue des historiens et historiennes du mouvement ouvrier.

Né à Sandy Hill dans l'État de New York le 3 juillet 1853, Louis Guyon n'étudiera pas aux États-Unis, mais à Montréal, chez les Frères des Écoles chrétiennes, en raison du retour de sa famille au Québec en 1858. Après avoir obtenu une formation d'ouvrier machiniste, métier qu'il exercera jusqu'en 1885, Guyon réoriente sa carrière et devient agent d'assurances à la *Citizens Insurance Company of Canada*. À la même époque, soit en 1883, il épouse Victoria Lefebvre et aura, avec elle, neuf enfants, dont un des fils (prénommé Louis comme son père) deviendra assistant-inspecteur en chef du département de l'inspection des établissements industriels et commerciaux de la province de Québec en 1941.

C'est également durant cette période que commencent ses actions au sein du mouvement ouvrier. Membre des Chevaliers du Travail, Guyon est élu maître ouvrier de l'assemblée La Concorde et secrétaire de l'exécutif de l'assemblée de district 114 en 1885. Le 12 janvier de l'année suivante, il devient le premier président du Conseil central des

métiers et du travail de Montréal (CCMTM), regroupement dont l'objectif est de mobiliser les syndicats internationaux et les Chevaliers du Travail sous une même bannière afin de présenter des revendications communes et d'améliorer le rapport de force des travailleurs syndiqués face aux pouvoirs publics et aux industriels montréalais. On retrouve dans l'entourage du CCMTM de cette époque plusieurs figures connues du mouvement ouvrier, comme A.T. Lépine, Urbain Lafontaine, Joseph Béland, J.A. Rodier et le journaliste de *La Presse*, Jules Helbronner.

Cette participation active au sein des associations ouvrières permet à Guyon d'obtenir l'appui des dirigeants du CCMTM lors de la nomination des inspecteurs de fabrique par le gouvernement d'Honoré Mercier. Ainsi, le 8 mai 1888, Guyon est-il nommé inspecteur des manufactures au Département de l'Agriculture et de la Colonisation. Ses préoccupations touchent principalement le travail des enfants et les accidents de travail. La campagne qu'il organise au tournant du siècle contre le travail des enfants vise surtout à faire passer de douze à quatorze ans l'âge minimum d'embauche des garçons et à réclamer des normes minimales d'instruction pour les enfants obligés de travailler. L'intérêt de Guyon pour la question des accidents de travail s'intensifie au cours d'un voyage qu'il fait à Paris en 1889 à titre de représentant du gouvernement au premier Congrès international des accidents de travail. En 1900, un second voyage à l'Exposition universelle de Paris renforce ses convictions et le conduit à créer un musée industriel à Montréal. Ce musée, doté des appareils de sécurité les plus sophistiqués de l'époque, avait pour but de sensibiliser les manufacturiers et la population à la sécurité sur les lieux de travail. Inauguré au mois de septembre 1902, le musée ne surviva pas et devra fermer ses portes deux années

plus tard. Malgré cet échec, Guyon poursuit sa campagne de sensibilisation contribuant ainsi à la création de la Commission sur les accidents de travail par le gouvernement du Québec en 1907 et à la promulgation de la Loi des accidents de travail en 1909. Cette législation sera toutefois contestée par les organisations ouvrières qui la jugèrent inadéquate et inapplicable.

Louis Guyon connaîtra donc une longue carrière de fonctionnaire et obtiendra quelques promotions qui lui permettront de gravir les échelons. En effet, le 28 décembre 1900, il sera nommé inspecteur en chef du Service d'inspection des établissements industriels et des édifices publics. À ce moment, le Service d'inspection ne comptait que cinq inspecteurs et inspectrices pour l'ensemble de la province: James Mitchell, L.-D. Provencher, Louisa King, P.-J. Jobin et le docteur Charles Stevenson. En 1910, Guyon est élu président d'une association, l'*International Association of Factory Inspectors of North America*, qui se réunissait une fois par année pour étudier la législation ouvrière. Enfin, le 15 avril 1919, il deviendra le premier sous-ministre du ministère des Travaux publics et du Travail, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite le 13 novembre 1931.

Moins bien connue aujourd'hui, mais florissante à l'époque, la carrière littéraire de Louis Guyon est à la fois diversifiée et considérable. En effet, son œuvre comporte douze pièces de théâtre: la première, *Le secret du rocher noir*, datant de 1878, et la dernière, *Montcalm*, datant de 1907. L'une d'entre elles, malheureusement introuvable aujourd'hui, porte sur un conflit ouvrier et a pour

titre *La grève des corroyeurs*. La majorité des pièces de Guyon ont une thématique nationaliste qui se manifeste d'ailleurs de manière criante dans l'œuvre qui suit cette présentation. De plus, selon les auteurs du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, «[s]es drames sont du genre populaire à grand spectacle et comporte les éléments comiques obligatoires du drame romantique. On trouve dans *Denis le patriote* un prologue, quatre actes, huit tableaux, soixante-dix scènes, vingt-trois personnages sans compter les figurants, et plusieurs décors» (Réginald Hamel, et al, *Dictionnaire des auteurs ...*, Fides, p. 653). La pièce que nous vous présentons, *Denis le patriote* (1902), est couronnée de succès au moment de sa présentation au Théâtre National Français à Montréal le 15 septembre 1902 et sera reprise à de multiples occasions entre 1902 et 1928. (Violette Allaire, *Notes bio-bibliographiques sur Louis Guyon*, Montréal, 1953, p. 35).

Guyon ne s'est pas limité à la dramaturgie, il a également prêté sa plume à des auteurs étrangers, traduisant de l'espagnol vers le français et de l'anglais vers le français, une comédie, un conte et une pièce de théâtre. En outre, l'auteur a rédigé une *Étude généalogique sur Jean Guyon et ses descendants* en 1927. Homme d'une grande culture, Louis Guyon était membre de la Société des Auteurs Français et sera le récipiendaire des Palmes académiques du gouvernement français le 1^{er} mai 1911. Au moment de son décès en 1933, les associations ouvrières seront largement représentées à ses funérailles.

PROLOGUE

Le théâtre représente une partie du village de St-Jean, en 1838.

Dans le fond, façade d'une maison de campagne, porte au milieu, fenêtre à contrevents verts. Le pan de gauche représente la façade d'une vieille forge; à l'angle, on aperçoit une enseigne où se lit: Côme Duguay, forgeron. A côté de la maison, un puits avec brimbale. Près d'une des fenêtres, il y a un banc et des seaux en bois.

Perspective de la rivière Richelieu dans le fond.

SCENE I

(Au lever du rideau la scène est déserte. Il fait demi-jour. Détonation dans la coulisse. DENIS, vêtu d'un grand manteau, chapeau à large bord, fausse barbe; il tient une cravache en main, et entre en courant et se dirige du côté de la porte qu'il ébranle.)

DENIS—Perdu! je suis perdu!... Ah! la forge (il disparaît dans la forge; pour en ressortir aussitôt, déguisé en forgeron. Il conduit une roue de voiture qu'il frappe avec un marteau.)

SCENE II

(Par la gauche: deux soldats et un sergent, en courant.)

SERGEANT—Halt! (à Denis) Vós avéz vu un homme qui courait par ici?

DENIS—Eh! pardine, si je l'ai vu... Mais il ne courait pas, votre homme, il volait...

SERGEANT—Il volait?

DENIS—Oui! à la gloire...

SERGEANT (aux soldats)—What does he say?

(1er soldat hausse les épaules.)

DENIS (montrant la route)—Tenez, voyez-vous cet orme? là-bas, à gauche... Eh! bien, si c'est un patriote, il a dû tourner là pour prendre la route qui mène à la frontière. Mais vu l'heure matinale, j'ai pensé que c'était Bousquet, le bedeau, un peu en retard pour sonner l'Angelus.

(2ème soldat, le repoussant avec la crosse de son fusil.)

Stand aside, stupid frenchman... forward! March... (les soldats repartent en courant.)

DENIS (les suivant des yeux)—Courez bien, nobles volontaires de Sa Majesté... meute rouge de Colborn... A quoi tient quelquefois la vie d'un homme?... (il frappe la roue) C'est égal; c'est la première fois que j'aurai gagné quelque chose à la roue... de fortune.

SCENE III

COME (ouvrant discrètement la porte)—Hé! l'amî, que faites-vous là?

DENIS (se retournant)—Come!...

COME—Denis! Toi, toi ici...

DENIS (donnant la main)—Je viens de sauver ma tête, Come. Deux minutes de plus et j'allais rejoindre mes amis: deLorimier, Cardinal et Duquette, qui vont bientôt monter à l'échafaud...

COME—Mais mon pauvre ami, tu ne sais donc pas qu'il y a un habit rouge sous chaque buisson qui borde la route d'ici à la frontière. Toute une garnison dans la place même... Attends (il va regarder dans la coulisse, et revient) Parle vite: ce coup de feu?... Ces soldats?...

DENIS—Ecoute: Traqué de place en place par Comeau et ses argousins, après l'arrestation de nos amis, je m'étais réfugié chez André Ducharme...

COME—Dans le faubourg de Québec?

DENIS—Oui, c'est cela.

COME—Mais ta femme et le petit?

DENIS—Grâce à Dieu, ma chère femme n'a pas assisté à toutes ces alertes. Profitant de la présence de son frère, qui fait le commerce des vins entre les ports français et le Canada, elle s'est embarquée avec mon fils, sur l'"Amélie", à destination de Dieppe, où je vais essayer les rejoindre.

COME—Ton cousin, Dorvillier, qui est revenu de Montréal, hier, m'avait assuré que tu étais sain et sauf, aux Etats-Unis.

DENIS—Le misérable!... C'est lui qui m'a dénoncé. Une heure après s'être présenté chez Ducharme, les volontaires étaient à ma poursuite. Il était accompagné de Séverin Roch, cette figure de chaouin, qui fait penser aux dénonciateurs du temps de la Révolution française. Penses-tu: deux cents louis sont offerts pour ma tête; ce malheureux n'a pu résister. Serré de près, je n'eus que le temps de sauter par la fenêtre. Les rues de la ville étaient remplies de bureaucrates, forcenés de la pire espèce; hurlant, blasphémant contre les Canadiens, enfonçant les portes, saccageant les maisons... ah! misère, si nous avions eu des armes, comme il aurait été facile de repousser toute cette canaille dans le Saint-Laurent. As-tu reçu ma lettre, de Lachenaie?

COME—Pas une ligne.

DENIS—Il s'agissait de me procurer un cheval, et de le tenir prêt dans la savane, le 10 au soir. Tout s'était bien passé, de Longueuil à Lacadie, mais en arrivant à la montée, mon cheval, complètement fourbu par cette course à travers les terres, ne pouvait plus marcher, je dus l'abandonner et finir le trajet à pieds. J'allais atteindre le sentier lorsque j'aperçus un habit rouge en faction.

COME—Eh! bien, c'est ça. Ta lettre a été interceptée...

DENIS—Mais par qui?

COME—Mais par Dorvillier, parbleu! Oh! il fait de la belle besogne, ton cousin. Aidé de Séverin, ils ont fait arrêter sept de nos amis, depuis lundi. Ainsi, il n'y a que ces soldats qui t'ont vu?

DENIS—Je le crois. J'ai couché dans la grange de Fortier, et au petit jour, je me glissais de ce côté, quand tout à coup, je me trouvai nez-à-nez avec cette maudite patrouille. Mais tu le vois, je fais un forgeron fort respectable. Ecoute-moi, Côme, ces gueux ne me mettront jamais une cravate de chanvre. Si je dois succomber pour cette cause si chère, que ce soit comme Chénier... Tu entends, Côme? face-à-face, poitrine contre poitrine, avec ces maudits... Ils apprendront comment meurent les Levasseurs...

COME—Et qui parle de mourir? Tiens entre, entre vite...

DENIS—Non, non, noble coeur; en m'ouvrant ta COME (lui donnant la main) Sois tranquille, ils ne te prendront qu'en passant sur ma vieille carcasse. Laisse-moi travailler ça.

(Ils entrent dans la maison.)

SCENE IV

(SEVERIN, puis SIMON. Séverin vient flaire la maison, puis fait signe à Simon, qui paraît.)

SEVERIN—Personne, tout est fermé...

SIMON—Ces lourdauds se sont laissé bernier. J'aurais dû m'en douter... Oh! tu sais, Denis ne sera pas facile à prendre, il est rusé comme un loup-cervier. C'est à recommencer (regardant) pourtant, ça sent le patriote, ici. Voyons, tu as la lettre?

SEVERIN—Oui...

SIMON—Bon, tu vas la remettre à Côme. Observe-le bien, Séverin, questionne-le adroitement, et si tu apprends quelque chose, rejoins-moi chez le colonel McKay (fausse sortie) joue serré avec Côme, c'est un finaud.

SEVERIN—Compris, Simon...

SIMON—Ah! monsieur Denis Levasseur, je suis un loyaliste, un vendu aux bureaucrates; le cousin pauvre qu'on méprise, parce qu'il n'a pas de beaux habits pour figurer dans les grandes réunions patriotiques. Et je laisserais échapper cette belle occasion de rendre mépris pour mépris...

SEVERIN—Et deux cents louis, Simon. Et puis, tous ces avocats vont se tirer d'affaires. Tu sais, c'est comme les chats, ça retombe toujours sur les pattes (à part) et puis tant mieux si les trappes de la potence sont ouvertes, ça lui apprendra... (Simon sort à droit, Séverin regarde autour de la maison, il vient frapper à la porte.)

SCENE V

(COME, fumant sa pipe, sort tranquillement de la maison.)

COME—Bonjour, Séverin, te voilà bien matinal...

SEVERIN—Bonjour, M. Duguay... Oh! il y a longtemps que je suis debout. Vous savez, mon habitude? Jamais je ne manque la messe de cinq heures. Vos gens sont bien? (fouille dans ses poches.)

COME (à part)—Bonne sainte que je lui casserais les ailes avec délices, à cet oiseau de proie (haut) Pas mal, Séverin, pas mal...

SEVERIN—Hum! M. Dorvillier m'avait donné une commission pour vous; une lettre, seulement je partais pour Lacolle, où M. le Curé m'envoyait conduire ce pauvre Leduc qu'est bien malade. Je me suis dit: ça ne doit pas être si pressé, il y a longtemps que M. Duguay ne reçoit plus de lettre d'amour... (riant) je vous l'apporte ce matin, tenez... (lui donnant.)

COME (surpris)—Une lettre?... de qui ça peut-il bien venir? (cherchant dans ses poches) Tiens, je n'ai pas mes lunettes. Lis-moi donc ça, Séverin...

SEVERIN—Comme vous voudrez (lisant) Lachenaie, le 4 octobre...

COME—C'est signé?

SEVERIN—Denis Levasseur!

COME—Pas possible! Dorvillier m'avait dit que

son cousin s'était enfui aux Etats-Unis... Voyons ce qu'il dit...

SEVERIN (lisant)—Mon cher Côme.—Au nom de ma femme et de mon fils, au nom de la cause des patriotes que nous soutenons, viens à mon secours. Tâche de me procurer des habits de paysans et un cheval, je serai dans la savane, sur la terre de Beaudoin, le dix octobre, dans la nuit. Je compte sur ta vieille amitié, et sur les sentiments communs qui unissent nos familles depuis si longtemps.—Signé, Denis Levasseur.

COME—Pauvre garçon, il est mal pris, qu'en dis-tu? Voyons, Séverin, que ferais-tu à ma place?... Je sais bien; il faut être charitable, compatissant, La religion nous l'enseigne, n'est-ce pas?

SEVERIN (hésitant)—Dame! c'est sérieux la révolte, M. Duguay, et quand une cause est condamnée par l'Eglise... Moi, je m'en laverai les mains... c'est le cousin de Dorvillier, il pourrait peut-être faire quelque chose...

COME—C'est ça, Séverin, porte cette lettre à Dorvillier. Le même sang coule dans leurs veines, que ce soit celui d'un patriote ou d'un bureaucrate. Cela le regarde plus que moi, n'est-ce pas? (le retenant) Prends-le par les sentiments, Séverin, tu prêches bien, quand tu veux t'en donner la peine... Seulement, tu ne feras jamais un bon postillon. Voistu, tes lettres sont trop longtemps en chemin (il entr'ouvre la porte.)

SEVERIN—Bonjour, M. Duguay... (à part) Il s'est moqué de moi, le vieux renard... attends!... Patience!... (sort à droit. Côme le regarde s'éloigner. Appelant) Martine!... Zéphir!...

SCENE VI

(Par la porte, MARTINE, puis ZEPHIR.)

COME—Que fait-il?

MARTINE—Pauvre Denis, il tombe de fatigue. La cachette entre les murs est prête, dépêchons-nous.

COME—Bon! Zéphir, prends les habits qui sont dans la forge, et cache tout cela sous le pontage de la batterie. Allons, vite... As-tu soignée la jument?...

ZEPHIR—C'est déjà fait mon parrain; et je lui ai passé un bon licou, la bride et la selle sont sous les groseillers, au fond du jardin.

COME—Bien! dépêche-toi...

(Zéphir disparaît dans la forge.)

MARTINE—Mon Dieu! J'ai le coeur serré. Crois-tu qu'il y ait du danger?

COME—Ma pauvre femme, nous sommes dans la main du bon Dieu. Je ne crois pas qu'ils se doutent de la présence de Denis, dans la maison. Séverin est venu tâter le terrain, sois certaine qu'il ne manquera pas de rôder aux alentours...

SCENE VII

(Les MEMES, puis ZEPHIR.)

ZEPHIR—J'ai tout caché, parrain...

COME—Maintenant, mon petit, c'est le moment de montrer si tu es un garçon capable. Cours au village, informe-toi, regarde ce qui s'y passe; ne perds pas de temps et reviens vite...

ZEPHIR—Voulez-vous que j'emporte ma canne

de fer? Tenez, parrain, je vous démolirait Séverin comme ça, tenez... (faisant un geste.)

COME—Va, et sois prudent...

(Zéphir sort à droite.)

MARTINE—Et nous qui pensions les troubles finis... Pauvre Denis, il écrit son testament, bien sûr, il sent sa mort (pleurant) sa maison saccagée, ses meubles détruits, Seigneur! que tout cela est triste...

COME—Bon! te voilà encore partie. Oh! les femmes, les femmes. Grâce aux lamentations des femmes, il y a assez de fils de patriotes cachés, ça et là, dans les granges, pour ne faire qu'une bouchée des Bureaucrates. Va, Martine, et surveille bien Denis, nous le sauverons, sois sans crainte (à part) pourvu qu'il ne fasse pas de coup de tête...

SCENE VIII

DENIS (tenant un papier)—Tiens, mon brave Côme, je te confie mon testament, car celui que j'avais dressé a sans doute été détruit.

COME—Ton testament?

DENIS—C'est une précaution, vois-tu (triste) Qui sait ce que l'avenir nous réserve. C'est plus qu'un testament, c'est un document historique pour l'instruction de mon fils, car ce sont nos enfants qui nous jugeront, Côme. Il est bon que la postérité sache combien était vibrant et fort, le patriotisme des hommes de trente-sept. Nos pères avaient lutté durant quarante ans contre le despotisme anglais, comme eux, ne devons-nous pas l'exemple? Nous aurions bien voulu rester sur le terrain constitutionnel, nous aussi, mais la tyrannie de nos maîtres a fait déborder la mesure. L'histoire nous approuvera d'avoir résisté aux fourberies d'un Aylmer, comme des hommes de coeur, et d'avoir répondu aux coups de bâtons d'un Colborne, par les armes (bas) Du haut de la lucarne, en arrière, je viens d'apercevoir tout un cordon d'habits rouges qui cernent le village...

COME—Quand cela serait, je t'assure que tu seras introuvable dans cette cachette, qui a déjà servi à deux de nos amis.

MARTINE—Côme a raison, il faut penser à votre femme et à votre cher petit.

DENIS—N'est-ce pas, qu'il est bien gentil?

MARTINE—Et si ressemblant, votre vif portrait...

DENIS—C'est vrai, c'est un Levasseur. Allons, à la grâce de Dieu.

(Il entre, suivi de Martine.)

SCENE IX

(Par la droite, SIMON, SEVERIN, puis les soldats.)

SIMON—Fâcheuse affaire pour vous, M. Duguay, suspect déjà, vous voilà dangeureusement compromis par vos relations avec les rebelles.

COME—Mais puisque ces relations ont contribué à éclairer les espions de Colborne, pourquoi vous plaindre?

SIMON—Je ne comprends pas...

COME—Allons! Cartes sur table. Je ne suis pas un enfant, Simon. Tu as dénoncé ton cousin aux autorités!... Ah! tu fais de la belle besogne pour les bureaucrates...



FILION — Rôle de Côme.

SIMON—Eh! bien, oui. Je remplis les devoirs de ma charge, et je fais plus de bien que ceux qui encouragent et cachent ces malheureux exaltés qui veulent conduire la province à sa ruine.

COME—Ah! tu te démasques? Eh! bien, franchement, je t'aime mieux comme ça. Comment malheureux, tu hais ton cousin parce qu'il est plus fortuné, plus heureux que toi? Après tout, je puis encore comprendre cela; l'ambition, l'envie, que de familles séparées par ces âpres convoitises, mais au moins, aie pitié de ces malheureux exaltés, comme tu les appellent. Ces pauvres victimes qu'on arrachent à leurs familles ont tout sacrifié, tout, tout... Traqués dans les bois, mourant de faim sur les routes, tandis que les braves volontaires de Sa Majesté, les canardent à l'aise et avec impunité. Honte à nous, Simon, les plus âpres à la curée ne sont pas des Anglais. Non, ce n'est pas ainsi que les anciens se seraient conduits.

SEVERIN—Prenez garde! Simon vous donne de bonnes raisons et vous nous insultez. Le colonel McKay ne sera pas aussi patient, lui.

SIMON—Allons, les perquisitions vont commencer. Si vous connaissez la retraite de Denis, avisez au plus vite (bas) Il peut encore se soustraire aux poursuites en prenant par le côté de la rivière. Vous voyez que je ne suis pas aussi noir que vous me faites.

SEVERIN—Allez lui dire, M. Duguay, il aura le temps de se sauver facilement (déplie un papier et commence à l'afficher.)

COME (furieux)—Tais-toi, traître, maudit! les habits rouges cernent le village... (se baisse pour ramasser le marteau) je ne sais pas ce qui me retient de te casser la tête avec mon marteau... (Simon fait un signe de la main, et les soldats sortent de la coulisse. Côme, ton naturel) Tiens, tu as be-

soin d'un marteau pour afficher la proclamation qui doit permettre d'assassiner légalement les gens. Tu trouveras des clous dans la forge (bas à Simon) Depuis l'époque où Judas vendit son Dieu, les traitres se font suivre pas une bande (haut) Tu cherches Levasseur? Tu le crois chez moi? (il frappe et Martine paraît) Simon Dorvillier est ici pour perquisitionner... Il paraît que nous cachons Denis: L'avocat patriotique... Notre ami.

MARTINE—Entrez-donc, messieurs, ça ne vous prendra pas longtemps... Voyez, la maison n'est pas grande...

SIMON—Attendez! Affichez la proclamation...

(Séverin entre dans la forge, puis en reviens avec un marteau, des clous; il se met en devoir d'afficher.)

(Simon ôte son chapeau, lisant:)

Dieu sauve la Reine! (soldats présentent les armes) A tous les loyaux sujets de Sa Majesté: Salut. Une récompense de deux cents louis est offerte pour l'arrestation de Denis Levasseur, avocat, domicilié à Montréal, membre de la société révolutionnaire, dite "Des Chasseurs", Quiconque lui donnera asile, ou lui prêtera main-forte, sera passible de la peine qu'il plaira à notre cour martiale d'imposer... Signé: Sir John Colborne... A M. A.-M. Délisle, greffier... Au colonel McKay, à St-Jean, le 1er novembre, 1838.

(Durant cette lecture, Martine tombe à genoux. Côme regarde Simon d'un air de défi.)

SIMON—Soldats, faites votre devoir...

(Martine entre suivie de Simon, Côme, puis les soldats.)

SEVERIN (reste en arrière, il revient sur le devant de la scène. Tirant un fouet de dessous sa redingote, il l'examine)—Tiens, tiens, une cravache montée en argent... (il cache la cravache sous ses habits) Plus de doute... Il est ici... Peut-on mentir ainsi, un si bon catholique. Simon le disait bien: Ce Côme est plus rusé qu'un loup-cervier. Ma foé de gueux, on lui donnerait le bon Dieu sans confession... Si Dorvillier fait le mouton, je le ferai marcher, moi. Heu! heu! il faut s'entendre... cent louis ferait diablement bien mon affaire...

SCENE X

(SIMON, COME, MARTINE, les soldats. Par la maison.)

SEVERIN—Eh bien?

SIMON—Rien! (à part) Je l'aurais juré... ba-foué! Nous sommes roulés comme des enfants, Séverin... Il doit être loin...

SEVERIN (ton mielleux)—Comme ça, M. Levasseur, le patriote, n'est pas venu ici?

COME—Mais tu le vois bien...

SEVERIN—C'est drôle... Alors comment peut-il se faire que son fouet à manche d'argent traîne dans votre forge?

(Présente le fouet à Simon.)

SIMON (lisant sur le manche du fouet)—Denis Levasseur... Son fouet! Prenez garde, Côme Dugay, vous êtes plus près de l'échafaud que vous ne le pensez.

COME—Fais ton oeuvre, tu entends? Je n'ai pas peur de mourir... Plutôt que de livrer ce brave qui a lutté pour nous contre l'oppression et l'injustice des Anglais, je souffrirais tous les supplices...

SIMON—C'est ton dernier mot?

COME (furieux)—Oui, va-t'en, tu me ferais faire un malheur...

(Simon, Séverin, les soldats sortent à droite.)

MARTINE (s'appuyant sur Côme)—Oh! que j'ai eu peur quand les soldats donnaient des coups de baïonnettes dans les murs. J'ai failli écraser. Mon Dieu, que les hommes sont donc cruels.

COME—Là! ma pauvre femme, tout est passé pour le moment. J'en ferais autant pour un compatriote en détresse; mais lui, ce brave coeur... Et son père qui a été si bon pour moi; car cette forge, cette maison, tout cela vient de lui. Ah! si nous parvenons à le sauver, je serai bien heureux, vois-tu, d'avoir pu rendre au fils une faible partie des bienfaits reçus du père.

SCENE XI

(Rumeurs, bruits de cris. Zéphir, un bandeau autour de la tête, en courant, par la droite.)

ZEPHIR—Sauvons-nous, M. Duguay... Les soldats ont commencé à visiter les maisons, ils éventrent les murs et battent les gens à coups de crosse de fusils. Voyez! j'ai reçu un coup... Les gens de l'église se sauvent dans le bois (bruits) Vous entendez? En revenant, j'ai passé près de Simon et du colonel McKay, qui parlaient: "Il me faut cet homme, mort ou vif, quand il faudrait démolir toutes les maisons de St-Jean une à une." Voilà ce que disait le colonel.

SCENE XII

(Des cris se font entendre, des paysans et paysannes, portant des paquets, font irruption sur la scène.)

1^{er} PAYSAN—Qu'allons-nous faire, M. Duguay? Les soldats sont ivres, et sous prétexte de chercher les patriotes, pillent les maisons, et insultent les créatures,

COME—Mes amis, nous n'avons plus d'armes, nous ne pouvons rien faire, mais que quelqu'un avertisse le curé; il fera peut-être entendre raison au colonel McKay...

LE PEUPLE—Oui! oui! allons chercher M. le Curé...

2^{ème} PAYSAN—Tenez! Regardez-donc! Ils défoncent chez ce pauvre Ludger Caron; et ses enfants qui sont malades.

1^{er} PAYSAN—Ciel! ils l'ont tué!...

SCENE XIII

(DENIS, chemise ouverte au col, fusil à deux coups, à la main. Il sort brusquement de la maison.)

COME—Malheureux!... mais tu veux donc mourir? Tu veux donc nous perdre tous?...

MARTINE—Oh! Denis, ne fais pas cela, écoute-moi... Penses à ton fils... Mon Dieu, que vas-tu faire?

DENIS—Laissez-moi, mes amis... Mon fils rougirait de moi, s'il apprenait un jour, que des femmes et des vieillards avaient été impunément violentés en ma présence.

(On entend un coup de clairon. Tous se sauvent, sauf Côme, Martine, et Denis qui épaule son arme

et qui vise dans la coulisse. Coup de clairon, roulement de tambour. Le ralliement.)

DENIS (il fait feu)—Tiens, voilà pour le sergent. Touché! un vrai coup de chasseur... (visant de nouveau: Au plumet blanc, maintenant... (il fait feu) Du plomb dans l'aile, l'officier... Vivent les Patriotes!... Vive Papineau!...

(Bruit de pas. Coups de feu dans la coulisse. Côme tombe et Martine le soutient. Denis retraits près du puits, brandissant son arme.)

SCENE XIV

(Par la droite, le colonel McKAY, suivi de six hommes, baïonnettes aux fusils.)

McKAY—Rendez-vous!... Vous êtes mon prisonnier!...

DENIS—Jamais! Mort à qui me touche... Vive Papineau!... Vivent les Fils de la Liberté!...

McKAY—Ready?... Aim! Fire!... (ils font feu.)

DENIS (chancelle; il vient tomber sur le puits.)—Vivent les Patriotes!...

McKAY—Sergent, notifiez le coroner!...

MARTINE—C'est fini, il est mort.

RIDEAU

ACTE I

Laps de vingt ans, entre le Prologue et le Ier Acte.

Mêmes décors qu'au Prologue: Maison, forge à gauche, puits. La scène est coupée en deux par une petite clôture à claire-voie, avec porte au milieu, à gauche. A droite, le plan latéral représente la façade d'une villa moderne, avec véranda, petit parterre, tables, chaises, un banc rustique.

SCENE I

(Au lever du rideau, COME, en veston, est assis sur un banc. Il hache du tabac. MARTINE, assise dans une berceuse, tricote.)

COME (portant la main à son épaule) Aie! et dire qu'il y a vingt ans que cette satanée balle m'a cassée l'épaule... Ah! je ne vaut plus grand chose, ma pauvre Martine.

MARTINE—Ta blessure te fais souffrir? Aussi, pourquoi persister à la forge? Mon Dieu, nous avons de quoi vivre...

COME (allumant sa pipe)—Ne plus faire chanter mon enclume? Ne plus entendre le ronflement de mon vieux soufflet? Ça serait bien dur. Mais tu as raison, femme, un vieux raccorni comme moi... enfin, chacun son temps...

MARTINE—Mais puisque tu cèdes la forge à Zéphir; l'enclume re chômera pas et tu pourras écouter tout à ton aise. C'est un brave coeur et un bon travaillant.

COME—Zéphir veut prendre à son compte, et je l'approuve. Il y a une pièce toute préparée chez le notaire, qui n'attend que sa signature. Je lui cède la vieille boutique et la clientèle.

MARTINE—Tu as fait cela?... va-t'il être content. Il ne lui restera plus qu'une inquiétude...

COME—Quoi donc?

MARTINE—Il craint que Dorvillier ne mette obstacle à son mariage avec cette bonne Angélique. Tu la connais? Pour ne pas déplaire à Jeanne, elle est capable de faire attendre Zéphir jusqu'à l'automne (elle se lève) Si tu voulais bien faire plaisir à ces enfants, tu en parlerais à Simon. Cela vous rapprocherait, et plus tard, qui sait, vous vous donneriez la main...

COME—Moi?... Moi, donner la main à cet homme? A Simon Dorvillier? Jamais!... Oh! je sais, tu vas me dire: Les bureaucrates et les patriotes de trente-sept se sont souvenus qu'ils étaient enfants de la même race, et ils se sont serrés la main. Mais entre Simon et moi, il y a plus que le naufrage d'une cause qui m'était chère, il y a la tombe de mon meilleur ami... Il y a la trahison d'un renégat!... Cha-

que fois que je regarde le vieux puits, cette scène inoubliable passe devant mes yeux... Pauvre Denis. Patriote au coeur généreux, lâchement exécuté... Plus heureux que toi, il m'a été donné de vivre assez longtemps pour pouvoir dire: Non! le sacrifice n'a pas été stérile. Le sang des patriotes a marqué une ère nouvelle. Au moment des suprêmes résolutions, le peuple canadien saura se retrouver aux pieds des monuments qui marquent vos dépouilles... Il saura conserver le précieux héritage que vous nous avez légué, ou mourir comme vous, pour nos Institutions et nos Lois.

MARTINE—Prend garde d'être injuste, Côme.



PAUL CAZENEUVE — Rôle de Maurice.

Sans la trahison infâme de Séverin Roch, Denis aurait peut-être été sauvé (sifflet de locomotive) Tiens, le train de Montréal qui arrive, Zéphir va être ici dans quelques minutes.

COME (regardant)—Le voilà! mais regarde-donc...

SCÈNE II

(Les MEMES, ZEPHIR, endimanché, tenant un grand porte-manteau.)

MARTINE—Le crapoussin! Il étrenne son tuyau de noce...

ZEPHIR—Bonjour! Bonjour!... Les gens de la maison sont bien?

MARTINE—Bonjour! Zéphir, comme tu t'es mis beau...

SCÈNE III

(Les MEMES, puis ANGÉLIQUE, par la porte du cottage.)

ANGÉLIQUE—Avez-vous passé sur le Champ-de-Mars, M. Zéphir? Est-il faraud?... (elle s'avance et lui donne la main. Zéphir veut lui prendre la taille, elle l'évite) Bon! bon! l'oiseau a changé de plumage, mais c'est toujours le même forgeron entreprenant...

ZEPHIR (se dandinant)—Vous pouvez admirer, ça ne coûte rien...

MARTINE—Il est mis comme un membre de la chambre haute, je vous dis. Il n'y a pas, il faut absolument mouiller ça...

ZEPHIR—Vous avez raison, maman Duguay... (Martine apporte des verres.)

MARTINE (servant à la ronde)—Un petit coup à la santé de la future Madame Robin, et de son Zéphir... (ils boivent) Maintenant, assieds-toi-là et raconte-nous ton voyage.

ZEPHIR—Ah! mes amis, quel voyage!... D'abord, faut que je vous dise: On arrive à la place Jacques Cartier, en bateau, à onze heures du matin. Je me suis dit: J'ai bien le temps d'aller marchander les montres avant midi. J'entre dans un magasin, près de l'audience; puis v'là la commis qui commence à me montrer des barloques, grosses comme des boîtes de cirage. Mais il s'est vite aperçu que je connaissais ça (tirant une montre) Tenez! regardez-moi ça... Six piastres... (à Côme) entendez-vous le tic-tac?...

COME—En effet, on dirait d'une pendule...

ZEPHIR—C'est une patente. Balancier double, treize rubis, seize carats ou carottes, je ne sais pas trop... enfin, c'est garanti pour dix ans. Après cela, je pique au Fort St-Jean-Baptiste, chez mon oncle Jos. Vous parlez des embrassades... je pense que la grosse bière a coulée. Après le diner, on est allé au Jardin Guilbault. Si on a ris devant la cage des singes... j'en ai encore des bosses. Les boutons de culottes portaient comme des balles. Le soir, je pars avec Sinai Lagrenade, et Pite Paquin, pour aller entendre battre neuf heures, sur le Champ-de-Mars. Il y avait du monde... du monde! et des belles créatures; pas farouches. Ah! si j'avais eu mon tuyau...

ANGÉLIQUE—Entendez-vous ce monsieur?... deux jours parti... Sois tranquille, tu n'y retourneras pas seul... je t'en passe un papier...

ZEPHIR—Non, mais c'est pas ça, au milieu du plaisir, v'là que je m'aperçois que mes amis étaient partis. Impossible de retrouver ma rue. Je prends un cab, et savez-vous ce que ce torbrule de charretier m'a fait? Il m'a trimballé deux heures, toujours sur la même rue. Ça m'a coûté neuf francs... Vous parlez que ça marche les trente-sous à Montréal.

MARTINE—Tu as fait toutes tes emplettes?

ZEPHIR—Beau dommage!... Ah! Angélique, si tu voyais les belles fanfreluches, les jolies jarretières... c'est dans mon porte-manteau...

MARTINE—C'est bon, nous regarderons après souper.

ZEPHIR—Attendez, il faut que je vous raconte l'accident...

TOUS—Un accident?...

ZEPHIR—Imaginez-vous. J'étais descendu au Grand Marché pour m'acheter du tabac canadien, et j'arrive juste comme le "Terrebonne" accostait, lorsqu'une jeune fille tomba à l'eau, paf!...

ANGÉLIQUE—Ah! mon Dieu...

ZEPHIR—Je me précipite avec les autres, mais tout à coup un jeune homme habillé en matelot, saute à l'eau, et comme la jeune fille allait disparaître sous la roue, il l'empoigne comme ça (il saisit Angélique.)

ANGÉLIQUE—Miséricorde!...

ZEPHIR—Ce garçon-là nageait comme un poisson. En deux minutes, il l'avait sauvée. Et le frère de la demoiselle la recevait au bout du quai.

COME—Son frère! Mais tu les connais-donc?...

ZEPHIR—Je crois bien!... C'était mademoiselle Pauline Marchand et son frère, Régis.

ANGÉLIQUE—En voilà une surprise pour mademoiselle Jeanne. Elle qui les attend ce soir; vous savez qu'ils doivent passer leurs vacances ici?

ZEPHIR—On a cherché le brave garçon qui avait fait le sauvetage, mais il avait disparu. J'ai trouvé ça hors du commun. N'est-ce pas M. Duguay?...

COME—Bien brave, en effet...

ZEPHIR—Quelqu'un a dit que c'était un matelot français...

ANGÉLIQUE—Je cours raconter cela à mademoiselle Jeanne. Vous savez que le prétendu de notre demoiselle arrive ce soir? grande visite: le capitaine McKay, M. le notaire Ducharme (elle va pour s'éloigner.)

ZEPHIR (retenant Angélique)—Eh! pas de récompenses pour ces bonnes nouvelles?

ANGÉLIQUE—Veux-tu bien!... si on ne dirait pas que c'est lui qui a sauté à l'eau.

ZEPHIR—Sauter à l'eau! Avec un tuyau qui m'a coûté quinze francs, à la basse-ville, je pense pas. Pour ma petite Angélique, je ne dis pas. M'a dire comme l'autre: j'aurais risqué le bouillon.

MARTINE—Entrons souper. Pauvre Pauline, en voilà une aventure.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV

(PIERROT, un sac sur le dos. Il entre par le fond, à droite. Il cherche dans son sac.)

PIERROT—En a-t-il des lettres, le bourgeois... Voyons, le journal de M. Duguay: "Le Pays", l'évangile des vieux patriotes. Holà! M. Duguay (il va jeter le journal chez Côme.)

SCENE V

(PIERROT, puis par la porte du cottage: SIMON, DUCHARME, JEANNE, JUSTINE, puis PROCUL, par le fond.)

SIMON—Vite, Pierrot, les lettres. Le courrier est attendu avec impatience.

JEANNE—Vite, Pierrot, les lettres...

JUSTINE—Si nous prions l'air, en attendant le capitaine McKay? Il ne saurait tarder bien longtemps, n'est-ce pas, Simon?...

SIMON—Très bien. M. Ducharme ne sera pas fâché de fumer un cigare, en causant (lui donne un cigare) On étouffe dans cette villa qui reste fermée tout l'hiver.

JEANNE—Une lettre de Pauline... Oh! je je meurs d'impatience... (ouvre la lettre, lisant) Ma chère Jeanne,—Avant d'avoir reçu ma lettre, tu aurais sans doute appris par le journal, avec force détails, que ta prosaïque amie a été l'héroïne d'une de ces aventures, qu'on accuse les romanciers d'introduire trop souvent dans leurs livres: je veux parler de la jeune fille qui tombe à l'eau... Rassures-toi, j'en ai été quitte pour la peur. Voici l'affaire: J'arrivais de Québec, et, m'étant étourdiment penchée pour parler avec Régis, je fis un plongeon "Style de composition". Le St-Laurent me reçut dans ses flots bleus (Procul entre) J'allais disparaître sous la roue... quand un jeune homme...

PROCUL—Le beau Léandre et les flots bleus...

HENRI—Heureux jeune homme, voilà ma dernière chance qui s'envole...

JEANNE—Riez, sceptiques que vous êtes...

SIMON (pliant son journal) Ne les écoutez pas, ils sont jaloux.

JEANNE (continuant à lire)—Régis a vainement cherché ce héros, mais il avait disparu. A plus tard l'épilogue... Ta Pauline qui t'embrasse.

PROCUL—Eh! bien, voilà encore une preuve frappante de l'insuffisance du programme de l'enseignement des jeunes filles...

HENRI—Ecoutez! Ecoutez!

PROCUL—Mais oui. Au couvent on fait de la broderie, de la cosmographie, de la trigonométrie, même, mais pas de natation. La femme moderne n'aura atteint son entier développement que lorsqu'elle aura cessé de tyranniser l'homme par sa faiblesse exigente. On développe la tête au détriment des muscles.

SIMON—Voilà un reproche que je n'ai jamais fait à tes professeurs...

(On rit.)

JEANNE—Ecoutez tous! Procul a une théorie: "L'élévation de la femme par le byceps"... Qu'en pensez-vous, tante?

JUSTINE—Vous allez voir qu'il lui manque quelque chose, pour terminer le grément de son fameux yacht, "Le Martin-Pêcheur"... Quand Procul devient sérieux, c'est qu'il y a une baisse dans ses finances.

JEANNE—C'est-à-dire qu'il a faim...

PROCUL—Vous êtes féroce, tante Justine (à Jeanne) Et toi, oh! attends.

SIMON—Vous n'y êtes pas. Procul que j'avais chargé de ma correspondance, depuis que nous sommes arrivés, s'ennuyait à mourir, il émaillait mes lettres de fautes, et de termes de sport, au désespoir



GODEAU — Rôle de Procul.

de mes sobres clients de la rue St-Paul. Aussi, ai-je été obligé de le relever de ses lourdes fonctions. Ah! garnement, réjouis-toi d'être le fils de Dorvillier, qui a peiné durant vingt ans pour que tu puisses faire le sport.

PROCUL—Voyons, papa, est-ce que je ne fais pas honneur à la maison Dorvillier, dans cette branche importante? chacun sa spécialité, quoi...

SIMON—Jolie branche, qui donne des fruits secs dans presque chaque famille, où le papa, trop bon, trop mou, laisse faire. Sois tranquille. J'ai chargé Gauthier de me choisir un garçon intelligent et fiable et de me l'envoyer ici. Je viens justement de lire l'annonce dans "Le Pays".

PROCUL—Bravo! papa. Vous êtes le prince des négociants. Oui, papa, vous aurez votre statue, c'est moi qui vous le dit.

SCENE VI

(Les MEMES, puis McKAY, par le fond.)

SIMON (empressé)—Bienvenu, mon cher capitaine...

McKAY (donne la main, saluant, il vient à Jeanne)—Quelle joie de vous revoir à St-Jean, mademoiselle. Votre villa m'a paru bien triste durant ce long mois, avec ses portes closes.

JEANNE—Eh bien! soyez heureux, monsieur, cette porte est maintenant toute grande ouverte en votre honneur. Nous vous attendions.

McKAY—Merci... M. Ducharme, je ne me trompe pas (donne la main) (à Procul) M. Procul! L'infatigable sportsman... Les records de l'an dernier n'ont qu'à bien se tenir, n'est-ce pas?...

PROCUL—Ah! capitaine, si vous voyez le "Martin-Pêcheur"... J'en ai fait un yacht épatant. Une coque neuve, et un beaupré neuf que je viens de faire installer, et mon gouvernail, une vraie surprise... et le mât! Je dresse le nouveau mât demain...

HENRI—Sapristi!... à ce compte, il ne doit pas rester grand chose du "Martin" de l'an dernier...

JEANNE—Mais si, monsieur Ducharme. Il reste les écoutes. Procul les garde en souvenir des paris qu'il nous a fait perdre sur son trop fameux "Martin".

PROUL (il veut saisir Jeanne)—Petite méchante.

JUSTINE—Veuillez nous excuser, M. McKay... Jeanne, mon enfant, vous avez des ordres à donner à Angélique. Vous occuperez encore votre petite chambre de l'année dernière, capitaine, cela est bien étroit. Mais à la campagne, que voulez-vous...

McKAY—Je suis confus, madame (à Jeanne) cette chambre est charmante et les rêves qu'on y fait sont bien doux.

JEANNE—Toujours poétique? Vous entendez, papa? M. McKay ne dit pas de mal de notre villa. Il ne regrettera pas son Mess de Montréal (Jeanne et Justine par le cottage.)

SIMON—Vous y serez très mal. D'abord, votre sommeil sera dérangé tout comme le mien, par le bruit de cette maudite forge. Que voulez-vous, ce vieux forgeron est têtue comme un Breton. Il a refusé trois fois la valeur de sa bicoque. C'est un voisin à perpétuité.

McKAY—Ainsi, l'irascible patriote, digne émule de Sans-Souci, reste réfractaire à la vente de son immeuble? Vous êtes maire, que ne lui faites-vous servir une petite expropriation, puisque c'est un parti-pris.

SIMON—C'est une vengeance! Cet homme me hait, et sa présence à ma porte, empoisonne les quelques semaines de repos que je viens chercher ici avec ma famille.

McKAY—Il aime vos enfants, cependant. Je serais porté à croire que votre voisin intransigeant vous boude par respect pour ses anciennes convictions politiques.

SIMON—Côme Duguay est intelligent et honnête, mais sous l'enveloppe rude du forgeron de campagne, il y a l'étoffe d'un vieux partisan haineux et irrécyclable. Il n'a pas oublié le fiasco du mouvement insurrectionnel; il est pauvre, et je suis riche. Il ne peut me pardonner d'avoir hérité de la succession Levasseur. Il m'accuse d'avoir livré mon cousin; sans enfants, il envie mon bonheur. Ah! maudites soient ces haines et ces divisions que la révolte nous a léguées.

McKAY—Je me réjouis à la pensée que mon père et vous étiez d'accord. Ce qui me permet d'aspirer à la réalisation du beau projet que mon père avait formé: celui d'unir nos deux familles.

SIMON—Je vous ai donné ma parole, capitaine, mais ma fille est bien jeune; à vous maintenant de bien plaider votre cause.

SCENE VII

ANGELIQUE (par la droite)—Monsieur Dorvillier, la table est servie...

SIMON—Entrez donc, mon cher. Je m'amuse à bavarder et vous mourez de faim... (ils entrent à droite.)

ANGELIQUE—Est-il fâché sous son habit rouge? C'est curieux, moi je n'aime pas ça les bas de soie (remonte la scène.)

SCENE VIII

MAURICE (par le fond. Il chante dans la coulisse.)

ANGELIQUE—Je gage que c'est Zéphir... Est-ce toi, Zéphir?

MAURICE—Non, mademoiselle, ce n'est pas le zéphyr, mais c'est un bon vent qui m'amène au port; car si je ne me trompe pas, c'est bien ici que demeure M. Dorvillier?

ANGELIQUE—Oui! Vous désirez lui parler?

MAURICE—S'il vous plaît... Mais dites-moi, quel est ce zéphyr que vous semblez attendre?

ANGELIQUE—C'est mon cavalier...

MAURICE—Cavalier! (à part) zéphyr, cavalerie indigène, c'est cela. Vous êtes la bonne?

ANGELIQUE—La bonne?

MAURICE—Oui, au service de M. Dorvillier...

ANGELIQUE—La fille engagée, vous voulez dire... Est-il drôle avec sa bonne.

MAURICE—C'est que, voyez-vous, dans mon pays, les bonnes portent de jolis petits bonnets blancs. On les reconnaît au premier coup-d'oeil.

ANGELIQUE—Ah! oui, des coiffes... tiens, c'est drôle, il n'y a que les vieilles qui en portent, par ici.

MAURICE—A la bonne heure! la coiffe française existe encore.

ANGELIQUE—Je vais prévenir le bourgeois (à part) c'est un Français...

(Sort à droite.)

MAURICE—De Montréal à Saint-Jean, à pieds, en six heures. Et l'on accuse les marins d'être de mauvais marcheurs (il examine la place. Lisant) Côme Duguay, Forgeron... Mais c'est tout à fait Normand ou Percheron, que cette maison avec la forge tout près (il s'assied) Quel beau pays, et surtout quelle brave population... A ces seuls mots: Je suis Français... les mains se tendent, et l'étreinte est si cordiale, si sincère, que l'on croirait revoir des parents qui nous aiment et dont on a été séparés depuis longtemps. Ce culte touchant pour une France disparue, hélas! depuis des siècles, m'a remué profondément... Et dire que dans nos écoles, on s'enthousiasme pour la Grèce; on pleure sur les malheurs de la Pologne, et l'on nous laisse ignorer que, perdu sur les bords du Saint-Laurent, un million de Français tendent leurs bras vers la France, et puisent dans cette inaltérable affection, la force de résister à toute assimilation. Comment, l'amirauté connaît avec précision, la profondeur des eaux dans chaque port de ce grand fleuve, et personne ne nous parle de l'ardeur patriotique qui anime ces braves gens? Honte à nous...

SCENE IX

(MAURICE, SIMON, puis McKay donnant le bras à JEANNE, JUSTINE, HENRI, puis ANGELIQUE, qui apporte une lampe. Le jour baisse. Jeanne s'assied, McKay se place derrière son fauteuil.)

SIMON (riant)—Ne te désolés pas, Justine, le menu a beau être soigné, il est notoire que pour les amoureux, l'appétit est aussi variable que la température (à Maurice) Vous désirez me parler, mon garçon?...

MAURICE (donnant une lettre)—Voici une lettre

qui vous expliquera le but de ma visite. Veuillez m'excuser, monsieur, si je me présente aussi tard...

SIMON (à part)—Ah! ça, Gauthier est fou... Je lui demande un commis, et il m'envoie un matelot. Mon comptable, à Montréal, m'informe que vous êtes Français...

MAURICE—J'ai été préposé aux écritures à la Préfecture Maritime de Brest, secrétaire de M. le Commandant Peyron, à bord du "Lavoisier". M. le consul de France, à Québec, a bien voulu me recommander, et j'espère...

SIMON—Hum! hum! Je ne crois pas que vous fassiez mon affaire. Je suis très difficile sur le choix de mes employés. Dans le commerce, nous nous méfions un peu des étrangers...

MAURICE (Jeanne parle bas à Angélique qui apporte une chaise à Maurice.)—Le bon accueil qui m'a été fait dès mon arrivée dans ce beau pays, m'avait porté à croire à une exception en faveur des Français...

SIMON—Justement. Eh bien! ce sont eux qui nous mettent le plus facilement dedans. Oh! je ne dis pas cela pour vous, mais voyez-vous, il me faudrait un garçon capable, ensuite il faut parler l'anglais et l'écrire... ainsi, vous voyez?

JEANNE—Mais vous le parlez si peu, papa, tante et moi, pas du tout.

SIMON—Saprelotte! c'est bien un peu pour cela...

MAURICE—Je parle et écris l'anglais et l'allemand. J'ai servi d'interprète en Crimée.

SIMON—Et puis, ce n'est pas tout. Comme il s'agit de manier des sommes considérables, il me faudrait des garanties sérieuses.

(Il examine la lettre.)

JEANNE (Jeanne descend la scène avec McKay.)—Cet interrogatoire est insupportable. Papa va finir par lui demander s'il doit à son tailleur, et s'il appartient à quelque société de tempérance. Pauvre jeune homme, si loin des siens.

McKAY—Que voulez-vous, c'est un petit incident dans le "struggle for life". Vous appelez cela "Bataille de la vie", je crois...

HENRI—Pardon! M. Dorvillier, vous ignorez peut-être que tout soldat français est porteur d'un livret contenant le numéro matricule, le nom, l'âge, les états de service, les faits d'armes.

SIMON—Voilà qui est bon à savoir. Vous avez cela?

MAURICE—Voici, monsieur... (remettant.)

SIMON—Lisez-nous cela, M. Ducharme...

HENRI—Lenormand, Maurice, No 720. Né à St-Pierre-Miquelon. Aspirant de deuxième classe. Service actif à dix-huit ans. Expédition au Sénégal, blessé d'un coup de lance. A permuté dans l'infanterie. Campagne de Crimée. Blessé à Inkermann. Cité à l'ordre du jour et décoré (parlant) Mais c'est superbe, n'est-ce pas, capitaine?

McKAY—Oui, les Français nous ont assez bien secondé à Inkermann.

MAURICE—Pardon! capitaine, c'est sauvé que vous voulez dire. La langue vous aura fourchée.

HENRI—Permettez-moi de vous donner une poignée de main. J'échangerais volontier mon brevet pour de tels états de service.

MAURICE—Merci!...

SIMON (réfléchissant. A part)—Les salaires sont

très bas en France, cela ne me coûtera pas cher. Mais où ai-je vu la ressemblance de cette figure? c'est singulier... Allons! je vous prends à mon service. Nous sommes tous d'accord que vous êtes un brave marin, ce qui ne prouve pas que vous ferez un bon commis. Nous verrons, nous verrons. Installez-vous près d'ici, car je désire vous avoir sous la main, afin de pouvoir vous mettre au courant de mes affaires, au plus vite... Maintenant, mon cher McKay, je vous propose une partie de dix. Etes-vous toujours aussi chanceux?

McKAY—S'il faut croire au dicton... (regardant Jeanne) Je serai battu ce soir.

(Simon, McKay, Henri, entrent dans la maison. Justine reste un instant sur la véranda. Angélique range les chaises. Maurice se rapproche de Jeanne.)

JUSTINE—Ne reste pas au serein trop longtemps, mon enfant...

JEANNE—Non, tante (à Maurice) Votre livret, monsieur...

MAURICE—Merci, mademoiselle. Je n'oublierai jamais votre généreuse intervention en ma faveur (saluant.)

JEANNE—Oh! monsieur, il ne faut pas me remercier, vous devez tout à la sincérité de vos paroles, à ce beau parler de France qui nous va droit au coeur, à nous Canadiens (s'approchant) Voulez-vous me permettre de regarder votre croix?... C'est la première fois que je vois une décoration française...

MAURICE (avec empressement)—Avec joie, mademoiselle... (lui présente la croix.)

JEANNE—Oh! que c'est joli... seulement, j'aimerais mieux un ruban bleu, moi...

MAURICE (riant)—Bleu-ciel, comme vos yeux... c'est que le rouge, voyez-vous, nous rappelle que c'est avec son sang qu'il faut acheter le droit de porter cela sur sa poitrine...



JULIEN DAOUST — Rôle de McKay.

SCENE X

(ZEPHIR, par le fond, fredonnant, se met à fermer la porte de la forge.)

ZEPHIR—Tiens, un nouveau... les amoureux ne manqueront pas chez Simon.

JEANNE (portant la croix à ses lèvres)—Vous allez trouver le service dur, ici, il y a beaucoup à faire.

MAURICE—Je ne crains pas le travail et je vais tout faire pour mériter la confiance de M. votre père (regardant chez Côme, à Angélique) Aurais-je quelque chance de me loger chez votre voisin? au moins pour quelques jours...

ANGÉLIQUE—Ça sera pas difficile, si Zéphir veut s'en charger. Hé! Zéphir! Zéphir!...

ZEPHIR—Bonsoir mademoiselle Jeanne. Bonsoir, mademoiselle Angélique, et qu'est-ce qu'il y a? Je suis à votre service (regardant Maurice) Tiens! le Français...

MAURICE—Pardón, vous me connaissez?...

ANGÉLIQUE—Allons-donc, Zéphir, monsieur est étranger et il vient d'arriver.

ZEPHIR—Laisse-moi donc tranquille. N'est-ce pas vous que j'ai vu sauter à l'eau pour sauver une jeune créature tombée en bas du "Terrebonne"?

MAURICE—En effet. Vous étiez-là?

ZEPHIR—Bon, vous voyez bien, hein!...

JEANNE—Oh! monsieur, le ciel vous récompensera pour cette belle action.

MAURICE—Cette jeune fille...

JEANNE—Est ma meilleure amie. Ah! monsieur, c'est mal de vous être dérobé à leurs recherches. Laissez-moi vous remercier pour eux, du fond du coeur (elle lui donne la main, qu'il baise.)

ZEPHIR (à Angélique)—Que le diable soit mort! en y'là un qui va faire manger de l'avoine au capitaine McKay, qu'en pensez-tu?

ANGÉLIQUE—Chut!...

JEANNE (saluant Maurice)—Au revoir...

(Sort par la droite.)

ANGÉLIQUE—C'est le nouveau commis de M. Dorvillier. Va donc demander à M. Duguay s'il peut lui donner à couvert.

ZEPHIR—C'est correct, on vous obéit, ma petite Angélique...

ANGÉLIQUE (se dirige à droite)—Bonsoir, monsieur! Bonsoir, Zéphir!...

ZEPHIR—Par ici, monsieur (à part) drôle d'affaire... Vous n'avez pas peur de l'eau à ce qu'il paraît?...

MAURICE—Dame! les marins, voyez-vous, ne craignent que l'eau que l'on met dans le vin...

ZEPHIR (frappant chez Duguay)—M. Duguay! M. Duguay!...

SCENE XI

COME (paraît à la porte, recule étonné) Denis!... (bas) Denis Levasseur!

MAURICE (bas)—Denis Levasseur... Je me nomme Maurice Lenormand, et j'entre au service de M. Dorvillier, demain. Pourriez-vous, sans trop d'inconvénient, me loger cette nuit?...

COME (s'avance)—Je deviens fou... ces yeux! cette voix!... Dieu aurait donc fait un miracle (à Maurice) Mon émotion vous étonne, n'est-ce pas? C'est que par une de ces coïncidences qui font quelquefois partie des dessins du Bon Dieu, vous êtes la reproduction vivante d'un homme que je pleure depuis vingt ans.

MAURICE—Un parent qui vous était cher?...

COME—Plus que cela! Un martyr pour la liberté... entrez et soyez le bienvenu.

(Maurice se découvre et s'incline avec respect.)

RIDEAU

ACTE II

La scène représente un salon, dont une partie a été convertie en étude. Dans le fond, à droite, un pupitre, papiers, livres, etc. Dans le fond, à gauche, grande porte, avec vue sur la rivière. A gauche, porte donnant sur la véranda. A gauche, porte donnant sur les appartements, avec portières élégantes.

SCENE I

(MAURICE est assis au pupitre, et écrit. ANGÉLIQUE époussette les meubles en fredonnant.)

MAURICE—Toujours gaie, Angélique?... Ah! pour le coeur léger, les heures passent vite...

ANGÉLIQUE (s'approchant de Maurice)—C'est vrai, monsieur Maurice, que nous sommes les pinsons de la maison. M. Dorvillier est toujours de mauvaise humeur, depuis quelque temps: le grain ne se vend pas bien, tantôt il tempête contre Procul pour ses folles dépenses, tantôt contre Séverin qui le pille... Et mademoiselle Jeanne, bonne sainte, je ne la comprend plus...

MAURICE—Ah!...

ANGÉLIQUE—Oui, depuis que la date de son mariage est fixée...

MAURICE—Ah! la date est fixée?...

ANGÉLIQUE—Comment, vous ne saviez donc pas? Mais oui, dans trois semaines. Eh! bien, autant elle était joyeuse et taquine, autant elle est capri-

cieuse et maussade (secouant la tête) Oh! pour une fiancée... Je vous dit qu'elle le fait marcher, le capitaine. Moi, c'est tout le contraire, à chaque fois que je pense à Zéphir, il faut que je chante, je peux pas m'en empêcher.

MAURICE—Ah! quel veinard, que ce Zéphir...

ANGÉLIQUE—Veinard? Eh! non, c'est un M. Robin...

MAURICE—Je veux dire chanceux, heureux, quoi.

ANGÉLIQUE—Ah! je comprends... (à part) Il vous a toujours des mots, ça ne le gêne pas pour parler en termes. Vous dites ça d'un air... Rien ne vous empêcherait de l'être, vous aussi, car depuis deux mois que vous êtes ici, toutes les demoiselles vous font les yeux doux (bas) Mademoiselle Marchand, qui est fille unique, par exemple... En voilà une qui vous trouve extra.

MAURICE—Prenez garde, Angélique, il n'y a d'extra que votre trop fertile imagination. J'ai pu rendre un petit service à mademoiselle Marchand,

et elle me témoigne une grande reconnaissance; d'ailleurs, monsieur Ducharme est là...

ANGÉLIQUE—Petit service!... vous qui l'avez sauvée!... Oh! tenez, vous êtes trop modeste, vous ne saurez jamais vous y prendre pour courtiser les filles de par ici... Mademoiselle Jeanne a bien raison de dire que vous vous tenez toujours caché comme un grillon.

MAURICE—Mademoiselle Dorvillier a raison, Angélique, le grillon doit se contenter de regarder de loin, seuls les beaux papillons bleus ou rouges ont le privilège d'aller butiner parmi les fleurs...

(Voix) Angélique! Angélique!...

ANGÉLIQUE—C'est mam'zelle! (fausse sortie) N'ayez donc pas si peur des papillons, des rouges, surtout... (sort à droite.)

SCENE II

MAURICE—Ai-je donc si mal gardé mon secret?... (pensif) Oui, il faut cacher ma souffrance... moi qui donnerait volontier ma vie pour cette fleur adorable et charmante qui sera bientôt la femme du capitaine McKay... Si je luttais... (jette sa plume) Quelle folie!... De quel droit irai-je troubler la vie de cette enfant?... Ah! je comprends bien sa conduite à mon égard; elle se sent blessée de ma feinte indifférence; elle si bonne, si généreuse... (se promenant de long en large) Allez au Canada, m'avait-on dit; vous êtes jeune, courageux, vous y ferez votre chemin. Là, pas de préjugés, pas de distinctions sociales comme il en existe chez nous, pas de conventions mesquines et étroites, la seule royauté est celle de l'intelligence. Erreur, hélas! partout, le monde est le même: "Ton courage et l'honneur," déplorable ressource, et voilà la chanson vieille comme le monde, et qu'un gueux comme moi n'a pas le droit d'oublier... (il revient au pupitre) Allons! cherchons un moyen pour quitter honorablement cette maison. La Patrie a besoin de ses enfants, retournons donc sur la mer, j'y cacherai mieux là ma peine; et les regrets les plus amers de ma vie.

SCENE III

(JEANNE paraît par la droite, tenant un livre à la main. Elle traverse la scène, va regarder par le fond. Elle répond à peine au salut de Maurice et vient s'asseoir sur un sofa; elle ouvre son livre, feint de lire et regarde Maurice à la dérobée.)

JEANNE—Vous me paraîsez bien absorbé. Quel est donc ce travail si urgent?...

MAURICE—Ce sont les factures que Séverin doit bientôt venir chercher...

(Un temps.)

JEANNE—Est-ce que vous irez aux régates?...

MAURICE—Oui, mademoiselle...

JEANNE—Comme spectateur?...

MAURICE—Non, mademoiselle. Je compte commander le yacht de monsieur votre frère...

JEANNE—Contre celui de monsieur McKay?... Vous savez que Procul n'a aucune chance...

MAURICE—Au contraire, j'espère bien que le "Martin-Pêcheur" fera bonne figure.

JEANNE—Ce qui n'empêchera pas mon frère d'être aussi ridicule qu'il l'a été l'an dernier.

MAURICE (riant)—Voilà qui n'est pas flatteur



VILLERAI -- Rôle de Zéphir.

pour la marine française... Alors vous tenez pour le "Britannia"?...

JEANNE—Je suis Canadienne, monsieur...

MAURICE (après un temps)—Quel est ce joli livre?...

JEANNE—"Corinne ou l'Italie"!... Un cadeau de monsieur McKay. Que pensez-vous de son choix?

MAURICE—Mon Dieu! mademoiselle, je ne le trouve pas très heureux...

JEANNE (ironique)—Vraiment! Ah! je comprends, une petite Canadienne comme moi ne comprendra pas grand chose, là-dedans. Un classique, pensez-vous. C'est "Geneviève de Brabant", ou "Les Contes de Perreault" qu'il faudrait, n'est-ce pas?...

MAURICE—Mademoiselle... Je ne vous ferai pas l'injure de croire que cette réflexion est sérieuse. Ce livre contient sans doute de bien belles pages, mais je doute qu'elles vous plaisent toutes.

JEANNE—Et pourquoi cela?

MAURICE—A cause de certaines considérations touchant la loyauté du héros, un officier Anglais... Doué d'un cœur aussi sensible qu'est le vôtre...

JEANNE—Pardon, monsieur, ne vous occupez pas de ma sensibilité que vous n'êtes nullement appelé à ménager. Parlez, je vous prie...

MAURICE—Je vois que ma franchise vous a déplu... ne vaudrait-il pas mieux laisser là ce sujet?

JEANNE (irritée)—Parlez, monsieur, ou vous me forcerez à croire que vous avez étrangement oublié votre position dans notre maison...

MAURICE—C'est juste, mademoiselle, je suis payé pour faire ce qu'on m'ordonne, ici (il va prendre le livre sur le sofa) Il y a dans ce livre, un monument impérissable élevé à la gloire de l'Italie et au génie de ses enfants, mais au milieu de ces pages, il se déroule un roman détestable: Oswald Grenfell, officier écossais, en est le héros. Il est tantôt Lovelace, tantôt Puritain; il aime une française qui lui

donne sa vie, et il l'abandonne; il aime Corinne, une âme d'élite. Il l'adore, ce qui ne l'empêche pas de la sacrifier comme un lâche. Ah! tenez, après avoir lu ce livre, on éprouve le désir de souffler un Anglais (tristement) vous le voyez, mes remarques ne cachent aucune arrière-pensée, tandis que vos paroles cruelles ne me prouvent que trop clairement le peu de place que j'occupe dans votre estime... Adieu!...

(Sort à gauche.)

JANNE (chancelante, fait quelques pas)—Monsieur Lenormand!... Maurice!...

(Se jette sur le sofa et pleure.)

SCENE IV

(JUSTINE, puis MARTINE.)

(JUSTINE, par la droite.)

JUSTINE—Mais qu'as-tu donc, ma petite?

JEANNE—Malheureuse! qu'ai-je fait...

JUSTINE (s'agenouillant)—Voyons, dis-moi ton chagrin...

JEANNE—Oh! que je suis malheureuse...

JUSTINE—Malheureuse? Toi? Ah! par exemple, est-ce que Maurice t'aurait contrariée?

JEANNE—Une sottise discussion pour un livre... (pleurant) Vous savez comme il était gentil dans les premières semaines et maintenant, il fait tout ce qu'il peut pour m'être désagréable. Oh! je le hais...

JUSTINE—Mais tu le taquines, ce pauvre garçon... Là! viens, tu es nerveuse... viens te reposer, je te ferai porter quelque chose par Angélique.

(Justine reconduit Jeanne jusqu'à la porte, à droite.)

SCENE V

JUSTINE (ramassant le livre)—Un livre!... C'est toujours en discutant les livres que les amoureux débutent. Je n'ai jamais pu comprendre pour quoi...

(Se dirige à droite et rencontre Martine.)

MARTINE—Vous venez chez nous?

JUSTINE—Oui, où est Maurice?

MARTINE—Ne m'en parlez pas, il sort d'ici, pâle comme un mort. Je me suis dit: il y a quelque chose chez Simon.

JUSTINE—Je viens de trouver Jeanne toute en larmes... Il y a quelque chose, pour sûre...

MARTINE—Oui, c'est ça...

JUSTINE—Attendez donc (elle regarde sur le pupitre, parmi les papiers, et revient avec un portrait) Eh! bien, le voilà le quelque chose...

MARTINE (étonnée)—Le portrait de Jeanne!... est-il ressemblant... Comment saviez-vous?

JUSTINE—C'est Angélique, en rangeant les livres, hier. Oh! il se prépare un orage, ici.

MARTINE—Et si ces enfants s'aimaient, où serait le mal?...

JUSTINE—Y pensez-vous, Martine? Simon a donné sa parole au capitaine McKay...

MARTINE—Laissez-moi donc tranquille, avec votre capitaine. Un coureur de dot: Après avoir frappé à toutes les portes du Beaver Hall, il s'est rabattu chez les Canadiens de la rue St-Denis. Naturellement, Dorvillier, comme tant d'autres Canadiens, est engoué, lui aussi, de tout ce qui traîne un sabre et porte un habit rouge...

JUSTINE—Ah! vois-tu, il y a bien autre chose,

c'est le capitaine qui a fait obtenir le contrat pour l'approvisionnement des troupes, à Simon. C'est une grosse affaire...

(Voix de Maurice, dans le fond) Attendez, Séverin...

JUSTINE (cache le portrait dans le livre)—C'est lui!... j'irai chez vous, tout à l'heure.

(Justine, par la droite, Martine, à gauche.)

SCENE VI

(MAURICE, par le fond. Il vient regarder dans le salon.)

MAURICE—Personne... Tant mieux (retourne à la porte du fond, à la cantonnade) Revenez dans une demi-heure et vos factures seront prêtes... (il reste appuyé au seuil, et regarde au dehors. Jeanne entre par la droite et vient prendre le livre, et aperçoit son portrait.)

JEANNE—Mon portrait!... Il m'aimait et je ne l'ai pas comprise (elle remonte à droite et s'arrête à la fenêtre. Maurice vient prendre place au pupitre.)

MAURICE—C'est fini... il ne me reste pas même une illusion... (cherche dans ses papiers) Qui donc a pu prendre ce portrait?

JEANNE (avec émotion, s'appuyant à la table)—Le voici, monsieur Lenormand. Voulez-vous me pardonner?...

(Elle lui présente la main.)

MAURICE—C'est moi, le vrai coupable... vous ne faisiez que défendre votre bien. Vous ne m'en voulez pas?...

JEANNE (détournant la tête)—Vous partez?...

MAURICE—Tout me le commande... Et bientôt, lorsque vous vous promènerez au bras de celui qui possède tout pour vous rendre heureuse: honneurs, rang, fortune; jetez quelquefois les yeux sur l'étoile polaire, l'amie fidèle des matelots, son scintillement lointain vous dira la profondeur de mon souvenir...

JEANNE (pleure)—Maurice!...

MAURICE—Vous pleurez?... Oh! Jeanne, je vous aime plus que ma vie, plus que l'honneur, puisque en vous parlant ainsi, je trahis la confiance que votre père avait placée en moi. Pardonnez-moi, si au moment de vous dire un suprême adieu, mon pauvre cœur n'a pu se contenir...

JEANNE (lui donnant la main)—Restez, Maurice... mon cœur vous appartient tout entier depuis le jour où je baisais cette croix (s'appuyant sur l'épaule de Maurice.)

MAURICE (attirant Jeanne)—Vous m'aimez?... Ciel! est-ce bien vrai?...

(Pendant que Maurice tient Jeanne dans ses bras, Séverin paraît dans le fond. Il tourne le dos à la scène, il tousse. Maurice aperçoit Séverin.)

JEANNE (se dégage)—Quelqu'un... à bientôt, Maurice (sort à droite.)

SCENE VII

(MAURICE, puis SEVERIN.)

SEVERIN—Me v'la, monsieur Maurice. Vous ne m'attendiez pas si vite! heu! (à part) Il prend de l'avance sur le capitaine...

MAURICE—Voici les factures pour la collection du mois. Vous n'avez rien à déposer à la caisse?...

SEVERIN—Non, tout est rendu à date. Oh! avec

vous, rien ne traîne, aussi vous êtes dans la manche du bourgeois. Il a confiance en vous... Vous êtes capable hors du commun...

MAURICE—Trop aimable, allons, Séverin, vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas?...

SEVERIN (tournant son chapeau)—Oh! monsieur Maurice, vous pourriez me rendre un grand service: Vous savez que Procul est souvent à bout de finance, Simon le traite comme un bébé, voyez-vous. Ce n'est pas avec une cinquantaine de piastres par mois qu'on peut faire les dépenses qu'il fait: un yacht, des chevaux. Il a des petites amies, donc quand il est gêné, je lui prête quelques piastres...

MAURICE (impatience)—Mais je ne vois pas bien...

SEVERIN—Voilà: Procul me doit six cents piastres d'arrérages, et si j'en parle à son père, il est capable de le déshériter. Il serait si facile d'arranger ça, si vous le vouliez: Tenez, à chaque remboursement, les dépenses courantes sont payées, et Simon a tellement confiance en vous. Oh! il me l'a dit... Eh! bien, en deux ou trois versements, ça serait fait. Ça passerait comme un coup d'eau et ça ferait diablement mon affaire (confidentiel) Et vous auriez une bonne petite commission.

MAURICE—Et c'est vous qui avez imaginé cette petite combinaison?...

SEVERIN—Eh! oui... Heu! heu! ça reste dans la famille...

MAURICE—Vous me prenez donc pour une canaille, monsieur Roch?... Comment, je tromperais monsieur Dorvillier?... J'ouvrirais sa caisse à vos doigts crochus?... et cela, afin que son fils se ruine plus vite et que vous ne perdiez pas vos intérêts. Pour un homme d'église. Ah! fi!...

SEVERIN—C'est correct! n'en parlons plus... N'empêche que Simon serait plus d'écuerre à payer les fredaines de Procul que d'apprendre que le Français courtise sa fille à la cachette...

MAURICE (le repoussant)—Sortez d'ici, vil hypocrite!...

SEVERIN—Sacrédié!... j'ai touché juste...

SCENE VIII

(Les MEMES, puis PROCUL, HENRI, REGIS, CECILE, PAULINE, puis JEANNE et ANGELIQUE.)

MAURICE (saluant)—Soyez sans crainte, mesdemoiselles, le coup de canon me trouvera à mon poste (Maurice cause avec Pauline et Cécile. Procul entraîne Séverin à gauche.)

PROCUL—Qu'a dit le Français?...

SEVERIN—Pas moyen... Méfie-toi, c'est un exalté qui veut se faire passer pour un petit saint...

PROCUL—C'est bon à savoir. Nous nous en débarrasseront.

HENRI (à Procul)—L'heure du triomphe a sonnée, à bientôt, n'est-ce pas, Procul?... Et dire que tu seras célèbre, ce soir...

REGIS—Oui, grâce à son valeureux capitaine, le "Martin-Pêcheur" laissera loin en arrière ses concurrents...

PROCUL—Mon Dieu, que vous êtes naïfs... (bas) Un conseil: Pariez sur le "Britannia". Faites comme moi... Ça vous étonnes? (riant.)

HENRI—En effet. Comment, vous ne pariez pas

sur votre yacht?... Ah! ça, dans quel manuel sportif avez-vous trouvé cette manière de bernier vos amis?...

REGIS—C'est sérieux?...

PROCUL—Parfaitement... Voyez-vous, le Français va être distancé, perdu, quoi...

HENRI—Il est marin, pourtant...

PROCUL—Ça ne compte pas sur l'eau douce... Régis.

REGIS—Et qu'en savez-vous?...

PROCUL—Le capitaine McKay a un équipage d'élite. Ne faites pas de bêtises; suivez mes conseils... Mettez tout sur le "Britannia"; tout, vous ne comprenez? Je me sers de Séverin comme paravent.

HENRI—Eh! bien, mon cher Procul, voilà un sport qui ne me paraît pas bien propre (à Régis) Il est cynique...

PAULINE (à Maurice)—Ainsi, nos chances pour la victoire sont bonnes?... Bravo!... La France contre l'Angleterre. Savez-vous que c'est noble, ce que vous faites-là? Avoir consenti à permuter pour le service dans la marine d'eau douce...

MAURICE—Mon adversaire est redoutable, mais aidé de mes braves yachtmen Canadiens, je ferai de mon mieux...

(Procul sort par le fond.)

SCENE IX

(Les MEMES, puis JEANNE et ANGELIQUE.)

JEANNE—En effet, ma chère, nous conspirons, c'est donc aimable d'être venue. On dirait de véritables conspirateurs en vous voyant ainsi, par petits groupes...

PAULINE—En effet, ma chère, nous conspirons, et contre la perfide Albion, et contre le "Britannia", ce qui revient au même. St-Jean palpite, bouillonne. St-Jean est divisé en deux camps. Jamais pareille rivalité, depuis l'élection de Phédime Leblanc, comme marguillier en charge...



AUDIOT — Rôle de Jeanne.

REGIS—Je crois bien. Son adversaire avait perdu sa perruque le jour de la votation...

HENRI—Retard fatal, je vois ça, d'ici...

JEANNE—Oh! voilà une aventure que nos champions ne doivent pas beaucoup redouter...

MAURICE (passant sa main sur ses cheveux)—Merci...

JEANNE (à Pauline)—Je suis certaine que tu as oubliée ton plongeon, à Montréal...

PAULINE—Est-ce que l'on oublie la perte de son premier chapeau à plumes?...

MAURICE—N'oubliez pas que je suis le plongeur officiel au service des dame patronnesses du "Martin-Pêcheur"...

HENRI—Ah! permettez, Maurice, si vous cumulez toutes les charges, nous n'aurons guère besoin de nos insignes tricolores...

MAURICE—Des insignes?...

PAULINE—Mais oui!... pensez donc, Anglais contre Français. Oh! ma chère, ton beau capitaine est déjà sous le jersey. Il est fier et provoquant; il arpente le pont de son yacht comme un Algérien sur sa felouque... Des drapeaux anglais, pas d'autres, et à profusion, encore... On nous provoque! Nous répondons par une manifestation en règle...

REGIS—Bravo!... La ligue Nationale...

HENRI—Pour la protection du Pêcheur... (ils rient.)

CECILE—Oh! j'adore manifester, moi. Voyez, j'ai apporté tout un assortiment d'insignes de la dernière fête de la St-Jean-Baptiste, pas trop défraîchies, vous allez voir... (elle ouvre un petit sac et en retire des insignes.)

HENRI—Je me nomme président, à l'unanimité. Ceux et celles qui son avec le "Martin-Pêcheur", approchez...

(Tous vont chercher des insignes.)

MAURICE (Maurice et Jeanne descendent la scène)—Les marins sont superstitieux, mademoiselle Dorvillier... voulez-vous m'attacher ce ruban? Je suis certain que cela me portera bonheur...

(Jeanne épingle le ruban.)

JEANNE—Mes vœux les plus chers vous accompagnent...

MAURICE—Dans la victoire comme dans la défaite?

JEANNE—Mon cœur vous suivra...

MAURICE—Je suis votre champion depuis une heure?...

JEANNE—Dites depuis deux mois...

(Coup de canon.)

TOUS—Le signal!...

MAURICE—Toutes voiles dehors!... Chacun à son poste...

HENRI—Soyez-vous, Maurice, que St-Jean porte aussi le nom de d'Iberville: un illustre marin canadien. Il était comme vous, fils de Dieppois. Imitez-le...

MAURICE—Comptez sur moi...

(Sort par la gauche.)

SCENE X

(Les MEMES, puis PROCUL, par le fond.)

PROCUL—Partons, mesdemoiselles, Henri est capable de nous faire un discours patriotique; ce qui n'est pas permis après le 24 juin. Allons, les canots nous attendent...

JEANNE—Oui, partons. Mon chapeau, Angélique... (Angélique apporte le chapeau) Ne relevez pas les boutades de Procul, monsieur Ducharme. Je suis certaine qu'il a la chair de poule, malgré son beau calme...

(La compagnie sort par le fond.)

ANGÉLIQUE (qui est restée en scène)—A mon tour, à présent... (elle va à la porte, à gauche. Appelle) Zéphir! Zéphir!...

SCENE XI

(ZÉPHIR, par le fond, s'avance sans être aperçu. Il embrasse Angélique.)

ANGÉLIQUE (donnant un soufflet)—Tiens!... effronté...

ZÉPHIR—A-t-on vu une créature aussi farouche?... (à part) Pour les tapes elle n'est pas angélique... Oh! non.

ANGÉLIQUE—Je ne ris pas, tu sais... (change de ton) Nous allons aux régattes, hein! mon petit Zéphir?...

ZÉPHIR—Ah! pour les régattes, les soirées, c'est mon petit, mon cher Zéphir...

ANGÉLIQUE—Gageons que vous êtes à plaindre, monsieur Robin... (l'examinant, elle le tire par la basque de son habit) Quelle cravate mal nouée...

ZÉPHIR—Attention! là, tu vas déchirer ma bougrine neuve... (elle arrange la cravate, Zéphir la taquine) Aie! Aie! tu m'étouffes... bon ça peut faire...

ANGÉLIQUE—Attends, je cours chercher mon chapeau... (sort à droite.)

ZÉPHIR—Hé! batêche! j'ai la fille la plus fautive de St-Jean. Il me manque une chose, pourtant. Impossible de faire pousser ma moustache...

SCENE XII

ANGÉLIQUE (par la droite, coiffée d'un grand chapeau)—Comment trouves-tu mon chapeau?...

ZÉPHIR—Il est fourni. On dirait d'un reposoir...

(Ils se dirigent vers le fond, bras dessus, bras dessous.)

ZÉPHIR—Tu nous vois descendre la grande allée?...

(Sortent par le fond.)

CHANGEMENT A VUE

Une rue à Saint-Jean

SCENE XIII

(SIMON et SEVERIN se promènent.)

SIMON—Oh! ne le nie pas, tu prêtes de l'argent à Procul et il se débauche...

SEVERIN—T'auras beau faire, tu n'en fera jamais un congréganiste, c'est un enfant gâté qu'a un poil dans la main. Heu! heu! c'est lui qui fera marcher les écus de la succession Levasseur.

SIMON—Heureusement que je suis là. C'est un garçon comme ce jeune Français qu'il m'aurait fallu: intelligent, sobre et travaillant...

SEVERIN—Oui, il fait bien ton affaire tout en ne négligeant pas les siennes... Je vais te donner un conseil: Si tu tiens à marier ta fille au capitaine McKay, chasse ton commis...

SIMON—Que veux-tu dire?... (lui saisissant le bras) Tu as appris quelque chose?... Je devais m'en douter, il est si rare que tu ne sois le porteur de mauvaises nouvelles...

SEVERIN—Ouvre l'oeil, Simon, il en est temps... Il faut que j'aille finir ma quête pour ma bannière de la congrégation des hommes, moi qui vient d'être nommé président...

(Simon sort à gauche. Séverin, en voulant sortir par la droite, heurte Rosalie.)

SCENE XIV

(SEVERIN, puis ROSALIE et PITOCHÉ, par la droite.)

ROSALIE (repoussant Séverin)—Faites-donc attention aux pauvres gens! hein!...

PITOCHÉ—Oui, on ne marche pas sur les créatures sans s'excuser, polisson.

SEVERIN—Des pauvres gens? c'est-à-dire... Je me suis laissé raconter que vous aviez des rentes. Oh! les Sorelois sont pas bêtes: l'hiver, ils tendent des pièges à rat-musqués, le printemps, des lignes pour la barbotte, l'été, heu! heu! ils tendent la main, c'est pas forçant... aussi, les habitants de Sorel font des jolis vieux...

PITOCHÉ—Ah! oui-da!

ROSALIE—Ne t'excites pas, Pitoche...

PITOCHÉ—Laisse-moi faire. Tu vas voir... Eh!

ben oui, on prend toutes sortes de choses à Sorel, mais il faut venir sur le Richelieu pour trouver des lézards... (à Rosalie) Je lui ai bien dit, hein!...

SEVERIN—Oui, oui, on fait le farceur, mais chose certaine, c'est qu'après votre dernière tournée, les poulaillers de la petite côte étaient joliment dégarnis...

PITOCHÉ (menaçant)—Ah! Rosalie, sans mon rhumatisme...

ROSALIE—Vous êtes un méchant, Séverin Roch, et je ne m'étonne pas que les gens traversent la rue pour ne pas vous rencontrer. Ce n'est pas les poulets qui vous occupent, la chasse aux Patriotes vous a mieux payée... (Séverin tressaille) Oui! oui!... Vous connaissez votre métier. C'est en sonnant la cloche de l'église que vous avez appris à tirer sur la corde des pauvres malheureux de trente-sept...

SEVERIN (menaçant)—Taisez-vous, malheureuse!...

PITOCHÉ—Enfer jaune! Rosalie, tu parles comme un livre... Oui, tu peux te sauver, baise-la-médaille. Viens les voir les Sorelois, ils ont la mémoire courte, ils ne te feront rien...

SEVERIN—C'est bon, le bailli aura de vos nouvelles. Soyez tranquilles, vagabonds!...

(Il sort à droite.)

ROSALIE—Eh! ben, ça m'aurait rien fait de l'entendre jaser contre les pauvres, mais quand j'entends dire du mal des gens de ma place... l'effronté, mépriser les gens de Sorel...

PITOCHÉ—Ma foi de gueux. Il n'y a qu'une langue de femme pour rembarquer un cancre. T'as raison, faut défendre sa place; mais franchement et partout. Tu sais, je suis pas natif de Sorel... Eh! ben, on nous jette la pierre parce que nos jeunes gens de Sorel, qui partent pour Bytown, dans l'automne, emportent plus de "Molson" dans leurs portemanteaux, que de livres de prières.

ROSALIE—C'est vrai, ça. Dépêchons-nous d'aller chez Leblanc, près du pont, ensuite, nous piquerons chez monsieur Duguay. J'ai hâte de voir cette bonne Martine...

PITOCHÉ (à part)—C'est égale, Rosalie lui en a donné un coup de goupillon sur la tête, à ce manger de balustres.

(Sortent à gauche.)

CHANGEMENT A VUE

La scène représente le Richelieu. Le fond représente la rivière, à gauche, on aperçoit des îles, sur la gauche, le bout d'une estrade, formant angle obtus. Banderolles sur lesquelles on lit: "Grandes Régattes de St-Jean". Près de l'estrade, quelques fauteils. En avant, sur la droite, une revendeuse, panier, baril de petite bière. La course commence avec deux petits yachts auxquels des bateaux plus gros sont substitués aux deuxième tour, et se termine par l'arrivée d'un grand yacht, monté par Maurice et trois matelots.

SCENE XV

(Au lever du rideau, PROCUL, HENRI, REGIS, causent en groupe. Plusieurs personnes occupent l'estrade. ZEPHIR est assis en pleine vue, au bout des gradins. JEANNE, PAULINE, CECILE, occupent des fauteils. Il doit y avoir quelques chaises de libres. Les dames causent et regardent au loin avec des jumelles. Scène animée.)

ZEPHIR—Ils vont partir. V'là le Français qui s'en va prendre le yacht.

(Maurice passe en bateau, et salue.)

TOUS—Vive! le Français. Bravo!

(On applaudit.)

PROCUL (consultant sa montre)—Une minute avant le signal. Il faut que j'assiste au départ. Ce maudit Français vous a un aplomb... ça me donne le trac, parole d'honneur!

(Sort par la droite.)

SCENE XVI

(Les MEMES, COME, MARTINE, JUSTINE.)
COME—Bonjour, mes jeunes amis!...

HENRI—Bonjour, mesdames, vous arrivez juste à temps, la course va commencer. Vos places sont retenues...

JEANNE—Far ici, tante Justine. Madame Duguay, venez près de moi.

PAULINE—Monsieur Duguay, il y a une place, ici...

(Coup de canon. Tous se placent, Henri monte sur une chaise et regarde avec une jumelle.)

HENRI—Les voilà partis...

REGIS—Le "Britannia" a l'avantage du vent. Ils traversent la ligne ensemble...

ZEPHIR—Hé! la grosse dame, là... Oui, tâche de ôter ce camail que vous avez sur la tête... Il y a des émites, on ne voit rien.

VOIX—Venez pas me bâdrer, polisson que vous êtes...

ZEPHIR—Le "Martin-Pêcheur" a deux longueurs en avant, monsieur McKay a besoin de graisser ses bottes...

HENRI—C'est vrai...

(Les deux petits yachts apparaissent l'un derrière l'autre. Tous battent des mains.)

TOUS—Hourra pour le "Martin-Pêcheur"! Vive le Français!

ZEPHIR (descend de l'estrade et s'approche de la revendeuse)—Avez-vous des cigares de canelle, j'ai oublié ma pipe?...

REVENDEUSE (lui donnant)—Ils sont frais de Montréal. Vous faudrait pas des pinpermanes fortes?...

ZEPHIR—Oui, batêche! un sac pour Angélique...

COME—J'entends Zéphir... c'est un enthousiaste pour le "Martin-Pêcheur"...

ZEPHIR—Ça me fait de la peine, monsieur Duguay, de n'avoir pas gagé quinze francs.

(Il remonte sur l'estrade. Les yachts approchent de l'île.)

REGIS—Ils se préparent à manoeuvrer autour de la bouée.

(Les bateaux paraissent.)

ZEPHIR (debout)—Malheur! le "Martin-Pêcheur" chavire, ils sont tous à l'eau...

(Tous se lèvent. Confusion.) Ah!...

JEANNE (défaillante)—Oh! mon Dieu! sauvez-le...

MARTINE—Ça ne sera rien, ma chérie...

JEANNE—Oh! partons, je vous en prie...

HENRI—Rassurez-vous, Maurice a tourné toutes voiles dehors, couché sur le flanc. Voilà ce qui s'appelle manoeuvrer...

JEANNE—Ah!

(Les yachts, par la gauche, marchent rapidement.)

ZEPHIR—Voyez donc si le Français est en avant... Hourra! il marche aussi vite que passe-carreau.

UNE VOIX—"Britannia"! "Britannia"!

ZEPHIR—Espèce de tourte! tu ne vois donc pas qu'il a le souffle trop court?...

(Les yachts, à droite.)

REGIS (debout)—Victoire! le "Martin-Pêcheur" a franchi la ligne deux bonnes longueurs en avant...

TOUS—Vive Maurice!

(Confusion, tout le monde debout, scène animée.)

HENRI—Voici le vainqueur qui arrive...

TOUS—Victoire!... Hourra! pour Maurice... (le grand yacht accoste) Vive le Français!...

SCENE XVII

(Les MEMES, MAURICE, deux matelots, puis PROCUL, puis McKay et SIMON.)

(Maurice débarque. Il est entouré et la musique joue la "Canadienne", tandis que l'on félicite les marins.)

PROCUL (traverse la scène)—Malédiction! je suis ruiné...

HENRI—Mes condoléances, Procul...

PROCUL—Allez au diable! Avec cet idiot de Français, je suis ruiné...

(Sort à droite, furieux.)

PAULINE (ôtant les fleurs de son chapeau)—Une couronne au vainqueur...

(Maurice prend la couronne et la place sur la tête de Jeanne. Simon et McKay paraissent et regardent cette scène.)

MAURICE—Merci, mes amis... Allons!... Tous ensemble: Vive le "Martin-Pêcheur"!... Vivent les Canadiens!

ZEPHIR—Hourra! pour le Français!...

RIDEAU

Mêmes décors qu'au premier Acte

SCENE I

(PAULINE et JEANNE, assises sur un banc rustique.)

PAULINE (tenant une des mains de Jeanne)—Ainsi, comme la "Marguerite", de Madame de Girdin, tu aimes deux amoureux?...

JEANNE—Folle, va! mais puisque je te dis que mon choix est fait...

PAULINE—Mais comment cela s'est-il passé?... Il y a à peine trois jours, tu semblais détester monsieur Lenormand, tandis que de son côté, il était d'une froideur glaciale...

JEANNE—Et le printemps, et les fleurs, et le beau soleil. Est-ce que la glace ne fond pas devant tout cela?...

PAULINE—Et le beau capitaine?... pas un petit regret?... rien?... Non... (Jeanne secoue la tête) Alors, c'est un grand amour?

JEANNE—Oui! bien grand, puisqu'il unit deux âmes. Ah! oui, nous nous aimons bien, va... Ecoute: Tu le sais, papa désirait ardemment mon mariage avec monsieur McKay. C'est un brillant parti, au point de vue de la famille, ainsi qu'au point de vue de la fortune. Tout était pour le mieux, seulement, vois-tu, mon coeur était resté libre... Je n'aimais pas monsieur McKay...

PAULINE—Mais il t'aime, lui...

JEANNE—Monsieur McKay est très joli garçon. Il dit de jolies poésies; il en dit trop même, c'est un madrigal ambulante. Toujours à mes pieds, il se proclamait mon esclave, et, réellement, il ne sera jamais

l'esclave de personne, hormis son tailleur. Mon Dieu! pour lui, je suis une bien jeune personne. Le consentement de papa suffisait. D'une correction vraiment désespérante, il a mis tant d'art à varier ses déclarations, qu'il ne lui est jamais venu à l'idée de me demander si je l'aimais...

PAULINE—Chut... le voici...

SCENE II

(Les MEMES, McKAY, SIMON, par le fond.)

McKAY—Bonjour, mesdemoiselle... Quel joli tableau vous faites-là. Il faudrait intituler cela les confidences...

(Il prend un fauteuil. Simon s'assied plus loin et lit son journal.)

PAULINE—Ah! capitaine, longtemps vainqueur, vous avez eu enfin votre petit Waterloo...

McKAY—"Malheur aux vaincus". Aussi me voyez-vous en quête de consolation. Je vois sourire mademoiselle Dorvillier, ce n'est pas elle qui plaindra mon malheur.

PAULINE—On n'est pas malheureux lorsqu'on sait perdre aussi galamment.

McKAY—Mon heureux concurrent a eu, paraît-il, tous les honneurs du triomphe. Une véritable apothéose. Couronné par d'aussi jolies mains... Et puis, manifestation patriotique, avec accompagnement de grosse caisse. Retraite aux flambeaux (riant) Pas banal du tout, cette fête, sauf le héros, un peu trop bruyant, un peu...

JEANNE—Un peu trop marin pour le "Britannia"...

SIMON—Le capitaine a raison, c'était grotesque...

JEANNE—Papa, vous oubliez que nous étions-là (elle se lève) Viens, Pauline.

(Jeanne et Pauline sortent par la droite.)

McKAY—Vous voyez?... Elle n'est plus la même...

SIMON—Mon cher McKay, vos craintes sont exagérées. Laissez-moi remettre ce commis trop entreprenant à sa place, c'est-à-dire à la porte. Vous me comprenez?... Quant à ma fille, pauvre petite tête romanesque, elle sera la première à rire de vos soupçons.

McKAY—Merci!... je vous devrai le bonheur de ma vie...

(Il remonte vers le fond et rencontre Maurice qui entre, tenant des papiers sous son bras. McKay le toise en passant.)

SCENE III

MAURICE—Bonjour, capitaine... (McKay le fixe avec son monocle) Aie! aie! le capitaine ne me paraît pas content...

SIMON (jetant son journal)—Ah! vous voilà, vous. Restez! J'ai à vous parler... Ainsi, monsieur mon commis, il paraît que vous savez très bien utiliser vos talents. Peste! vous manœuvrez les yachts mieux que les Anglais...

MAURICE (gaiement)—Mon Dieu! monsieur, il y a encore des marins en France...

SIMON—Vous faites des portraits très réussis, m'a-t-on dit. Que dis-je, vous faites même la cour à ma fille. Je ne vous en demandais pas autant, monsieur...



BLANCHE LASABLONNIERE—Rôle de Pauline.

MAURICE—De grâce, ne m'accablez pas. Eh! bien, oui, monsieur, j'aime votre fille de toutes les forces de mon âme; sans espoir, hélas!... J'aurais dû m'éloigner... partir... et je venais justement vous demander de me remplacer, lorsque...

SIMON—Lorsque, vous vous êtes arrêté en chemin. Je comprends cela, parbleu!... on est tenace, que diable, quand il s'agit d'une dot de cinquante mille piastres...

MAURICE—Je proteste sur l'honneur. Vous ne me connaissez pas, monsieur.

SIMON—En effet, je ne soupçonnais pas avoir donné asile à un aventurier sans scrupule. Vous croyiez sans doute avoir affaire à un naïf papa canadien; qu'une petite scène d'attendrissement devait rendre pliant?... Dites-moi! par quelle aberration en êtes-vous arrivé à croire qu'un pauvre hère, sans sou ni maille, pourrait remplacer auprès de ma fille, l'homme distingué auquel j'ai donné ma parole?...

MAURICE—Mais souffletez-moi donc, monsieur! Il ne reste plus que cet outrage à ajouter à vos injures...

SCENE IV

(Les MEMES, puis COME, par la gauche. Il s'approche de la clôture sans être vu.)

MAURICE—Mais sachez une chose: Si distingué et si haut placé dans votre estime que puisse être le capitaine McKay, il ne possèdera jamais le cœur de votre fille... Jamais, entendez-vous...

SIMON (levant sa canne)—Tu mens, malheureux!... (Come saisit la canne et la rejette) Que viens-tu faire ici?...

COME—T'empêcher de commettre une action lâche... (se croisant les bras) J'ai tout entendu, Simon, et je reconnais bien l'ancien bureaucrate de

trente-sept. Ah! tu fais sonner bien haut les écus de ce pauvre Denis... As-tu donc oublié que c'est le prix du sang?... Un honnête homme n'y voudrait pas toucher...

SIMON—Bah! vieille histoire!... Laisse-moi tranquille...

COME—Vieille de vingt ans, Simon, et cependant la pluie du ciel n'a pas encore effacé les traces de sang de ta victime (montrant le puits. Simon détourne la tête) Ah! tu te souviens... Malheureux, on ne bâtonne pas un homme qui porte sur sa poitrine ce symbole d'honneur. Comment, tu ne comprends pas que la gloire de tout un peuple, le sang et l'âme de la France même, est renfermée dans ce petit ruban auquel tu préfères l'habit galonné d'un freluquet, ennemi de notre race. Chapeau bas! Simon. Tu viens de souffleter les ancêtres. Entrez chez moi, mon fils. Nous ne vendons pas notre hospitalité, et par bonheur, lorsque l'hôte est Français, nous l'accueillons avec joie, c'est un frère...

(Maurice lui donne la main. Ils traversent la scène et entrent chez Côme. Simon s'assied dans un fauteuil, la tête entre les mains.)

SCENE V

(JEANNE, par la droite. Elle vient passer les bras autour du cou de Simon.)

JEANNE—Mon Dieu! que vous êtes changé... qu'avez-vous?... Vous souffrez?... Voulez-vous que j'appelle tante Justine.

SIMON—Non! non! Ce n'est rien. Reste, j'ai à te parler... Tu m'aimes bien, n'est-ce pas?...

JEANNE—Si je vous aime...

SIMON—Pauvre petite, tu n'as pas connue ta mère; c'était une sainte! bonne et soumise. Elle n'aurait reculé devant aucun sacrifice.

JEANNE—Oh! comme je l'aurais aimée. Mais comme vous êtes triste...

(S'assied sur son genou.)

SIMON—Écoute! Tu as dix-huit ans et je me fais vieux. Il faut penser à l'avenir. Monsieur McKay est venu me rappeler ma promesse... C'est un homme distingué, il t'aime beaucoup, et...

JEANNE—Oh! papa, ce mariage est impossible, ne me demande pas cela. Ne sommes-nous pas heureux? Pourquoi nous séparer?...

SIMON—Voyons, cela n'est pas sérieux. Ne suis-je pas bon pour toi?...

JEANNE—Ch! bien bon...

SIMON—Et monsieur McKay semblait te plaire beaucoup, il y a un mois à peine...

JEANNE—C'est impossible. Je ne l'aime pas, père. Je ne l'aime pas.

(Pleurant.)

SIMON—C'est donc vrai?... Ce chevalier d'industrie, ce Français de malheur, t'as tourné la tête? Ah! j'ai eu raison de le chasser comme un voleur...

JEANNE—Vous avez chassé Maurice?... Ah! papa, ayez pitié de moi. Je sais que l'amitié de monsieur McKay vous est précieuse, que de puissants intérêts vous lient, mais songez à mon bonheur...

SIMON (à part)—Ce bandit ne disait que trop vrai. Mais pour ton père, pour nous tous, c'est la ruine de mes projets. Si je perd l'influence de cet homme auprès du commissariat anglais, nous serons sur le chemin...

JEANNE—Ah!... pitié.

SIMON—Et tout cela, pour un caprice, pour cet aventurier sans scrupules, que tu regretterais bien vite d'avoir rencontré. Non! non! Ce mariage se fera, tu entends?... Dans trois jours, tout sera prêt, et je te défends de revoir cet homme... comprends-moi bien. Je te le défends...

(Jeanne entre dans la villa, en pleurant. Simon sort par le fond.)

SCENE VI

(ZEPHIR, par la forge, et MARTINE, sortant de la maison.)

MARTINE—Tiens, te v'là, je te cherchais...

ZEPHIR—Savez-vous que nous allons avoir de la visite? Divinez... le père Pitoche et Rosalie...

MARTINE—Pas possible!...

ZEPHIR—Comme je vous le dis. La bonne-femme a toujours sa câline, et le père Pitoche, son faux rhumatisme. Ils ont laissé leur voiture dans la montée...

MARTINE—Fauvres gens, et dire que ça vient de Sorel, demander la charité.

SCENE VII

(Les MEMES, puis le père PITOCHÉ et ROSALIE.)

PITOCHÉ (s'asseyant sur un banc)—Je te dis que je n'irai pas chez le bourgeois Dorvillier... C'est un vrai gredin. Il ne donnerait pas un sou aux pauvres pour sauver son âme du purgatoire...

ROSALIE—Ça, c'est vrai. Mais la petite Jeanne qu'est si bonne, c'est une autre paire de manches, hein!... Une vraie petite fée du Bon Dieu... a m'a donnée une belle écu blanche, la dernière fois. En voilà une qui déroge...

(Martine et Zéphir s'avancent.)

MARTINE—Tiens, de la visite!... Bonjour, père Pitoche... Bonjour, Rosalie!...

ZEPHIR (s'asseyant au côté de Pitoche)—Ça va-t-il comme on veut, père Pitoche?...

PITOCHÉ—Pas aussi bien que l'année dernière, non, vois-tu, mon rhumatisme n'était rien qu'enflammatoire, mais c'est bien pis, aujourd'hui... Il y a un docteur, à Montréal, qui m'a dit: Pitoche, votre rhumatisme est articulum!... Br! ça m'a sacré une tape. J'ai pas été capable de marcher pour trois jours. Ma foé de gueux...

ROSALIE—Il y a du nouveau ici... Vous avez un Français en pension, à ce que m'a dit la mère Daudelin?...

PITOCHÉ—paraît qu'il se mouche pas avec des quartiers de terrines, hein! C'est lui qu'a battu l'Anglais, aux courses? On a entendu parler de ça, de l'autre côté de la rivière... C'est ben simple, mon Zéphir, y a Castonguay, de Sorel, qu'a un bateau qui va plus vite qu'un railroad. C'est effrayant de voir comme les Canayens se poussent... Toujours garçon, Zéphir?...

ZEPHIR—Je ne trouve pas. Vous n'avez pas de fille, Rosalie?...

ROSALIE—J'en avais une avec mon troisième mari.

(Rosalie se balance, à la façon des vieilles.)

MARTINE—Jour de Dieu! Votre troisième?...

ROSALIE—Eh! oui. Le Bon Dieu les a tous pris. Il ne veut pas de Pitoche, y paraît, puisqu'il me reste...

ZEPHIR—Gageons que vous changeriez de place avec les défunts, père Pitoche?...

PITOCHÉ—Ça dépend, mon Zéphir... Oh! si elle les a fait enrager autant que moi, ils doivent tous être au Paradis... Aie! aie!... sacré rhumatisme, va!

(Se frottant la jambe.)

ROSALIE—Tais-toi donc, vieux sacrard! (sortant un énorme mouchoir rouge, elle le passe à Pitoche) Tiens, mouche-toi, tu feras bien mieux... (à part) Ah! s'il ne m'avait pas...

SCENE VIII

(Les MEMES, puis COME et MAURICE, par la maison.)

COME—Tiens! nos vieilles connaissances. Comment ça va-t-il à Sorel?

(Rosalie salue, et Pitoche ôte sa tuque et donne la main à Come.)

PITOCHÉ—La quête n'est pas traître dans les rangs, monsieur Duguay...

COME—Vous n'avez pas diné?...

ROSALIE—Si fait! On a mangé chez la Jane Leblanc, près du pont.

COME—Allons, Maurice, ne soyez pas si triste, tout s'arrangera, peut-être...

MAURICE—Il ne me reste que bien peu d'espoir...

(Martine s'entretient avec les mendiants.)

COME (bas, à Maurice)—Ce sont nos mendiants de la campagne. Vous ne connaissez pas ça, chez vous?... Connu d'ici à Montréal, ce vieux couple fait des affaires superbes. "Mendiant à cheval" n'est donne de l'argent... J'aurai bien besoin d'une paire voiture...

MARTINE—Qu'est-ce que vous prenez, Rosalie?...

ROSALIE—Comme de coutume, madame. Des oeufs, du lard, ou de la volaille. Y en a qui nous donne de l'argent... J'aurai bien besoin d'une paire de bas...

PITOCHÉ—Tu devrais bien me ferrer le blond, hein! Il a perdu un fer à Chambly. Y commence à boiter...

ZEPHIR—Etes-vous bien certain que ce n'est pas l'articulorum?...

PITOCHÉ (se frottant la jambe)—Fais attention, Zéphir, faut pas rire de ça; c'est un Irlandais qui ma jeté un sort...

MAURICE (à Rosalie)—Tenez, madame. Acceptez l'obole du Français...

(Donne une pièce.)

ROSALIE—Que le Bon Dieu vous bénisse! (elle ajuste ses lunettes) Ah! vous êtes français? de France?...

MAURICE—De Dieppe. Oui, madame (à Come) J'ai quelques lettres à écrire.

(Maurice entre dans la maison.)

ZEPHIR—Venez, père Pitoche, je vais regarder le blond...

(Pitoche marche en avant, en boitant.)

ZEPHIR—Eh! père Pitoche, vous vous trompez de jambe...

PITOCHÉ (changeant de jambe)—C'est pourtant Dieu vrai!... Me v'là mêlé avec la patte du blond.

(Pitoche et Zéphir entrent dans la forge.)

ROSALIE—Il vient de Dieppe, votre Français? C'est un beau gars... Il paraît que c'est une place bien dangereuse. C'est là que mon gendre a péri avec son petit garçon.

COME (surpris)—Vous ne m'aviez jamais raconté cela...

ROSALIE—Pas possible?... Eh! oui, ma fille s'était marié avec un Français qui faisait la pêche à St-Pierre-Miquelon. Ah!... Ils ont eu bien de la malchance... Vous savez quand le malheur s'accroche aux pauvres gens...

COME—Comme les loups, ça vient par bandes...

ROSALIE—Oui, oui!... Tenez, après son mariage, ma fille était venue rester à Sorel. Son mari naviguait sur les "Propellers". Ça faisait bon ménage, c'était ménager. Oui, ma fille avait ben du contentement... Puis, v'là qu'elle tombe malade. Elle est morte en deux mois. Ça fait longtemps, et pourtant j'y pense toujours. Mon gendre a retourné en France. Son père restait à Dieppe... c'est là qu'il a péri...

COME—Avec l'enfant?...

ROSALIE—Pardonnez! le petit avait été sauvé. C'est son grand-père qui l'élève, paraît-il.

COME—Et il y a vingt ans de cela?...

ROSALIE—Attendez... c'était un an après le feu de Saint-Charles...

COME—Vous vous souvenez du nom du navire?...

ROSALIE—Non! ah! si je l'entendais nommer...

COME—C'était pas l'"Amélie"?...

ROSALIE—Juste!... Vous avez lu ça dans la gazette?...

COME—Comment s'appelait votre gendre?...

ROSALIE—Il s'appelait Maurice, comme le petit Maurice Lenormand...

COME (étonné)—Maurice Lenormand!...

ROSALIE—Vous l'auriez connu, monsieur Duguay?...



VERTEUIL, — Rôle d'Angélique.

COME—Moi? non... (à part) Quelle coïncidence étrange. Et vous êtes certaine que c'était à Dieppe?...
ROSALIE—Mais oui. Il paraît que c'est une place bien dangereuse...

COME—Il y a si longtemps... vous ne reconnaissez pas l'enfant, aujourd'hui?... ça doit être un homme...

ROSALIE—Oh! que si... C'était le portrait du père, et puis il lui manquait un doigt, à la main gauche...

COME—Ah!... (à part) Ce n'est pas lui.

ROSALIE—C'était un enfant bien pétillard: un jour que Pitoche coupait du bois vert, le petit vint se mettre la main sous la hache... Quand je vous dis qu'on était pour tous les malheurs...

COME (à part)—La date, le navire, le nom, tout s'accorde... Mon Dieu! aidez-moi à comprendre ce mystère... Il y avait deux enfants sur ce navire, et si l'enfant qui a été sauvé n'était pas celui du pêcheur Lenormand... ce serait!... ce serait le fils de Denis Levasseur... Martine! Martine!

SCENE IX

(Les MEMES, puis MARTINE, par le fond.)

MARTINE—Tu m'appelles?...

COME (bas à Martine)—Retiens Rosalie ici, ne me demande rien, ma vieille tête se détraque. Je passe mon habit et je cours chez le notaire...

MARTINE—Venez, Rosalie, je vous ai tricoté les plus beaux bas. Vous allez voir

(Elles entrent dans la maison.)

ROSALIE—C'te bonne madame Duguay, les vrais gens du Bon Dieu...

COME—Ah! Simon Dorvillier! tu ne connais pas la pitié. Ta conscience reste sourde tandis que la Providence te prépare une de ces surprises qui foudroient...

(Il entre dans la maison.)

SCENE X

(ANGELIQUE, sur la véranda, puis MARTINE.)

ANGELIQUE—Madame Duguay!...

MARTINE—Ça tombe bien, je m'en allais justement vous remettre les clefs que Maurice m'a remis.

(Angélique traverse la scène et rejoint Martine.)

ANGELIQUE—En voilà du trouble. Mademoiselle à demi-morte de pleurer, et le bourgeois qui a fait une scène effrayante à Justine, pour ce capitaine à face hypocrite...

(Elles entrent dans la maison, à gauche.)

SCENE XI

(SEVERIN et PROCUL, par le fond, à droite.)

PROCUL—Mais tu es fou, illustre sacristain. Où veux-tu que je te trouve six cents piastres?... Les courses m'ont complètement décavé et je dois près de mille piastres aux officiers de la garnison...

SEVERIN—Faudra en parler à papa, mon garçon, ça lui fera faire la grimace, mais tant pis... Je suis fatigué de me faire traiter en gueux...

PROCUL—Non, mais quelle guigne, hein! Qui aurait pensé que cet idiot de Français aurait gagné... Non, mais c'est d'un comique... mon yacht gagne et je suis nettoyé. Ah! que j'ai mal à la

tête!... Quelle nuit! du champagne, des flots de champagne. Et le bal! Fallait voir ça, Séverin...

SEVERIN—Joli fils de famille (à part) Ce fou fera quelque coup pendable.

PROCUL—"Quand le diable devint vieux, il se fit ermite"... Ah! Séverin, tu payes des messes pour avoir trop couru le guilledou... (chancelant) Pardon, Séverin, nous te devons beaucoup... Papa aurait peut-être été bailli toute sa vie... d'un coup tu nous a donné la succession Levasseur...

SEVERIN (effrayé)—Tais-toi, malheureux!...

(Séverin remonte la scène jusqu'au fond.)

SCENE XII

(ANGELIQUE, par la porte, à gauche. Elle porte un trousseau de clefs à la main. Séverin se dérobe.)

ANGELIQUE (apercevant Procul)—Tiens! vous voilà, monsieur Procul?...

ANGELIQUE—Ah!... Angélique... Où est papa?...

ANGELIQUE—Il est sorti...

PROCUL (apercevant les clefs)—Le Français t'as confié les clefs?...

ANGELIQUE—Monsieur Maurice s'en va, et je dois remettre les clefs à votre père (à part) Il est ivre.

PROCUL (à part)—Quelle idée!

ANGELIQUE—Vous pouvez vous attendre à être grondé...

PROCUL (déclamant)—A ses fureurs, Oreste s'abandonne!... (riant) Donnez-moi ces clefs cela me fournira une entrée...

ANGELIQUE—Oh!... que nenni!... Je dois les remettre à votre père, je vous dis...

PROCUL—Donne, ma brave Angélique...

ANGELIQUE—Je ne veux pas. Laissez-moi!...

PROCUL (la saisissant)—Allons, malitorne! faut-il que j'y mette de la force?...

ANGELIQUE—Laissez-moi, vilain brutal que vous êtes (elle se sauve près du puits, lève le couvercle et fait le geste de jeter les clefs) Allez les chercher dans le puits du patriote...

(Se sauve dans la villa.)

SCENE XIII

(SEVERIN revient sur la scène.)

SEVERIN—Il y a douze cents piastres dans la caisse. Va donc, peureux. A ton âge, moi. Heu! heu!...

PROCUL—C'est vrai... Le puits est à sec (se penche) c'est drôle, ça sent le tonneau... je suis bête, c'est Zéphir qui a jeté du marc de raisin, l'an dernier...

SEVERIN—Mais, va donc...

PROCUL—Tu m'aideras à remonter?...

SEVERIN—Je tiendrai la corde...

PROCUL (enjambant le puits)—Tu as tous mes billets?...

SEVERIN—Oui! tous, tous... Tiens, regarde... (s'approche de Procul et lui montre une liasse de billets) Six cents piastres de mauvais papier... Ah! chanceux, d'un coup tu t'acquittes.

PROCUL (lui arrachant les papiers, il les laisse tomber dans le puits) Eh! mais la voilà la quitance, Séverin...

SEVERIN—Ah! pendar. Ah! c'est ainsi?... (tire un couteau) Descends chercher ces papiers où je te saigne comme un poulet.

PROUL—Pas si bête, Séverin. Ah! quelle figure tu fais (se baisse et prend sa canne) Tu sais, pas de bêtises, Séverin.

SEVERIN—Ah! tu ne veux pas?... Eh! bien, meurs donc... (s'élance sur Proul qui présente sa canne. Séverin la saisit. Proul lui porte un coup de pointe dans la poitrine. Séverin tourne et chancelle) Ah! malédiction!...

(Proul disparaît dans le puits en attirant la corde.)

SEVERIN—Ah!... tu ne sortiras pas de là vivant, fils de serpent...

(Il coupe la corde.)

UNE VOIX—A moi! Au secours!...

SEVERIN (trébuche et vient s'appuyer au puits)
—Oui! c'est ça, hurle! râle!... personne ne viendra à temps... (il écoute) Plus rien?... C'est fait. Heu! heu! je suis vengé, je suis vengé...

(Sort par le fond.)

SCENE XIV

(ANGELIQUE, suivie de JEANNE et de JUSTINE, par la villa. Angélique porte une bougie allumée.)

ANGELIQUE—Il était ici...

VOIX SOURDE—Au secours!...

JEANNE—Le puits! le puits!... Proul est tombé dans le puits...

(Tous courent au puits.)

TOUS—Au secours!...

SCENE XV

(Les MEMES, puis SIMON suivi de McKAY, par le fond.)

SIMON—Que se passe-t-il donc?...

JEANNE—Vite, père... Au nom du ciel!... Sauvez-le!... Proul est tombé dans le puits...

SIMON—Mon fils!... Mon fils est là?...

(Il s'élance.)

McKAY—Arrêtez!... Arrêtez!... (il prend la bougie et la promène dans le puits. Il la retire éteinte) Arrêtez! c'est la mort... ce puits est empoisonné... voyez, la lumière s'est éteinte... tout sauvetage est impossible...

(Simon s'écrase sur un banc.)

JEANNE—Sauvez-le, monsieur McKAY!... je vous en prie...

MARTINE (tombe à genoux)—Prions pour les agonisants...

JEANNE—Non! non!... Papa!... Monsieur McKAY!... Il n'y a donc rien sous votre uniforme?... Ah! (elle traverse la scène) Maurice! Maurice!...

SCENE XVI

(MAURICE, par le fond, à gauche.)

MAURICE—Jeanne! Me voici...

(S'élance. Jeanne lui saisit le bras.)

JEANNE—Proul est dans le puits. Il va mourir... Par pitié, sauvez-le.

McKAY—Arrêtez! ce puits renferme la mort... il est empoisonné.

MAURICE (bondit sur le bord du puits)—Arrière!... Côme! Zéphir!... manœuvrer la brimbale! (Zéphir et Côme descendent la brimbale, Maurice disparaît dans le puits.)

TOUS—Ah!...

(Un temps.)

VOIX—Hissez!...

(La corde remonde et Maurice sort du puits portant Proul qu'il laisse choir sur le bord du puits. Il vient, en trébuchant, tomber dans les bras de Martine.)

SIMON—Mon fils!...

McKAY (examinant Proul)—Il est mort!...

(Martine et Zéphir soutiennent Maurice. Martine défait son col et entr'ouvre sa chemise.)

MARTINE—Le pauvre enfant a perdu connaissance...

(Côme s'agenouille et enlève le médaillon suspendu au cou de Maurice; il le regarde de près.)

COME—Lucienne!... La femme de Denis... c'est le fils de Levasseur...

(Jeanne, à genoux, embrasse une croix suspendue à son cou.)

SIMON—Quel malheur!... Mort! Mort!... Je n'ai plus de fils.

COME—C'est Dieu qui venge le patriote...

(Tableau: Jeanne, à genoux, à droite; Côme, à gauche; Martine et Zéphir, soutenant Maurice; Simon, la tête penchée, près du puits; McKAY, se découvre; Justine et Angélique, à genoux.)

RIDEAU

ACTE IV

Le théâtre représente une maison de campagne pauvrement meublée. Au milieu de la salle, une table, des chaises. À gauche, une grande cheminée, surmontée d'une corniche ornée de deux chandeliers et autres menus objets. Un fusil et un fouet sont suspendus au-dessus de la corniche. Une porte, dans le fond, à gauche. À droite, une fenêtre ouverte laisse apercevoir la rivière au loin.

SCENE I

(Au lever du rideau, SEVERIN, portant une chemise blanche, ouverte au col, est assis dans un fauteuil, près de la cheminée. Il est à demi tourné du côté du public, et semble dormir. On entend le son des cloches.)

SEVERIN (s'éveillant, terrifié) Le glas!... On sonne le glas pour Procul, ce sera mon tour, demain... Si on allait découvrir que j'étais au puits, ce serait la potence... (il essaie de se lever) Fuir!... Oui, fuyons... (il retombe) Impossible, ce misérable m'a trouée la poitrine avec sa canne... Ah! puits maudit, puits des Levasseurs... (la foudre éclate et Maurice paraît à la fenêtre.)

SEVERIN (se dressant)—C'est Levasseur... le puits!... le puits!... Je suis maudit...

SCÈNE II

(MAURICE, par le fond.)

MAURICE—Enfin, je te retrouve, Séverin. Je savais que le loup blessé finirait par revenir à sa tanière.

(Il verrouille la porte.)

SEVERIN (terrifié)—Oh! monsieur Maurice, venez-vous pour me dénoncer? Pour me livrer au bourreau, peut-être?...

MAURICE (sombre)—Je viens venger mon père!...

SEVERIN—Votre père?...

MAURICE—Oui, mon père, Denis Levasseur, que tu as trahi et livré aux Anglais...

SEVERIN (à genoux)—Grâce!... grâce!... ne me tuez pas. Je veux me réconcilier avec le Bon Dieu...

MAURICE—Tais-toi, vil hypocrite... Il y a trop longtemps que tu abuses de la clémence de Dieu, et que tu lasses la patience des hommes. Côme m'a montré la tombe que tu as creusée, il y a vingt ans, et je viens te demander des comptes, misérable... (il s'avance, menaçant) Je ne peux pourtant te toucher, immonde scélérat...

(Il remonte à la cheminée et décroche le fouet.)

SEVERIN—La cravache!... pas ça, pas ça; mon Dieu!...

MAURICE (regardant le manche du fouet. Lisant)—Denis Levasseur!... Pauvre martyr... viens-tu me rappeler que chacun doit porter le poids de ses fautes?... L'Histoire a déjà flétrie la trahison, et pour le crime, il y a la justice (il baise la cravache) Pauvre martyr, je m'agenouillerai sur cette terre arrosée de ton sang, et désormais sacrée pour tout un peuple qui n'oubliera jamais le nom du héros, mais moi, c'est le père que je pleure et son souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

(On frappe.)

UNE VOIX—Ouvrez, au nom de la Loi!...

SEVERIN—Les baillis!... Ah!... je suis perdu...

(Maurice ouvre la porte.)

SCENE III

(Par le fond, deux BAILLIS et un homme de POLICE.)

POLICE—V'là notre homme...

SEVERIN (tirant son couteau)—La potence!... jamais!...

(Il se frappe. Séverin tombe, les baillis s'empres- sent autour de lui.)

POLICE (examinant Séverin)—La justice est volée, Séverin est mort.

CHANGEMENT A VUE

Le théâtre représente la Place Jacques Cartier. Des passants vont et viennent: chartiers, hommes et femmes du peuple. Au pied de la colonne Nelson un aveugle, en train d'accorder son violon. On aperçoit le fleuve dans le lointain.

SCENE IV

(Par la droite, SIMON, donnant le bras à McKAY.)

SIMON—Voyons un peu: Vous me dites que vos dettes se montent à dix mille piastres?

McKAY—En comptant l'hypothèque sur ma maison, de la rue Sherbrooke. Oui, c'est cela, à peu près...

SIMON—Et votre actif?...

McKAY—Tout au plus de quoi payer le voyage de noces...

SIMON (à part)—Ruiné!... (haut) Diable!... savez-vous que cela est maigre à mettre sur un contrat où je place dix mille piastres en propriétés foncières, et cinquante mille, en argent. (McKay, protestant) Oui, oui, je sais. Il y a votre commission

dans l'armée... l'uniforme... Feu votre père vous avait pourtant laissé une jolie fortune.

McKAY—Hélas!... il m'aurait fallu les conseils d'un financier habile comme vous. Et le commissariat anglais? (lui tapant sur l'épaule) Pensez à ce que cela rapporte à la maison Dorvillier. Et puis la haute société anglaise recevra à bras ouverts la famille du capitaine McKay. Secondé par moi, vous pourrez aspirer aux honneurs. Que diriez-vous, par exemple, de Sir Dorvillier? N'est-ce pas, que cela est agréable à l'oreille?

SIMON—Je n'ai plus d'ambition. La mort tragique de mon fils m'a terrassé. En vous donnant ma fille, je tiens parole à mes engagements avec votre père, auquel j'étais lié par une solide amitié. Vous savez que je donne cinquante mille piastres, à ma fille?...

McKAY—Oui!... oui, vous me l'avez déjà dit (à part) Il radote.

SIMON—Cinquante mille piastres en bel argent, pensez-y, c'est une belle dot, oui, une belle dot... Je ne veux pas qu'il y ait un nuage dans le bonheur de ma fille. Jeanne est capricieuse, romanesque, nous l'avons gâtée, mais c'est un trésor: une instruction soignée, la harpe, le piano... tout cela m'a coûté beaucoup d'argent... Allons, c'est convenu, nous payons vos dettes... Quel dommage que vous ayez jeté votre argent à l'eau... A ce soir!... Une si belle fortune...

(Simon sort à gauche.)

McKAY—A bientôt, beau-père...

(Sort à droite.)

SCENE V

(Les passants augmentent; un groupe se forme autour du violoneux qui joue une gigue. Par la gauche, ZEPHIR et ANGELIQUE, se tenant par la main. Zéphir tient un ancien porte-manteau, et Angélique un grand carton à chapeau. Ils entrent vivement sur le son de la musique. Les charretiers les entourent.)

1^{er} COCHER—Une voiture?...

2^{me} COCHER—Un carrosse?... la demoiselle a besoin d'une voiture?...

ZEPHIR—Bon!... bon!... lâchez-nous tranquille. On n'arrive pas du petit Nord...

1^{er} COCHER (tirant Zéphir par la manche)—J'ai ce qui vous faut, un cab extra.

ZEPHIR—Voyons, t'es pas fou, le casque... tu va déchirer ma bougrine neuve. Penses-tu qu'il n'y en a pas des carrosses, à Saint-Jean? Lâchez-nous, hein!...

1^{er} COCHER—Oui, lâche-le, Bidou, c'est un cabrouet qui lui faut pour son porte-manteau...

2^{ème} COCHER—Tu parles!... La valise de Jacques Cartier.

(Riant.)

CHANGEMENT A VUE

Chez Dorvillier

SCENE VI

(Le théâtre représente un élégant salon. Tables et fauteuils. Dans le fond, grande fenêtre ouverte, laissant voir la ville au loin. A la droite, grandes portières. A gauche, JEANNE et PAULINE, assises sur un sofa, causent.)

PAULINE—Ta main tremble, ma chérie, il ne s'agit encore que du contrat. Il n'y a de terrible et d'irrévocable, que le "oui" sacramentel. Qui sait, il peut arriver tant de choses dans trois jours...

JEANNE—Je n'ai plus d'espoir, et c'est la mort dans l'âme que je vois approcher l'heure de cette première formalité. Tu comprends que la certitude d'hériter de tous les biens de mon père ne fera qu'encourager cet homme sans scrupules. Oh! que cela finisse... Mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse?

(Pleure.)

PAULINE—Jeanne!... Voici quelqu'un...

ANGELIQUE (retenant Zéphir)—C'est ça, votre cheval? eh! ben, vous feriez mieux de le remiser avant que les corneilles l'aperçoivent. Viens, Zéphir, monsieur Dorvillier demeure près d'ici; on n'a pas besoin de voitures. Viens...

ZEPHIR—Ecoutes-moi donc ce reel à deux, ça me donne envie de danser...

ANGELIQUE—Veux-tu bien t'arrêter... Le monde vont penser que tu es en boisson...

(Le groupe, autour du violoneux s'écarte, et un danseur danse la gigue. Les badauds applaudissent.)

ZEPHIR—Si tu voulais me laisser faire, Angélique, je leur ferai voir le "breakdown" de Saint-Jean. Tu verrais si je me trémousse.

ANGELIQUE—Non, non! plus tard. Il faut que nous arrivions pour la signature du contrat. Pauvre Jeanne, je crains bien qu'elle sera forcée d'épouser le capitaine McKay. Voilà ce que peut faire l'argent.

ZEPHIR—Tiens, veux-tu que je te dise... Il se brasse quelque chose que personne n'ose dire. Côme et Martine ont passé la journée à se parler dans le tuyau de l'oreille. Il pourrait bien avoir un cirque chez ton bourgeois...

ANGELIQUE—Tu perds la tête, mon pauvre Zéphir. Allons, je me sauve. Tâche de ne pas faire de mauvaises rencontres, et rejoins-moi (menaçante) Je t'assures, si tu me déçoit...

ZEPHIR (à part)—Elle ne m'aime pas beaucoup: (haut) c'est entendu, à sept heures, au coin de la rue St-Denis et la rue St-Laurent?

ANGELIQUE—St-Denis et Dorchester...

ZEPHIR—C'est correct, ma petite Angélique, je vais regarder les numéros, tiens, comme ça.

(Levant la tête.)

ANGELIQUE—C'est bon, comme ça tu ne relinqueras pas toutes les créatures, sur la rue St-Laurent, surtout.

ZEPHIR—Au revoir, mon trésor (à part) Faut marcher au compas avec Angélique.

(Il sort à droite; Angélique, à gauche.)

SCENE VII

(Par la droite. Les MEMES, puis SIMON, BAZINET, puis McKAY, puis HENRI.)

SIMON—Mon cher Bazinet, ma fille... jolie, n'est-ce pas? C'est tout ce qu'il me reste (accablé) Oui, tout...

(Il s'assied.)

BAZINET—Tous mes compliments, mademoiselle, Watteau n'a jamais peint plus jolie tête sur un éventail de marquise. Vous n'êtes pas ce qu'un notaire appellerait un placement difficile. (Jeanne salue, en souriant. Saluant Pauline) Mademoiselle Marchand, enchanté!... dame rumeur affirme qu'un jeune et brillant notaire...

PAULINE—Chut!... monsieur Bazinet, vous trahissez le secret professionnel.

(Pauline remonte la scène.)

SCENE VIII

JEAN—Monsieur Andrew McKay!

McKAY (entre par le fond. Il est en grand uniforme, et tient un bouquet. Saluant de droite et gauche, il s'approche de Jeanne)—Vous êtes vraiment charmante, ma chère Jeanne. Il ne manque à vos joues que le reflet de quelques roses, et je vous en apporte.

(Il dépose le bouquet sur ses genoux.)

JEANNE—Oh!... monsieur, votre feinte galanterie n'ajoutera pas grand chose aux conditions de ce mariage de raison. De grâce, pas de comédie...

McKAY—Que vous offrirai-je en retour de cette exquise franchise?

JEANNE—Ma liberté! Renoncez à ce mariage...

McKAY—Y pensez-vous, ma chère?... Votre père ne s'en consolerait jamais (il va donner la main à Bazinet) Ah! monsieur Bazinet. Nous sommes sous les armes, ce soir: gens de robe, gens d'épée.

BAZINET—Jolie alliance: Le haut commerce et l'armée... Anglaise et Canadienne...

SIMON (il vient s'asseoir près de la table où le notaire a déposé ses papiers)—C'est faire acte patriotique que d'unir ces enfants. Cette fusion des races est indispensable si l'on veut faire disparaître les haines et les sots préjugés qui divisent les deux nationalités.

BAZINET (s'assied à la table)—Hé! hé!... mon cher Dorvillier, ne fusionnons pas trop. Dans vingt ans, il nous faudrait écrire tous nos contrats en anglais. Nous aurions éteint tous les préjugés, et noyés en même temps la langue française. Oh! si tous les Anglais parlaient aussi bien notre langue que votre futur gendre...

McKAY—Trop aimable, monsieur. Cependant je m'embrouille assez souvent, tenez: le mot "sot". Eh! bien, je le prononce toujours comme si je l'épelais en anglais, c'est-à-dire "sotte". Très drôle, n'est-ce pas?...

PAULINE—Est-ce possible, capitaine? Vous qui prononcez si bien le mot dot...

BAZINET (prenant ses papiers)—Pardon, mesdames, messieurs, nous commençons...

SCENE IX

(Par le fond, MARTINE, REGIS, ANGELIQUE, JUSTINE, puis HENRI, par la gauche.)

MARTINE—Bonsoir, la compagnie!... Bonsoir, Simon, ça va bien?

SIMON—Ah! par exemple, en voilà une surprise... Il fallait amener Côme. Moi, tu sais, je ne lui en veux pas. Il est plus heureux que moi, après tout.

MARTINE—Il doit venir à la fin de la veillée.

(Pendant que les invités prennent place, Henri vient se placer à une table, après avoir parlé à Pauline.)

PAULINE (à Jeanne)—Courage! Henri a des nouvelles... Sois prudente.

JEANNE (ravie)—Merci!

(Régis parle avec McKay, à droite.)

HENRI—Ah! mon cher collègue, vous êtes à votre poste?

BAZINET—Pro forma, mon cher. Tout était convenu d'avance...

SIMON—Allons, monsieur, vous pouvez commencer...

BAZINET (ajustant ses lunettes. Lisant)—"Le mariage se fait sous le régime dotal".

(Bruits de voix.)

JEAN (dans le fond)—Je vous dis qu'on entre pas...

SCENE X

ZEPHIR—En voilà des histoires... Il demande ma carte... Bonsoir, la compagnie!... Bonsoir, monsieur Dorvillier!

SIMON—Bonsoir! Allons, viens t'asseoir, Zéphir.

ANGELIQUE (conduisant Zéphir en avant, à gauche)—D'où viens-tu? Tu es tout en nage...

ZEPHIR—J'ai échappé mon porte-manteau dans le jet d'eau, a fallu aller le chercher. La police m'a conduit au poste. Je leur ai dit que je connaissais l'échevin Dorvillier, puis ils m'ont relâché.

ANGELIQUE—C'est la dernière fois que tu reviens à Montréal. Viens ici.

BAZINET—Or, nous disions donc, que les apports de la future, consistaient, premièrement: "en une somme de cinquante mille piastres, actuellement en banque. Résidue de la succession Levasseur. Cette somme est disponible"...

HENRI—Excusez-moi, mon cher confrère, et veuillez me permettre de rectifier, en ce qui concerne la disponibilité de cette somme, provenant, comme vous le dites bien, de la succession Levasseur.

BAZINET—Pardon! je ne saisis pas bien. De qui êtes-vous donc le mandataire?...

HENRI (fort)—De monsieur Denis Levasseur, l'héritier légitime...

(Murmures.)

SIMON—Ah! ça, monsieur, vous abusez étrangement... quelle est cette folie?...

HENRI—Il n'y a pas de folie dans mon étude. J'ai été chargé par mon client de faire valoir ses prétentions avant la signature du présent contrat...

McKAY—Et cet héritier, qui a attendu si discrètement l'accumulation de son bien, se nomme?...

HENRI—Vous le saurez bientôt, capitaine... Un peu de patience...

SIMON (se levant)—Assez! Où sont vos preuves? Je ne puis croire que vous ayez eu l'audace de répondre à mon hospitalité par un affront...

HENRI (allant à la table, il prend le médaillon et des papiers)—Monsieur Dorvillier, en accomplissant les devoirs de ma charge, j'accomplis en même temps un acte de justice. Reconnaissez-vous ce portrait?

SIMON—La femme de Denis!... Lucienne!...

HENRI—Le fils de Denis Levasseur portait ce médaillon à son cou, lorsqu'il risqua sa vie pour sauver celle de votre fils (prenant les papiers, il les remet à Bazinet) Examinez ces preuves écrites concernant l'identité de l'enfant sauvé lors du naufrage de "L'Amélie"...

TOUS—C'est Maurice!...

HENRI—Non! ce n'est pas Maurice (il va ouvrir le rideau du fond) Mais Maxime Levasseur, le fils de Denis...

SCENE XI

(Les MEMES, MAURICE.)

TOUS—Ah!...

MAURICE—Oui! fils de Denis Levasseur, miraculeusement sauvé du naufrage.

SCENE XII

(COME, par le fond.)

COME—Plus heureux que son père, il a pu échapper aux tueries organisées par le vôtre, capitaine McKay (prenant Simon par le bras) regarde bien ce jeune homme, Simon, tu as connu le père. Peut-il y avoir des doutes?...

McKAY (à Simon, menaçant)—Monsieur, votre silence pourrait me porter à croire que vous n'êtes pas tout à fait étranger à cette grossière mystification. Prenez garde!...

SIMON—Des menaces?... Vous osez?... (il déchire le contrat) Apprenez, monsieur, que la maison Dorvillier n'est pas contrôlée par le commissariat anglais...

(Jeanne va se jeter au cou de Simon. McKay se dirige du côté de la porte, la tête haute, il toise Maurice un instant.)

McKAY—Bien piètre famille...

HENRI—Les raisins n'étaient pas mûrs, capitaine...

PAULINE—Encore battu...

JUSTINE—Jean, éclairez monsieur McKay...

(McKay sort par le fond.)

SIMON (abattu)—Son fils, son fils, qui vient me maudire et me ruiner.

MAURICE—Non, monsieur, je viens mettre ma main loyalement dans la vôtre et vous demander, non pas mon héritage, mais de me donner Jeanne, votre fille.

SIMON—Prenez-la, mon fils...

(Jeanne se jette dans les bras de Maurice.)

COME—Bien parlé, Simon. Donne-moi la main, car la rancune sied mal quand on a des cheveux blancs.

(Simon lui donne la main.)

ZEPHIR—Batèche, le Français à encore gagné la course...

ANGELIQUE—Chut!... Puisque je te dis que c'est un Canadien...

JEANNE—Un Canadien avec l'âme d'un Français...

MAURICE—Comment dois-je servir ma nouvelle patrie?...

COME—En aimant Dieu, votre Pays et la France!...

RIDEAU





Pension Niemen, Rouyn, circa 1927
SOURCE: ANQ-ATNQ, P117-2/973



Groupe de mineurs finlandais, Rouyn, 1927
SOURCE: ANQ-ATNQ, P 117-2/338

ARTICLE

"DES MONDES PARALLÈLES ?" GROUPES ETHNIQUES, ACTIVITÉS POLITIQUES ET RÉSEAUX COMMUNAUTAIRES DANS L'ESPACE ABITIBIEN (1920-1955)

par Odette Vincent
INRS-Culture et Société

Ce texte puise dans le contenu de deux communications présentées l'une, au congrès annuel de l'Institut d'histoire de l'Amérique française en octobre 1993 à Trois-Rivières et l'autre, au colloque annuel du RCHTQ tenu en avril 1995 à Montréal. Je tiens à remercier André Lepage et Normand Perron de leur lecture critique d'une première version.

Dans son étude sur l'Ouest du Canada français, Raoul Blanchard compare la ville de Val d'Or, dans les années 1940, à Babel. Curieusement, il fait référence non pas à la langue ou à l'origine ethnique mais aux croyances religieuses: il en aurait dénombré 21 différentes¹. Récemment, une journaliste du *Devoir* dans une colonne consacrée...au Saguenay-Lac St-Jean identifiait l'Abitibi de l'époque des pionniers à une nouvelle frontière peuplée d'immigrés polonais². Ces immigrants, étrangers, entrés dans l'histoire du Québec à la faveur de deux grèves célèbres, celle des bûcherons du Témiscamingue et celle des mineurs de la Noranda en 1933-1934 sous le nom de "Fros", on les connaît encore fort peu.

Notre recherche, effectuée dans le cadre de la rédaction de la synthèse d'*Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, en est à un stade préliminaire. Nous disposons, comme matériel inexploité, des résultats de l'enquête du pasteur Richard Loughheed effectuée en 1985-1986 auprès des

pionniers encore vivants et de leurs descendants des principales communautés³. Nous avons confronté ces données aux renseignements tirés des recensements du Canada, de 1931 à 1961, et aux témoignages oraux les concernant⁴. Le dépouillement de la presse régionale, *The Rouyn-Noranda Press* et le *Val d'Or Star*, nous a permis de retracer les réseaux culturels et communautaires. Nous avons également consulté les documents judiciaires concernant les grévistes arrêtés en 1933 et 1934, retrouvés au Palais de Justice d'Amos.

L'exode important de ces immigrants après 1961 s'explique, avant tout, par les mêmes raisons que celles invoquées par tous ceux qui quittent la région lorsque l'économie minière et forestière amorce une phase de ralentissement. Rappelons que la région de l'Abitibi-Témiscamingue connaît un bilan migratoire négatif pendant les années 1960-1970. Ceux qui restent

³En 1985-1986, lors de la fusion des Églises unie et anglicane sous le nom de "*All Saints Joint Congregation of United and Anglican Churches of Rouyn-Noranda*", le pasteur Richard Loughheed entreprend une enquête auprès des membres des communautés ethniques. On ne sait si le matériel retrouvé dans le fonds conservé aux ANQ-Abitibi-Témiscamingue et Nord du Québec (ANQ-ATNQ) à Rouyn-Noranda est complet. Il comprend un exemplaire du questionnaire distribué ainsi qu'une dizaine de manuscrits rédigés par les informateurs provenant de neuf communautés différentes.

⁴Entrevues orales de pionniers de l'Abitibi-Témiscamingue conservées aux ANQ-ATNQ, fonds *Projet Abbittibi-Témiskaming. Western catholique. Klondyke québécois. Le vécu en Abitibi-Témiscamingue, 1880-1950. Une recherche en histoire orale*. Le fonds comprend 73 entrevues au total.

¹Raoul Blanchard, "Les pays de l'Ottawa: l'Abitibi-Témiscamingue" dans *L'Ouest du Canada français*, tome 2, Montréal, Beauchemin, 1954, p. 292.

²On pouvait lire entre les lignes qu'il ne s'agissait peut-être pas d'une vraie frontière québécoise ! *Le Devoir*, 7 août 1993.

PRINCIPAUX GROUPES ETHNIQUES EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE 1931-1951

GROUPE ETHNIQUE	1931	1941	1951
POLONAIS	354	885	1 510
UKRAINIENS	230	847	884
ITALIENS	225	446	537
ALLEMANDS	174	312	504
TCHÉCOSLOVAQUES	156	473	350
FINLANDAIS	294	660	343
SCANDINAVES	270	430	302
JUIFS	70	235	181

Source: Recensements du Canada, 1931, 1941, 1951

ÉVOLUTION DE LA POPULATION DES PRINCIPALES VILLES MINIÈRES SELON LES GROUPES ETHNIQUES, 1931-1961 (%)

VILLES	ORIGINE	1931	1941	1961
NORANDA	C.-FRANÇAISE	22	35	62
	C.-ANGLAISE	28	45	22
	AUTRE	50	20	16
ROUYN	C.-FRANÇAISE	57	76	90
	C.-ANGLAISE	14	10	4
	AUTRE	29	14	6
VAL D'OR	C.-FRANÇAISE	--	67	85
	C.-ANGLAISE	--	8	4
	AUTRE	--	25	11

SOURCE: Recensements du Canada, 1931, 1941, 1961.

deviennent moins "visibles", s'étant intégrés soit à la communauté canadienne-anglaise, dans la majorité des cas, ou à la communauté canadienne-française. Outre la mémoire collective régionale, on continue de retrouver des traces de leur contribution à la vie sociale régionale dans l'architecture des villes minières et dans les patronymes des bottins téléphoniques en région.

Ce texte propose d'interpréter l'expérience des immigrants qui ont contribué à peupler la frontière minière du nord-ouest québécois entre 1920 et 1955. La structure démographique des villes-ressources du Nord de l'Ontario et du Québec a ceci de particulier qu'elle intègre une diversité de groupes ethniques dont le nombre total surpasse souvent celui des peuples dits fondateurs. Cette importance numérique leur a permis de conserver, pour un temps, leurs caractéristiques ethno-culturelles. Les réseaux de migration renforcés par l'établissement de salles communautaires ethniques et la proximité de communautés bien organisées dans l'espace ontarien limitrophe, dont certaines possèdent un ou plusieurs journaux dans leur langue vernaculaire, ont ainsi contribué à créer des mondes qui semblent, à prime abord, évoluer parallèlement.

"FROS", ÉTRANGERS, ETHNIQUES... AUTRES

Actuellement, dans le domaine des études ethniques, on privilégie l'expression "communautés ethno-culturelles" pour désigner les groupes d'immigrants récents. Il est souvent plus facile de définir l'identité ethnique par la négative: est désigné "ethnique" dans une société donnée celui qui n'appartient pas au groupe majoritaire⁵. Mais quelle que soit l'expression utilisée, il s'agit de nommer des groupes qui présentent des traits spécifiques différenciés: langue commune, même pays d'origine, histoire partagée⁶.

⁵Sur le débat théorique entourant le concept d'ethnicité, nous référons le lecteur à l'article de Danielle Juteau-Lee, "La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal" in *Sociologie et Sociétés*, XV, 2 (octobre 1983), 39-52.

⁶À cet égard notre position se rapproche de celle de l'historien américain Rudolph J. Vecoli telle qu'exprimée dans "Italian Immigrants and Working-Class Movements in the United States: A Personal Reflection

Nous avons préféré, quant à nous, utiliser les termes employés soit dans les documents de l'époque ou dans les entrevues orales parce qu'ils sont porteurs d'un peu de l'atmosphère du temps. Pour le Canadien français établi en Abitibi à l'époque du front pionnier, le terme "Fros" emprunté à l'anglais (*foreigners*) est un terme générique désignant tous les travailleurs étrangers recrutés pour effectuer les durs travaux dans les chantiers de construction et surtout, dans les mines⁷. Parmi eux, les travailleurs originaires d'Europe centrale et de l'Est dominant. Ils arrivent dans les mines de l'Abitibi, où ils constituent jusqu'au milieu des années 1930 la majorité des mineurs de fond, en deux vagues successives⁸. Ces migrations sont à replacer dans le contexte plus général de la politique du gouvernement canadien concernant le peuplement de la frontière agricole et industrielle du Canada. Pour l'époque qui nous intéresse, elle oscille entre deux tendances principales: un besoin aigu de main d'oeuvre et une peur bleue du péril rouge⁹.

on Class and Ethnicity" in *Journal of the Canadian Historical Association*, Ottawa, 1993, 293-305. S'opposant aux post-modernistes pour qui l'identité ethnique est une pure fabrication idéologique, l'auteur rappelle que la conscience de classe et l'ethnicité sont profondément imbriquées dans l'expérience personnelle et collective des individus.

⁷À cet égard, consulter Edmund W. Bradwin, *The Bunkhouse Man. A Study of Work and Pay in the Camps of Canada, 1903-1914*, New-York, Ams press, 118.

⁸Sur les vagues migratoires, consulter Odette Vincent (sous la direction de), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, IQRC, "Collection les régions du Québec" n° 7, 1995, chapitre 8, 305-314.

⁹Sur l'évolution de la politique d'immigration du gouvernement canadien, on peut consulter Howard Palmer, *Les enjeux ethniques dans la politique canadienne d'immigration depuis la confédération*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 17, 1991, Reg Whitaker, *La politique canadienne d'immigration depuis la confédération*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 15, 1991 et Donald Avery, *"Dangerous Foreigners": European Immigrant Workers and Labour Radicalism in Canada, 1896-1932*, Toronto, McClelland and Stewart, 1979.



Veillée russe au Finn Hall, 19 octobre 1944, Rouyn

SOURCE: ANQ-ATNQ, P 124/308-44-1



Banquet de la communauté russe, s.d., Rouyn

SOURCE: ANQ-ATNQ, P 117-2/161

La première vague, 1920-1941, se recrute principalement parmi deux types d'immigrants. Les premiers sont arrivés au Canada avant la première guerre mondiale et ont migré progressivement d'ouest en est à la recherche de travail (les *navvies* ou *bunkhouse men*¹⁰). Lorsqu'ils arrivent en Abitibi, ils ont déjà une expérience canadienne. Les seconds viennent directement d'Europe après 1925, au moment où le Canada libéralise sa politique d'immigration sous la pression des compagnies ferroviaires et minières. Ensemble, ces deux groupes représentent une variété de tendances idéologiques. Plusieurs immigrants sont conscientisés à la lutte des classes et militent activement dans les mouvements de gauche, socialistes et communistes.

Ils arrivent seuls ou en familles. Les rumeurs d'emplois circulent parmi les connaissances et la parenté attirant, entre autres, les Finlandais des camps forestiers du Nord de l'Ontario, les Croates des mines d'or de Schumacher et les Polonais et Ukrainiens des chantiers du Canadien National. Les hommes célibataires, majoritaires, forment encore un groupe très mobile. L'échec des grèves de 1933 et 1934 fournira l'occasion au gouvernement canadien et à la mine Noranda de se débarrasser des éléments jugés indésirables, les activistes syndicaux, pour les remplacer par des Canadiens français qui délaissent les terres de colonisation ou qui chôment dans les villes du Québec méridional¹¹.

Après la deuxième guerre mondiale, l'attitude d'ouverture du gouvernement canadien et, une fois de plus, les besoins de l'industrie minière qui a perdu une partie de sa main d'œuvre au profit des usines de guerre, déclenchent une seconde vague migratoire. Les personnes déplacées¹²

¹⁰E. Bradwin, *op.cit.*

¹¹Benoît-Beaudry Gourde dans *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue...*, chapitre 8.

¹²L'expression "personnes déplacées" est utilisée, au lendemain de la deuxième guerre, pour désigner autant les réfugiés, qui ont quitté leurs pays par crainte de représailles, que les personnes déportées pendant la guerre se retrouvant dans les camps sous la responsabilité de l'Organisation internationale pour les réfugiés (O.I.R.). À ce sujet, voir René Ristelhueber, *Au secours des réfugiés. L'œuvre de l'Organisation Internationale pour les Réfugiés O.I.R.*, Paris, Plon,

(appelées DP) arrivent en région avec des contrats d'une année ou deux signés avec des compagnies minières. Plusieurs font venir leur famille dès qu'ils le peuvent, d'autres quittent la région au terme de leurs contrats. Les "nouveaux immigrants", toutes ethnies confondues, forment un groupe idéologiquement plus homogène. Recrutés dans le camps de réfugiés sous surveillance internationale, il s'agit presque toujours de jeunes gens instruits, nationalistes et anti-communistes. Leur arrivée va susciter un regain de la vie communautaire ethnique dans les principales villes minières tout en suscitant des conflits ouverts entre les différentes tendances au sein des communautés établies.

Dans l'ensemble, les *boom town* abritent des populations bigarrées qui présentent aux yeux des Canadiens français un caractère d'exotisme tel qu'on ne les confond pas avec les Anglais. Pendant 30 ans, les villes minières forment un monde cosmopolite, où il n'existe pas comme tel de quartiers ethniques et où l'opportunité que représente pour chacun la possibilité d'améliorer son sort matériel domine la période d'organisation sociale. Certains de ces groupes auront le temps de devenir des communautés organisées avant que leurs membres ne quittent la région. Par ordre d'importance, mentionnons les Polonais, les Ukrainiens et les Finlandais.

"DES MONDES PARALLÈLES ?" VIE COMMUNAUTAIRE ET ACTIVITÉS POLITIQUES

On ne peut parler de structures d'accueil dans la société canadienne de l'époque. Encore moins à la frontière où les institutions sont à peine établies. L'initiative est laissée, par défaut, aux communautés elles-mêmes et aux associations affiliées aux confessions religieuses. Pour survivre comme individus et en tant que communautés dans l'espace de l'Abitibi minier, les membres des divers groupes établissent des réseaux de socialisation centrés sur la famille, l'ethnie et les allégeances politiques et religieuses. Ces mondes semblent évoluer, en quelque sorte, parallèlement.

Les villes minières, de taille moyenne, représentent un milieu de vie différent des grandes métropoles où les groupes ont tendance à s'établir dans des quartiers

1951.

POPULATION DES PRINCIPALES VILLES MINIÈRES DE L'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE SELON L'ORIGINE ETHNIQUE EN 1941

VILLE	ORIGINE	NOMBRE	%
ROUYN	CANADIENNE-FRANÇAISE	6 681	76 %
	CANADIENNE-ANGLAISE	920	10 %
	EUROPÉENNE	1 111	14 %
	AUTRES	96	
	POPULATION TOTALE	8 808	100 %
NORANDA	CANADIENNE-FRANÇAISE	1 579	35 %
	CANADIENNE-ANGLAISE	2 065	45 %
	EUROPÉENNE	893	20 %
	AUTRES	39	
	POPULATION TOTALE	4 576	100 %
VAL D'OR BOURLAMAQUE	CANADIENNE-FRANÇAISE	3 588	61 %
	CANADIENNE-ANGLAISE	974	16 %
	EUROPÉENNE	1 323	23 %
	AUTRES	45	
	POPULATION TOTALE	5 930	100 %
MALARTIC	CANADIENNE-FRANÇAISE	1 519	52 %
	CANADIENNE-ANGLAISE	787	27 %
	EUROPÉENNE	546	21 %
	AUTRES	43	
	POPULATION TOTALE	2 895	100 %

SOURCE: Recensement du Canada, 1941

ethniques. A Noranda, on retrouve les familles ethniques surtout dans la paroisse Notre-Dame-de-la-Protection, près de la mine alors qu'à Rouyn, elles se concentrent dans la paroisse St-Michel. Sur la seule rue Noranda (maintenant Mgr Tessier), vivent des familles ukrainiennes, russes, canadiennes françaises, canadiennes anglaises, libanaises, finlandaises, polonaises, slovaques et chinoises¹³. Une mère de famille ukrainienne établie à Rouyn en 1933, pouvait en descendant la rue Noranda frapper à une quinzaine de portes et se faire comprendre, en polonais, ukrainien ou russe¹⁴. Par contre, à Val d'Or, les familles ethniques sont dispersées un peu partout, la plupart habitant en dehors de Bourlamaque, ville de compagnie. Les témoignages parlent de "population mélangée". Dans la dynamique des camps miniers, la diversité fait partie du quotidien.

Les arrivants, d'une part, s'adaptent progressivement aux collectivités en place et d'autre part, maintiennent sciemment des traits de leur milieu d'origine. Ces derniers constituent un caractère distinctif important en contexte de minorisation. Ils se manifestent chez tous les groupes avec plus ou moins d'intensité. Pour les hommes, l'adaptation à la nouvelle société passe par l'apprentissage de la langue de travail, l'anglais. La question est autre pour les femmes qui, selon tous les témoignages, sont isolées à la maison et arrivent plus difficilement à apprendre de nouvelles langues. Quant aux enfants, leur canadienisation passe par le système d'éducation et les activités organisées par les différentes confessions religieuses.

En Abitibi, entre 1920 et 1940, "*each group was a group in itself*"¹⁵. Les immigrants de la première vague arrivent soit seuls ou en familles et sont recrutés par des contacts personnels. Ce sont eux qui établissent les premiers réseaux à des fins de recherche de travail, d'activités sociales et politiques. Devant la rareté du logement, des individus mettent sur pied des services de pension utilisant à cet égard les ressources familiales: "*The place was replete with single-quarter boarding houses and rooming houses. This kept all the slavic*

women busy"¹⁶. Les Finlandais ouvrent restaurants coopératifs, bains publics et saunas. Dans des agglomérations où vivent un nombre important d'hommes célibataires et où les installations sanitaires sont minimales, ces services s'avèrent nécessaires.

C'est autour du centre communautaire (*Community Hall*) que se déroule la vie sociale. La possession d'une salle communautaire ou la décision d'en acquérir une est un puissant facteur de rassemblement pour un groupe. A Noranda, Rouyn et Val d'Or, on retrouve des salles ukrainienne, polonaise, croate et finlandaise. Elles remplissent des fonctions variées: lieu de réunions politiques, de célébrations de fêtes nationales ou religieuses, bibliothèque, cercles éducatifs et culturels... On y offre également des cours de langue et d'instruments de musique traditionnelle, balalaïka et mandoline¹⁷. Selon les témoignages, ces endroits sont très fréquentés dans les années 1930. Les groupes ethniques qui ne peuvent se payer de locaux permanents se rencontrent dans les maisons privées ou en louent à l'occasion, généralement le sous-sol des églises protestantes qui n'hésitent pas à mettre leurs ressources à la disposition des nouveaux arrivants.

Un facteur important a permis l'établissement d'un réseau dynamique de salles ethniques dans la région soit la proximité des communautés établies dans les villes-ressources du Nord-est ontarien. Les groupes de l'Abitibi entretiennent peu de relations avec la cosmopolite Montréal, mais ont des liens familiaux et communautaires étroits avec les groupes de Kirkland Lake, Shumacher, Timmins et Sudbury. Un examen des cautionnements versés pour la libération des grévistes arrêtés en 1933-34 révèle que ceux-ci, lorsqu'ils ne proviennent pas de Rouyn ou Noranda, viennent du Workers Coop Store de Shumacher ou de Kirkland Lake¹⁸. De même, les Ukrainiens de Val d'Or et de Rouyn mettent sur pied des troupes de théâtre et des groupes musicaux qui visitent régulièrement les villes ontariennes et vice-versa. Les tournées de la *Ukrainian National Federation Orchestra* incluent les villes de Rouyn et Val

¹³Enquête Richard Loughheed, témoignage de Mila Murovsky.

¹⁴*Ibid.*, témoignage de la famille Ramarr.

¹⁵*Ibid.*, témoignage d'une famille slovaque.

¹⁶*Ibid.*, témoignage de la famille Ramarr.

¹⁷*Ibid.*, témoignage de la famille Ramarr.

¹⁸Pièces judiciaires concernant les procès des grévistes de 1933 et 1934 retrouvés au Palais de Justice d'Amos.

d'Or dans leur périple ontarien. Des pasteurs itinérants viennent d'aussi loin que Toronto ou Hamilton pour desservir les communautés locales, une fois ou deux l'an, dans leur langue d'origine.

Ces salles communautaires servent également aux autres groupes et deviennent avec les restaurants, des lieux de socialisation inter-ethniques importants. La salle polonaise (*Polish Hall*) de Rouyn est réputée en tant que salle de danse. Si, comme l'affirme un informateur, "les Européens ne se mêlent pas aux Canadiens français; ils se tiennent dans les hôtels et les maisons de pension"¹⁹, ils entretiennent **entre eux** des relations sociales privilégiées, en raison des affinités de la langue ou des affiliations politiques et religieuses. Les Slovaques fréquentent à l'occasion, les Polonais et les Ukrainiens catholiques, les Russes blancs, les Ukrainiens nationalistes. Après 1950, lorsque s'amorce l'exode des travailleurs miniers, la communauté slave se resserre.

Toutefois, l'accent mis sur l'étanchéité des groupes selon l'ethnicité ne traduit pas toute la réalité. La cohésion et la solidarité des différentes communautés ne va pas de soi, surtout avant 1948. L'aile gauche des différents groupes représente un véhicule politique actif et offre une gamme complète d'activités sociales et culturelles: sociétés d'entraide, coopératives, groupes de théâtre et de danse²⁰. Très populaires pendant la crise économique, les groupes de gauche tentent de former des alliances avec des factions de gauche appartenant à d'autres groupes ethniques plutôt que de fréquenter l'aile droite de leurs communautés respectives. Ainsi, les Ukrainiens pro-communistes partagent des salles de réunions avec les Finlandais de gauche et organisent conjointement avec Russes et Croates de gauche, des activités de levées de fonds²¹. Ils ne célèbrent pas les mêmes anniversaires et n'organisent pas les mêmes activités que leurs opposants

¹⁹Entrevue orale 79-2, fonds *Projet Abbittibi...*, *op.cit.*

²⁰Howard Palmer, *op.cit.*, p. 9

²¹Myron Momryk, "The Ukrainian Community in Val d'Or-Bourlamaque, Quebec" dans Myroslaw Diakowsky, ed., *The Ukrainian Experience in Quebec*, Toronto, The Basilian Press, 1994, p. 25-50. L'auteur dresse un tableau complet des activités organisées par l'une et l'autre des associations ukrainiennes de Val d'Or.

nationalistes de l'UNF (*Ukrainian National Federation*). En 1938, selon le *Daily Clarion* on retrouve en Abitibi un Club Maxime Gorki, un club d'ouvriers finlandais (Finnish Workers Club), le groupe progressiste de Malartic (Malartic Progressive Group) et une organisation croate (Croatian Organization)²². Ces associations réclament l'adhésion d'une minorité de membres des communautés ethniques sauf parmi les Finlandais (elles totaliseraient 800 adhérents vers 1933-34). Elles sont cependant visibles, organisant défilés, parades et réunions politiques. Jusqu'en 1939, la vie politique des groupes ethniques reflète de près la situation politique européenne. Cette tradition militante influence nettement les tentatives de syndicalisation des mineurs par le *Mines Workers Union of Canada* en 1934 et l'*International Union of Mine, Mill and Smelter Workers of Canada* en 1944, deux syndicats radicaux²³. Les membres des communautés ethniques choisissent leur identité et pour certains, les choix sont d'abord idéologiques.

La vie communautaire des groupes principaux, Ukrainiens et Polonais notamment, sera stimulée par l'arrivée des personnes déplacées, d'autant plus que ces dernières présentent une plus grande homogénéité: nationalistes et anti-communistes. Les activistes de gauche disparaissent ou perdent toute visibilité. Des paroisses ukrainiennes-catholiques et russes-orthodoxes sont créées entre 1952 et 1955 à Val d'Or et à Rouyn sous la gouverne de pasteurs dynamiques qui animent la vie sociale autour de fêtes religieuses et d'activités culturelles. Le début des années 1950 représente une période d'animation culturelle intense pour les communautés ukrainienne, russe et polonaise notamment. Mais une génération d'enfants nés au Canada compose maintenant une bonne partie des communautés. Tout en ayant conservé certains traits caractéristiques de leurs origines, ils fréquentent majoritairement l'école anglaise et l'église protestante, hormis certains Ukrainiens et Polonais, et ont adopté par la même occasion certaines valeurs de la société canadienne.

²²*Ibid.*, p. 265, note 20.

²³Benoît-Beaudry Gourd, *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, chapitre 8.

DE LA COHABITATION À L'ADAPTATION: LA CANADIANISATION

Pour les membres des deux vagues migratoires, l'entraide provient d'abord des familles et des associations ethniques. À Val d'Or, les personnes déplacées d'origine ukrainienne sont accueillies par la communauté ukrainienne²⁴. Les mineurs polonais arrivés en 1948 profitent d'un entraînement minier en langue polonaise pendant six semaines avant d'être jumelés avec des mineurs anglophones ou canadiens français bilingues²⁵. La dualité linguistique des villes minières pose problème à l'immigrant. Un Polonais arrivé en 1948 l'exprime en ces termes: "Au début, je ne réalisais pas qu'il y avait deux mondes, deux langues: j'étais trop pauvre pour choisir ma langue"²⁶. Presque tous, sauf ceux qui épousent des Canadiennes françaises, choisissent la langue de travail, l'anglais. Par contre, parmi les témoignages des immigrants de la première vague, plusieurs reconnaissent partager la condition sociale des Canadiens français tout en s'intégrant, par le biais des institutions religieuses et scolaires, aux Canadiens anglais. À leurs yeux, la structure des emplois à la Mine assigne à chacun une place bien précise: les Canadiens anglais sont grands patrons, les Canadiens français bilingues, petits patrons, les Européens et les Canadiens français unilingues, mineurs de fond.

Pour des raisons qui tiennent autant du projet de canadianisation des pasteurs protestants qu'à la méfiance manifestée par l'Église catholique et les élites nationalistes canadiennes-françaises face aux immigrants "étrangers"²⁷, les églises protestantes sont les premières à aider les nouveaux arrivants. Si les différents groupes sont visités irrégulièrement par des pasteurs itinérants offrant des services ponctuels dans leur langue (Polonais

catholiques, Finlandais luthériens, Slovaques), les Églises anglicane et Unie des villes minières mettent à la disposition des diverses communautés leurs sous-sol et leurs salles de culte. Les pasteurs protestants visitent de plus régulièrement les *bunkhouses* pour y animer des groupe de discussion et familiariser, par le fait même, les arrivants avec la langue anglaise.

A titre d'exemple, retenons le cas de cette famille ukrainienne arrivée à Rouyn en 1926²⁸. Le père admet n'accorder aucune importance à la religion et précise que ce sont les Anglo-Saxons qui "font fonctionner les églises". Le fils aîné fréquente l'école française en 1926 parce que c'est la seule et sera transféré à l'école anglaise dès son ouverture. Sa soeur, qui a dix ans de moins, intervient pour préciser qu'à son époque, l'Église anglicane joue un rôle d'importance dans sa vie: l'école du dimanche, les pratiques de chorale, les services religieux et toutes les activités organisées par l'Église constituent pour elle un réseau social d'importance. Dans tous les cas, les parents non-pratiquants et non-croyants encouragent leurs enfants à fréquenter les églises locales, unie et anglicane. C'est dire l'importance de la religion comme facteur d'intégration à la société canadienne de l'époque.

Aucune des communautés ethniques de l'Abitibi n'est assez nombreuse ou organisée pour mettre sur pied ses propres écoles comme ce fut le cas en Saskatchewan pour les Ukrainiens par exemple. Les enfants apprennent généralement la langue d'origine, qui reste importante pour les premières générations, à la maison ou dans des écoles parrainées par les diverses associations (Ukrainiens, Polonais, Juifs). La plupart fréquentent l'école anglaise qui recrute activement auprès des nouveaux arrivants. Vu sa faiblesse numérique en région, la communauté anglophone a besoin des immigrants pour combler ses institutions. Les accommodements négociés tardivement avec l'Église catholique pour l'admission à l'école catholique des enfants ukrainiens-catholiques n'empêchent pas la majorité de continuer à s'inscrire à l'école anglaise protestante. Les catholiques anglophones partagent généralement des écoles avec les francophones alors que les protestants ont leurs propres institutions, dont les *High school* de Noranda et de Val

²⁴Myron Momryk, *op.cit.*, p. 36.

²⁵Enquête Loughheed, témoignage de la famille Maciejewski.

²⁶Entrevue orale 79-4, fonds *Projet Abbittibi...*

²⁷Voir à ce sujet M.D. Béhiels, *Le Québec et la question de l'immigration: de l'ethnocentrisme au pluralisme ethnique, 1900-1985*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 18, 1991, p. 5-9.

²⁸Enquête Richard Loughheed, témoignage de la famille Ramarr.

d'Or. De plus, les anciens immigrants recommandent généralement aux nouveaux venus de choisir l'école anglaise parce qu'elle ouvre la porte des universités canadiennes et américaines¹. Nul doute que le poids de la langue de l'économie ait été un facteur décisif également. Quoi qu'il en soit, l'attitude des églises protestantes avait déjà ouvert la voie de l'école anglaise aux immigrants.

DES RELATIONS INTER-ETHNIQUES

Les immigrants d'Europe centrale et de l'Est sont perçus par les deux groupes en place comme une menace mais pour des raisons distinctes. Pour les capitalistes canadiens-anglais, ils représentent une main d'oeuvre indispensable mais potentiellement explosive, surtout dans les années 1930. Pour les Canadiens français, ils deviennent des rivaux eu égard aux emplois peu spécialisés des mines et des chantiers forestiers, surtout avant la grève de 1934, au moment où les politiques d'embauche des mines favorisent nettement les "étrangers"², position qui sera clairement formulée à la Chambre des Communes du parlement fédéral par le député créditiste du Pontiac, Réal Caouette, en 1949, lors de l'arrivée des personnes déplacées. Dans son langage imagé, l'immigrant devient, ni plus ni moins, "un voleur de job"³. Au dire d'un immigrant polonais, "les conflits ethniques ressortent quand il y a rareté d'emploi"⁴.

Il faudrait cependant distinguer la position des élites politiques de la communauté francophone dans son ensemble. On connaît fort peu des relations informelles

qui se tissent par les contacts quotidiens au travail. À ce sujet, les témoignages sont plus rares et plus modérés. Les mineurs immigrants, tout en ne pouvant communiquer avec les Canadiens français ne parlant pas l'anglais, reconnaissent partager la même condition de prolétaires. L'entraide et la solidarité nécessaires à la frontière semblent ressortir au-delà des différences culturelle et linguistiques: "*There tended to be pockets of segregation but never completely: so intermixing was still the important factor and prevailed*"⁵. De fait, les conflits les plus âpres se produisent souvent au sein des mêmes communautés, entre l'aile gauche et l'aile droite.

Lorsque l'on aborde la question de la discrimination, la plupart font remarquer qu'il y avait tellement de groupes ethniques différents ("*so many were ethnics*") que la seule discrimination manifeste était silencieuse ("*silent type*")⁶. Par contre, on souligne du même souffle que les enfants d'immigrants avaient tendance à se tenir ensemble et se "faire crier des noms" confirmant ainsi la thèse des mondes parallèles... Tout comme on admet que, lorsque vient le temps de se divertir, les groupes ont tendance à se retrouver entre eux. Les seuls à admettre une discrimination ouverte sont les Chinois de la première vague, qui ne parlent ni anglais, ni français et dont les enfants sont harcelés à l'école⁷. Ils forment, en quelque sorte, une minorité moins nombreuse, plus isolée.

* * *

Au milieu des années 1950 s'amorce un exode important de la population ethnique de l'Abitibi-Témiscamingue: fermeture de mines, migrations de travail vers le sud de l'Ontario, départ des jeunes vers les universités des grands centres mais aussi abandon d'un travail exigeant et dangereux qu'on avait souvent choisi par défaut, celui de mineur de fond.

¹Enquête Loughheed, témoignages des familles slovaque, russe, ukrainienne, chinoise et Myron Momryk, *op.cit.*, p. 41.

²Entrevues orales 79-4, 79-6, 79-2 et Benoit-Beaudry Gour, chapitre 8 de *L'Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, p. 305-313.

³Débats de la Chambre des Communes, 10 Mars 1949, déclaration du député du Pontiac, Réal Caouette.

⁴Entrevue orale 79-4, fonds *Projet Abbittibi...*, *op.cit.*

⁵Enquête Loughheed, témoignage de la famille Ramarr.

⁶Enquête Loughheed, témoignage des familles slovaque et ukrainienne.

⁷Enquête Loughheed, témoignage de Betty Fong.

L'expérience des communautés ethniques en Abitibi a été marqué profondément par les conditions de la frontière et les hauts et les bas de l'activité minière.

Cependant, le fait que la population d'origine européenne ait été aussi importante en nombre lui a permis de conserver pendant cette période certaines caractéristiques propres. Comme celles des villes-ressources du Nord de l'Ontario, les populations européennes de l'Abitibi ont été soumises à des pressions minimales d'intégration à la société canadienne, elle-même divisée selon deux groupes nationaux principaux: celui des Canadiens anglais, minoritaire mais assimilateur; celui des Canadiens français, majoritaire mais ne semblant manifester aucune intention de les intégrer.

Si l'hypothèse des mondes parallèles se défend bien lorsque l'on considère les communautés et leurs réseaux de relations, on connaît en revanche fort peu des relations informelles qui se tissent au travail et dans les lieux de socialisation inter-ethniques. Tout comme les "étrangers", les Canadiens-français doivent apprendre l'anglais pour travailler dans les mines. Que sait-on des rapports qui peuvent alors s'établir entre les divers groupes ? Jusqu'à quel point peut-on côtoyer la différence sans modifier sa vision des choses ? D'autres pistes, d'autres études qui seront concluantes dans la mesure où elles sauront éviter le détour obligé par les conflits ethniques.



Défilé anti-communiste, Val d'Or, 1948

SOURCE: SHVO (Société Histoire de Val d'Or), coll. Arthur Turgeon, EVE 12.10

Colloque RCHTQ

12 avril 1996

**Cette année, le colloque du RCHTQ portera sur
le travail des jeunes au Québec à travers l'histoire.**

Les communications aborderont ce thème sous les angles les plus divers:

- perspectives historiographiques sur le travail des enfants et les catégories d'âge aux 18e et 19e siècles
- les limites du service familial dans le monde rural de la deuxième moitié du 19e siècle
- le travail forcé des enfants dans les institutions pénales entre 1870 et 1914
- la syndicalisation des petits vendeurs de journaux au début du siècle
- le travail des enfants et des adolescents à travers des récits de vie de la première moitié du 20e siècle et comparaison avec certaines données contemporaines à partir d'entrevues
- le travail des enfants: l'émergence des droits universels des enfants et le rôle de l'État québécois (1940-1960)
- l'évolution du travail des jeunes depuis les vingt-cinq dernières années: de l'imagination au pouvoir à l'exclusion sociale et professionnelle
- etc...

Un programme détaillé sera envoyé aux membres du RCHTQ au courant du mois de mars 1996.

Le colloque aura lieu à l'Université de Montréal. Comme à l'accoutumée, l'assemblée générale du RCHTQ se tiendra à 13h00, après le repas du midi.

Si vous désirez des informations supplémentaires, vous pouvez contacter:

Aline Charles	(514) 274-1216	d216230@er.uqam.ca
Michelle Comeau	(514) 381-7063	

ARTICLE

SOLIDARITÉ ETHNIQUE ENTRE DEUX GÉNÉRATIONS D'IMMIGRANTS AGRICULTEURS EUROPÉENS: 1944-1980

par Myriam Simard, professeur
INRS-Culture et Société, Université du Québec

Cet article est une version remaniée de l'exposé présenté en avril 1995 lors du colloque «Ethnicité et diversités culturelles» du RCHTQ. Un article plus exhaustif sur ce sujet est en voie de préparation et sera publié ultérieurement.

Peu d'études existent sur la solidarité ethnique en contexte rural. Mon objectif ici est d'examiner une *stratégie d'insertion* utilisée par des immigrants dans quatre régions agricoles du Québec: Estrie, sud-ouest de Montréal, Saint-Hyacinthe et Bois-Francs. Cette stratégie est basée sur des liens d'entraide entre deux générations d'entrepreneurs agricoles immigrants, soit celle des «anciens» arrivés au Québec dans les années d'après-guerre et celle des immigrants agriculteurs plus «jeunes» et plus «récents», arrivés entre 1975 et 1981¹.

Les résultats présentés dans cet article sont issus d'une recherche plus globale portant sur le processus d'insertion socio-économique d'entrepreneurs agricoles

d'origines belge, française, suisse-romande et suisse-allemande². Un total de 33 entrevues semi-dirigées furent réalisées en 1992, dont 14 étaient reliées plus spécifiquement à un réseau d'entraide par «parrainage informel». Ce sont ces quatorze entrevues qui constituent le noyau central sur lequel s'appuie la présente analyse sur la solidarité ethnique.

Il faut préciser toutefois que la notion de «parrainage formel» ne doit pas être confondue avec celles de «parrain informel» ou «garant» défini dans les lois fédérales et provinciales sur l'immigration. Les «parrains informels» analysés ici n'ont aucun statut juridique formel à caractère contraignant. En outre, le réseau de parrainage informel d'entraide ne présente aucun lien de parenté avec le système du «padrone» existant au début du siècle dans certaines villes canadiennes ou américaines et qui fut largement décrié dans la littérature en raison des abus, de la dépendance et de l'exploitation qui y sont reliés (Anderson, 1974; Macdonald et Macdonald, 1964; Ramirez, 1989).

¹ Le Québec a connu deux principales vagues d'immigration agricole, la première après la Seconde guerre mondiale et la deuxième dans les années '70. D'après le Recensement canadien de 1991, la population agricole immigrante serait de 2 185 individus au Québec (compilation spéciale du Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ)).

² L'étude globale a été publiée par le Ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles. Voir Simard, Myriam, «Les entrepreneurs agricoles immigrants européens: insertion dans la société rurale québécoise», MAIICC, Collection Études et recherches, n° 11, 1995, 154 p.

SOLIDARITÉ ETHNIQUE

Afin de comprendre le sens et la portée de ce réseau ethnique d'entraide, il convient d'expliquer brièvement les démarches habituelles d'un immigrant agriculteur lorsqu'il veut immigrer au Québec. Celui-ci effectue d'abord un voyage exploratoire d'une quinzaine de jours destiné à prospecter quelques régions rurales et visiter des fermes. C'est alors qu'il peut recourir à l'aide d'un compatriote agriculteur déjà établi au Québec depuis quelques années, tout en utilisant conjointement les services d'une agence immobilière. C'est souvent à cette occasion que s'amorcent les liens d'entraide ethnique dont il est question ici. S'ensuit l'offre d'achat conditionnelle à l'obtention du visa et du crédit agricole. Les premières démarches auprès de l'Office de crédit agricole (OCA) pour négocier un financement sont alors entreprises, souvent avec l'aide d'un courtier ou d'un compatriote, avant le retour en Europe pour obtenir le visa d'immigrant reçu et vendre ses biens. Un délai de six mois à un an peut alors s'écouler avant l'immigration définitive au Québec et la signature finale du contrat d'achat de la ferme.

Fondement

Quatre motifs, liés à la nécessité de *sécuriser* ou à l'*insertion* et la création d'un réseau d'amitié, sont à la base de cette solidarité ethnique.

Le principal motif est de contrer certains abus d'agences immobilières à l'égard des immigrants agriculteurs lors des étapes précédant ou finalisant l'achat de la ferme. Ces abus auraient été particulièrement intenses dans les années 1975-1980, pour devenir plus sporadiques par la suite compte tenu qu'ils furent dénoncés dans les médias européens. Publicité trompeuse, visite de fermes modèles non représentatives ou non adaptées aux demandes des immigrants, information partielle et déficiente sur le système agricole, isolement des aspirants-immigrants pendant le voyage exploratoire pour éviter de la «contre-information» provenant de compatriotes déjà établis ou d'organismes agricoles, surévaluation du prix des terres, absence de services

après-vente... sont autant d'aspects qui furent mentionnés.

Le dernier motif est d'accéder à un réseau d'entraide et d'information formé de compatriotes de «confiance». Tout le système de parrainage informel est d'ailleurs basé sur cette notion de confiance. Destiné à sécuriser le nouvel arrivant, ce mode d'entraide concerne tant les informations sur des sujets variés (système agricole, activités du village, us et coutumes du nouveau pays...) que des conseils pour prémunir contre les abus et mauvaises expériences. L'enjeu financier impliqué est important et explique la méfiance et l'inquiétude des nouveaux immigrants désireux de ne pas liquider, par inadvertance, un patrimoine familial accumulé sur plusieurs générations³.

Les deux derniers motifs sont de faciliter l'adaptation des immigrants à la société rurale québécoise par une familiarisation plus personnalisée de même que de «recréer une famille» au Québec. Le «parrainage informel ethnique» se solde généralement par des liens d'amitié étroits entre la famille du parrain et celle des parrainés. Fêtes et soupers de famille, visites amicales fréquentes, support dans des moments de détresse... attestent ce nouveau lien, presque familial, créé à partir de cette solidarité ethnique en contexte rural⁴. Elles constituerait, en quelque sorte, une stratégie de remplacement lorsque la parenté n'est pas disponible (Graves et Graves, 1980; Tilly et Brown, 1967; Fortin, 1987).

Se retrouvent dans ce fondement les idées souvent mentionnées dans la littérature sur l'entrepreneuriat immigrant de «relais» (Katuszewski et Ogien, 1981), de «filet de sécurité» (Fuller, Kamnuansilpa et Lightfoot, 1990) et de rapports de «réciprocité» ou de «solidarité» (Portes et Manning, 1985).

³ Le capital de départ personnel est en moyenne de 130 000 \$ alors que le coût d'achat moyen de l'entreprise agricole est de 325 000 \$, avec toutefois de fortes disparités allant de 125 000 \$ à 560 000 \$.

⁴ En revanche, les études en contexte urbain démontrent que la parenté s'avère presque toujours le principal réseau d'entraide pour les immigrants..

Acteurs impliqués: «parrains informels» et parrainés

Les «parrains informels» sont composés de deux sous-groupes: 1) les «vieux parrains» agriculteurs immigrants établis au Québec après la deuxième guerre mondiale et facilement visibles dans la société rurale québécoise en raison de leur implication dans divers organismes; 2) les «anciens notables agriculteurs», arrivés plus récemment et qui, par leurs fonctions antérieures dans les organisations agricoles européennes, communales ou cantonales, sont encore connus dans le pays d'origine⁵.

Tous ces parrains ont en commun une implication active et polyvalente dans le milieu rural québécois, non seulement à titre de membres-participants mais également comme présidents ou membres de comités de direction. Outre le domaine agricole (syndicats de base, syndicats spécialisés, associations coopératives, dossier de la relève agricole, associations professionnelles tels le Club Holstein...), ils s'impliquent également dans les domaines scolaire, paroissial et municipal, à titre de présidents de comité de parents, de conseillers municipaux ou de responsables de comités de protection de l'environnement. La majorité provient de familles ayant une forte tradition d'entraide. Ils sont reconnus dans le milieu pour leur participation à ce système informel d'entraide ethnique depuis une ou deux générations.

Aucun lien de parenté n'unit le parrain au parrainé, les liens d'entraide se créant par hasard ou suite à des références par des amis ou voisins. Il ne s'agit donc pas d'un réseau familial ou de parenté, la plupart étant des inconnus ou de vagues connaissances. Le parrain est habituellement de la même origine ethnique que le parrainé quoique certains, par leur rôle plus actif et visible dans la communauté, peuvent faire déborder leur soutien à des individus d'autres origines. Chaque parrain

informel a parrainé, en moyenne, une douzaine de nouveaux immigrants depuis leur arrivée au pays.

Quant aux «parrainés», ils ne se démarquent pas de leurs confrères agriculteurs non parrainés, hormis qu'ils se situent exclusivement en production laitière. Les conditions d'accès plus difficiles de cette production contingentée, notamment un capital de départ élevé et une réglementation stricte et complexe, pourraient expliquer un recours plus fréquent à ce réseau ethnique d'entraide pour se «sécuriser». Tous sont majoritairement issus de familles d'agriculteurs établies dans la production laitière et la polyculture en Europe. Bien scolarisés et formés, avec généralement des études secondaires et spécialisées en agriculture, ils ont connu en Europe un statut précaire, étant pour la plupart des locataires de terres. Deux sont allophones, les autres étant de langue maternelle française. Tous ont immigré avec leur famille (conjointe et enfants), alors qu'ils étaient dans la trentaine avancée.

Modalités d'entraide

Quelques mots d'abord sur le «désir d'aide» du nouvel immigrant. Ce désir est mitigé, la plupart ne souhaitant qu'une aide de départ pour se familiariser avec la nouvelle société d'accueil et ce, pour la première année seulement. Par la suite, tous se disent assez «débrouillards» pour continuer par eux-mêmes une fois le choc de l'arrivée passé. Le désir d'aide est cependant plus accentué chez les allophones, ceux-ci se sentant plus vulnérables à l'égard des abus en raison de leur méconnaissance linguistique. Le désir de s'autonomiser rapidement est ici remarquable. Ceci peut s'expliquer par la combinaison de deux facteurs: d'une part l'indépendance et l'individualisme reconnus comme des traits caractéristiques du milieu agricole; d'autre part les ressources socio-économiques avantageuses de ces agriculteurs immigrants (formation élevée, longue expérience, capital financier substantiel, support d'une main-d'oeuvre familiale qualifiée, connaissance du français).

Le type d'appui et d'entraide offert au nouvel arrivant est diversifié et polyvalent, couvrant plusieurs aspects de

⁵ L'échantillon, sous ce volet d'entraide ethnique, comportait 6 parrains et 8 parrainés, tous d'origine européenne (belge, française ou suisse). Sept couples parrains/parrainés purent ainsi être reconstitués.

la vie en société, tant économique que professionnel, social, culturel et affectif. Six catégories d'activités se dégagent⁶:

1. accueil, depuis la réception à l'aéroport jusqu'à l'hébergement dans la propre maison du compatriote-parrain pendant le voyage exploratoire ou à l'arrivée;
2. informations et conseils sur des sujets variés: système et législation agricoles, système scolaire, services de santé, centres commerciaux, associations locales... Les conseils pour éviter le gaspillage du capital et améliorer la gestion et rentabilité de la ferme occupent une place importante;
3. services directs dont l'assistance lors de l'achat de la ferme et lors des démarches administratives ou de financement auprès de professionnels du milieu, tels le notaire, l'agronome... Le compatriote-parrain accompagne l'aspirant-immigrant notamment pour visiter les fermes, négocier le prix de vente, monter le dossier de demande du prêt agricole... Des services de traduction sont fournis aux allophones;
4. mise en contact avec des organismes ou personnes-ressources du milieu rural, tant au niveau professionnel (UPA, MAPAQ, regroupements professionnels, collègues agriculteurs...) que socio-culturel (associations locales, compatriotes, associations ethniques, regroupements religieux...). Se discerne la volonté du «parrain informel» d'assurer une relève et de se retirer au profit d'organismes locaux;
5. support moral lors d'événements difficiles, tels le décès d'un enfant, une maladie;
6. biens et main-d'oeuvre. Ce dernier type d'entraide est rare, une règle tacite de «ne pas faire affaire avec les compatriotes» paraissant dominer les relations. Les ressources fournies par le compatriote-parrain excluent donc le crédit. À l'occasion, il peut cependant aider à recruter une main-d'oeuvre agricole de transition.

À noter ici la collaboration de la conjointe du parrain informel, particulièrement active auprès de la conjointe

du nouvel arrivant: introduction aux ressources locales (pharmacien, dentiste, commerçants) et accompagnement dans certaines démarches telles l'inscription des enfants à l'école. Ceci met en évidence le caractère «exhaustif et familial» de cette solidarité, l'aide de la conjointe étant complémentaire à celle du mari et couvrant d'autres aspects peu abordés par ce dernier.

Quatre rôles, cohérents avec les fondements de cette solidarité ethnique, émergent donc: rôle d'accueil, rôle de «chien de garde», rôle de suivi et rôle de dépannage. Ils assurent une porte d'entrée plus chaleureuse et personnelle dans le nouveau pays.

RELEVÉ POST-PARRAINAGE

La volonté des parrains informels de se retirer rapidement, une fois la période critique d'un an traversée, et d'assurer une relève locale est claire. Désireux de ne pas créer de ghetto ethnique d'immigrants en région, ils ont tous un discours d'ouverture au milieu local. Ils préconisent d'ailleurs une stratégie d'implication active dans le milieu.

Premier relais: les anciens propriétaires

Cette aide offerte tant par le propriétaire que sa conjointe est variée, allant de l'accueil sur la ferme, la cohabitation, pour quelques jours, destinée à initier au fonctionnement de la ferme et même certains services tels l'introduction aux ressources du village. Cette aide est particulièrement importante pour ceux n'ayant pas connu la mécanisation en Europe. Elle peut se transformer en relation d'amitié par la suite. Cette collaboration assure ainsi un premier relais au parrain et permet une période de transition rassurante.

Relève subséquente

La relève peut se faire rapidement, dès l'arrivée, alors que pour d'autres elle se fait graduellement, après

⁶Ces activités sont bénévoles et ne comportent pas de rétribution.

quelques mois. Des modalités variées et mixtes apparaissent, combinant le recours à des réseaux multiples d'entraide tant formels qu'informels. Institutions agricoles locales (MAPAQ, UPA...), voisinage québécois et ethnique, clubs professionnels spécialisés (Club Holstein...), professionnels ou fournisseurs du milieu (agronomes...), communautés religieuses, associations locales ou ethniques sont tous mis à contribution⁷. Les relations de voisinage semblent particulièrement importantes dans cette relève, assurant un échange d'informations, de services et de machineries, de même que l'entraide en cas de malheur tel un feu.

* * *

La solidarité ethnique entre deux générations d'agriculteurs immigrants est une stratégie temporaire d'entrée dans la société rurale québécoise, destinée à faciliter les premières étapes de l'établissement professionnel et social du nouvel arrivant. Dans la plupart des cas, les liens d'entraide par «parrainage informel» se soldent par des liens d'amitié. Rapidement relayé par des ressources diversifiées du milieu, ce réseau d'entraide ethnique a un impact positif sur l'insertion des immigrants dans son milieu. Il agit tant comme un paravent contre l'isolement, les abus, la méconnaissance et l'inexpérience en terre d'accueil, amortissant le choc d'immigrer dans un nouveau pays, que comme un relais dans l'intégration du nouvel immigrant en région. Un lien automatiquement négatif entre l'intégration de nouveaux immigrants et la persistance d'une communauté ethnique en région doit donc être rejeté⁸.

⁷ Pour un aperçu des stratégies d'insertion polyvalente utilisées par les immigrants agriculteurs, se reporter à un article synthèse où quatre stratégies sont dégagées: 1) stratégie basée sur le réseau formel; 2) stratégie basée sur le réseau informel; 3) stratégie basée sur soi-même; 4) stratégie basée sur le réseau européen. Voir Simard, Myriam, «La régionalisation de l'immigration: les entrepreneurs agricoles immigrants dans la société rurale québécoise», *Recherches sociographiques*, XXXVI, 2, 1995: 215-242.

⁸ Plusieurs auteurs se sont d'ailleurs insurgés contre un tel lien négatif pour le contexte urbain. Voir notamment Alba, 1985; Breton, 1990; Darroch, 1981;

BIBLIOGRAPHIE

Alba, Richard D., «The Twilight of Ethnicity Among Americans of European Ancestry: The Case of Italians», *Ethnic and Racial Studies*, vol. 8, n° 1, janvier 1985, pp. 134-158.

Anderson, Grace M., *Networks of Contact: The Portuguese and Toronto*, Wilfrid Laurier University, 1974, 190 p.

Breton, Raymond, «The Ethnic Group as a Political Resource in Relation to Problems of Incorporation; Perceptions and Attitudes», *Ethnic Identity and Equality, Varieties of Experience in a Canadian City*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, pp. 196-255.

Darroch, Gordon, «Urban Ethnicity in Canada: Personal Assimilation and Political Communities», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 18, n° 1, 1981, pp. 93-100.

Fortin, Andrée (avec la collaboration de Denys Delage, Jean-Didier Dufour et Lynda Fortin), *Histoires de familles et de réseaux. La sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 225 p.

Fuller, Theodore, Peerasit Kamnuansilpa et Paul Lightfoot, «Urban Ties of Rural Thais», *International Migration Review*, vol. XXIV, n° 3, automne 1990, pp. 534-562.

Graves, Theodore D. et Nancy B. Graves, «Kinship Ties and the Preferred Adaptive Strategies of Urban Migrants», L.S. Cordell et S.J. Beckermann (sous la direction de), *The Versatility of Kinship*, New York, Academic Press, 1980, pp. 195-217.

Isajiw, 1990; Portes et Manning, 1985; Toulouse et Brenner, 1988.

Isajiw, Wsevolod W., «Ethnic-Identity Retention», *Ethnic Identity and Equality, Varieties of Experience in a Canadian City*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, pp. 34-91.

Katuszewski, Jacques et Ruwen Ogien, *Réseaux d'immigrés, ethnographie de nulle part*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1981, 190 p. (Coll. «Politique sociale»).

Macdonald, John S. et Leatrice D. Macdonald, «Chain migration, ethnic neighborhood formation and social networks», *Milbank Memorial Fund Quarterly*, 48, 1964, pp. 82-97.

Portes, A. et R.D. Manning, «L'enclave ethnique: réflexions théoriques et études de cas», *Revue internationale d'action communautaire*, 14/54,

automne 1985, pp. 45-61.

Ramirez, Bruno, *Les Italiens au Canada*, Les groupes ethniques du Canada, La société historique du Canada, Ottawa, 1989, brochure n° 14, 28 p.

Tilly, Charles et C. Harold Brown, «On Uprooting, Kinship and the Auspices of Migration», *International Journal of Comparative Sociology*, vol. 7, n° 2, 1967, pp. 139-164.

Toulouse, J.M. et Gabrielle Brenner, *Les entrepreneurs immigrants: à la recherche d'un modèle théorique*, Chaire d'entrepreneurship Maclean Hunter, École des Hautes Études commerciales, Rapport de recherche n° 88-05-01, mai 1988, 31 p.

COMMUNICATION

BIOGRAPHIES OUVRIÈRES, BIOGRAPHIES FÉMINISTES

Par Andrée Lévesque
Université McGill

Intervention d'Andrée Lévesque dans le cadre du groupe de discussion **Biographie et histoire** au dernier congrès annuel de la Société Historique du Canada, le 26 août 1995.

La biographie, "une des premières formes de l'histoire", -après les exploits militaires des dieux et des géants, la vie des personnages célèbres sert d'exemple et de modèle-, retient l'attention de plus en plus d'historiens-nes. Non pas qu'elle fut jamais entièrement délaissée, mais elle fit son purgatoire parmi les genres vieillots, conventionnels, un peu dépassés par une génération vouée à la nouvelle histoire et au quantitatif. Les cohortes des années soixante-huit ont préféré se pencher sur l'étude des groupes et des mouvements sociaux, sur l'action collective plutôt que sur l'individu.

Aujourd'hui, ne doit-on voir dans la nouvelle vogue des recherches biographiques qu'une autre manifestation du post-structuralisme, un retour l'individu (agency) et un délaissement des structures? L'intérêt porté aux personnages plus ou moins célèbres confirme-t-il le triomphe de l'individualisme et le rejet d'interprétations matérialistes? Ou, comme l'exprimait Eleni Varikas: «la revanche du qualitatif sur le quantitatif»?

L'étude d'individus en tant que membres de groupes sociaux, définis par leur classe, leur genre, leur ethnie et leur statut social permet de dépasser le singulier pour capter beaucoup plus qu'un cheminement individuel et élargir notre connaissance de l'expérience de tout un groupe social. Il en est ainsi des biographies ouvrières et féministes, deux projets qui partagent des éléments communs. Marginalisées par rapport aux centres de pouvoir politiques et économiques, des femmes, des travailleurs et des travailleuses, de par leur position commune permettent

d'établir certains parallèles entre ces sujets biographiques et entre les approches méthodologiques appelées à les saisir.

Il convient, avant d'aborder ces comparaisons, d'établir une distinction entre les objets des biographies ouvrières et des biographies féministes et le cadre théorique qui permet de les aborder. La biographie ouvrière est définie par son objet, les personnages qui se sont illustrés dans le mouvement ouvrier ou qui y ont été liés assez étroitement. La biographie féministe est définie par son approche qui met l'expérience féminine au centre de l'enquête historique. Son équivalent serait la biographie marxiste, elle aussi définie par une idéologie. Une biographie de femmes n'est pas nécessairement une biographie féministe, et une biographie ouvrière n'est pas toujours marxiste. Notre propos repose donc sur une histoire féministe des femmes et une histoire ouvrière dans une perspective marxiste.

PARALLÈLES ENTRE HISTOIRE OUVRIÈRE ET HISTOIRE FÉMINISTE

Dans un premier temps, l'exercice biographique vise souvent à rescaper de l'oubli des personnages trop tôt tombés dans l'amnésie historique ou dans la poubelle de l'histoire. En histoire féministe comme en histoire ouvrière, on passe ensuite à une autre étape qui consiste à examiner les contributions que ces personnages ont apportées à l'histoire telle que définie conventionnellement par ses guerres ou sa politique parlementaire. Plus tard, on se penchera sur la façon dont non seulement l'individu mais le groupe auquel il ou elle appartient ont vécu les grandes époques historiques, les cycles économiques, les changements sociaux. Quoi qu'il en soit, la biographie originelle est une création: on lui doit l'émergence d'un personnage initial. Si cette personne avait été oubliée puis ressuscitée, une première impression sera donnée et les critiques ne posséderont pas les références, les

informations, les données pour confronter l'auteure. Dans ce cas, la responsabilité de celle-ci est d'autant plus importante que sa version d'imposera jusqu'à ce qu'un ou une autre biographe vienne la réviser à la lumière de documents inédits ou de nouvelles approches.

Les biographies subséquentes apporteront des interprétations originales qui ne pourront jamais ignorer la version première et, si l'intérêt pour le personnage se maintient, seront à leur tour révisées. Revues aussi selon l'intérêt fluctuant pour différents groupes identitaires auxquels se rattachent les personnages.

L'écriture biographique n'est pas nécessairement une retraite dans le singulier et l'exceptionnel, ce qui nous amène à considérer la représentativité ou la spécificité du sujet étudié. Toute biographie situe son sujet dans le groupe, l'ethnie, la classe sociale et la classe de sexe à laquelle il ou elle appartient, pour explorer son expérience de cette appartenance collective, ou sa particularité au sein de cette collectivité, tout en tenant compte de l'originalité du sujet. L'individu étudié, ainsi que son groupe, sa classe sociale, son genre, se trouvent maintenant au centre de l'enquête historique.

On peut même dire que la biographie est instrumentalisée pour ce qu'elle nous enseigne sur ces groupes et leurs relations réciproques, sur les rapports de classe et les rapports de sexe à certaines époques. L'histoire étudie les changements dans le temps et la biographie, en tant que forme de l'étude historique, n'y échappe pas. Ainsi, lorsqu'il s'agit de biographies de femmes, en tant que travailleuses et en tant que

femmes, l'histoire de ces vies sera celles de leur résistance ou de leur adaptation, de leurs luttes ou de leurs acquiescences.

Le travailleur et la femme, ou pour les unir dans une seule biographie, "la travailleuse" est amenée au centre de la démarche et cesse d'être Autre. Il reste toutefois que, dans sa propre expérience, elle aura été définie comme Autre par les groupes dominants, par les agents normatifs, et que ces définisseurs lui auront accordé une position d'altérité qui ne sera pas sans influencer son statut social ou sa marginalité. On pense ici aux épouses définies par leur mari, d'où l'avantage des célibataires qui sont considérées en elles-mêmes dans les dictionnaires biographiques. Dans une société capitaliste et patriarcale, toute femme, la militante comme les autres, agit dans un monde d'hommes en position de pouvoir.

Le féminisme apporte ses préoccupations particulières qui ne peuvent qu'enrichir les approches traditionnelles: la femme étudiée devient sujet de l'enquête et du récit; les rapports sociaux de sexe forment une partie intégrante du travail; et de plus en plus on s'interroge sur les rapports entre l'historienne et son sujet, voire sur la "voix" de l'auteure. Il n'y a aucune raison pour que ces questions ne soient pas appliquées à l'histoire ouvrière et aux biographies ouvrières. Hommes ou femmes appartiennent à des classes sociales et à des classes de sexe et leur position dans la hiérarchie propre à chacune sont essentielles à la compréhension du sujet. De la jonction entre biographies ouvrières et biographies féministes, il faut retenir l'enrichissement mutuel de deux champs en plein essor de la science historique.

COMMUNICATION

BÂTIR LA MÉMOIRE COLLECTIVE : UN PONT ENTRE RECHERCHE ET ANIMATION

par Bernard Vallée et Suzanne LaFerrière
pour le Collectif L'autre Montréal

Lors du dernier colloque du RCHTQ, un organisme communautaire d'éducation populaire, le Collectif L'autre Montréal, a été invité à présenter ses réflexions sur le rôle de l'histoire comme outil de rapprochement interculturel. Voici un court résumé de son intervention.

PRÉSENTATION

Il nous fait extrêmement plaisir de présenter, aux membres du R.C.H.T.Q., le travail et quelques réflexions du Collectif L'autre Montréal. Notre travail en éducation populaire se situe dans un champ contigu au vôtre. Depuis bientôt dix ans, le Collectif anime une découverte urbaine - une visite guidée en autobus - sur le thème de l'immigration et des communautés culturelles à Montréal. Cette activité, intitulée «La courtepoinTE montréalaise», a rejoint et continue de rejoindre plusieurs centaines de participants chaque année.

Dans cette visite comme dans ses autres activités, L'autre Montréal véhicule une information à la fois historique (voilà qui fait de nous de fervents lecteurs de vos oeuvres!) et sociologique, articulée à une exploration de l'espace bâti urbain. Il s'agit de faire prendre conscience de phénomènes sociaux, de révéler le rôle d'acteurs de changement méconnus, de créer des solidarités, d'inviter à l'implication. Dans le cas de «La courtepoinTE montréalaise», l'objectif est d'inviter aux rapprochements interculturels en proposant une lecture de la société montréalaise où apparaissent l'importance des vagues d'immigration et les apports des communautés culturelles. Plus qu'une simple lecture de l'actualité, la visite propose sa vision de la collectivité montréalaise : une société faite d'anciens métissages, constamment renouvelés à travers trois siècles d'histoire, mais occultés par les blocages idéologiques et masqués par

l'omniprésent contentieux anglais-français.

Un tel travail sur la mémoire collective peut servir autant à soutenir l'émergence ou la réhabilitation de l'identité de communautés minoritaires ou dominées, qu'à modifier les perceptions et attitudes de la majorité. Puisque, jusqu'à ce jour, la visite guidée «multiethnique» a rejoint surtout les membres francophones de la société d'accueil, L'autre Montréal a donc orienté son animation pour travailler sur les mythes et idées reçues concernant l'immigration et les personnes immigrantes. Ce qui n'a pas été sans soulever quelques défis pédagogiques dont nous souhaitons maintenant vous faire part.

L'HISTOIRE COMME OUTIL D'OUVERTURE ET DE CONSCIENTISATION

Bien sûr, une seule visite guidée ne transforme personne du tout au tout (voilà sans doute notre version d'un vieux fantasme de prof...). Nous croyons toutefois que nos découvertes urbaines sur l'immigration et les communautés culturelles nous permettent de faire quelques observations sur l'importance de l'histoire comme outil de transformation individuelle et collective. Au fil des ans, nous avons pu constater, directement et par le biais de suivis effectués auprès de nos utilisateurs (voir l'encadré), que l'appropriation d'une vision historique des dynamiques interculturelles est souvent au départ des changements de perception et d'attitude que nos visites guidées ont pu déclencher chez les participants.

Les paragraphes qui suivent présentent, de façon extrêmement succincte, ce qui nous apparaît être les principaux enjeux pédagogiques. La liste n'est pas exhaustive, et nous invitons les lecteurs et lectrices qui voudraient davantage d'éclairage sur l'un ou l'autre de ces points à communiquer avec nous pour poursuivre la

discussion.

QUELQUES ENJEUX PÉDAGOGIQUES

Le mythe de la génération spontanée

Les réactions de nos participants témoignent que les communautés culturelles sont souvent perçues comme a-historiques, sans autre histoire que celle des individus. L'immigration est vue comme affaire de nombre, mais pas de société; le phénomène immigrant n'est alors qu'un cumul de choix personnels, qui peuvent d'autant plus facilement être réduits à des quêtes individuelles de richesse. Cette vision, très répandue, constitue un terreau de choix aux craintes ressenties face aux immigrants «concurrents», «voleurs de jobs», etc.

Face à cette perception, l'histoire peut aider à «fonder la légitimité» d'une présence immigrante. En exposant les facteurs qui ont d'une part provoqué les mouvements migratoires, ou d'autre part façonné les situations d'accueil, l'histoire donne la mesure du caractère collectif des phénomènes, et permet d'échapper aux perceptions axées sur de strictes logiques individuelles en révélant le rôle de facteurs politiques et économiques. Nous avons pu constater, par exemple, que nombre d'étudiants de niveau collégial ou universitaire n'avaient qu'une très vague idée des situations qui, en Asie du Sud-est, ont provoqué depuis trente ans l'exode de milliers de Vietnamiens, Cambodgiens, etc., aujourd'hui nombreux dans les salles de classe de la région montréalaise.

Le manque généralisé de références

En corollaire au point précédent, on constate la difficulté de bien faire comprendre l'histoire «d'ailleurs» alors que les participants ne connaissent que très imparfaitement l'histoire d'ici. Cette lacune se fait douloureusement sentir, en particulier face à des phénomènes qui, tels les fascismes des années 1920-1930, ont eu des répercussions dans la société québécoise. À cause de la faiblesse des références historiques, il devient nécessaire de parler d'histoire immigrante en documentant, en simultanée, les conditions d'accueil, donc l'histoire d'ici. Le travail de diffusion historique sert donc non seulement à «expliquer l'autre», mais aussi à aider la société d'accueil à se percevoir. Travail ardu, mais nécessaire pour créer

des passerelles, des solidarités, avec les collectivités immigrées, anciennes ou récentes.

L'illusion des communautés monolithiques

D'une présence séculaire, mais amplifiée par les médias et nourrie par une certaine pensée et les institutions du multiculturalisme, cette perception de communautés culturelles homogènes a la vie dure. «Les» Italiens, «les» Chinois, «les» Noirs : perçus comme éléments d'un bloc national ou ethnique, les individus semblent coulés du même moule. En plus de donner prise à un racisme primaire, cette vision s'accompagne souvent, chez nos participants et dans le public, d'un manque criant d'information (par exemple, les Arabes étant assimilés aux Musulmans, eux-mêmes assimilés aux intégristes). À travers les commentaires entendus lors de nos visites guidées, nous avons pu constater que cette perception monolithique ne porte pas que sur les communautés culturelles récemment arrivées : la communauté juive et les communautés noires sont touchées, au même titre que l'immigration en provenance des pays arabes ou latino-américains.

Cette perception monobloc piège les rapprochements interculturels en laissant croire à une «nature» ethnique, propre à chaque groupe, vécue à l'identique par tous ses membres, et surtout, immuable. Il y a là une lourde insistance sur les différences culturelles, et la persistance de l'idée que les groupes émigrés demeurent, des générations plus tard, indifférenciés de la culture de leur contrée d'origine.

Ici encore, le recours à l'histoire est au nombre des outils nécessaires pour faire éclater cette perception. La tâche se complique puisqu'il faut éviter les analyses et découpages trop fins des réalités socio-historiques, qui feraient perdre de vue le caractère collectif des mouvements de migration et rejoindraient ainsi involontairement la vision «individualiste» citée plus haut.

EN GUISE DE CONCLUSION

Il y a dix ans, lorsque nous avons commencé à offrir cette découverte urbaine sur «La courtepoinTE montréalaise», il nous apparaissait nécessaire de jeter un éclairage, aussi ténu soit-il, sur la présence historique des communautés culturelles à Montréal, attestant de

leur importance dans la dynamique urbaine. Aujourd'hui, alors qu'un nombre croissant de chercheurs et d'intervenants, communautaires ou institutionnels, travaillent aussi en ce sens, les communautés culturelles sont de moins en moins confinées aux zones d'ombre de l'histoire. Néanmoins, nos contacts avec le public nous confirment qu'il reste encore beaucoup à faire, et il demeure important de faire connaître les apports de l'immigration aux collectivités montréalaise et québécoise.

Dans une perspective de rapprochement interculturel, nous nous interrogeons toutefois sur les impacts d'approches d'animation ou de diffusion culturelle axées exclusivement sur l'ethnicité. Dans notre pratique d'animation, préoccupés par la création de solidarités, nous sentons déjà les limites de telles approches, qui composent malgré elles l'image d'une société faite de mondes parallèles et étanches.

Nous sommes actuellement à la recherche de façons de faire comprendre une histoire montréalaise «intégrée», où une histoire des interactions émergerait des parcours des différentes communautés. L'histoire de Montréal offre à cet égard un potentiel immense. À travers la vie des quartiers, la réalité des échanges - métissages, voisinages mais aussi des exclusions - se dessine et s'explique. Mais voilà un champ de l'histoire bien modeste...

Nous constatons d'ailleurs, quasi-quotidiennement, la difficulté de documenter, à une telle échelle, les sujets qui nous intéressent. Deux écueils ralentissent notre

démarche. Le premier surgit de la tendance, fortement présente dans les milieux académiques, de ne produire que des recherches, articles et monographies à caractère monoethnique. Une recension des revues à caractère historique démontre éloquemment la situation. Loin de nous l'idée de nier le besoin de connaître l'histoire de la centaine de communautés présentes à Montréal. Mais nous croyons qu'au delà des parcours de chaque communauté, il importe d'éclairer les liens - de tout ordre - tissés hier et aujourd'hui entre les communautés. C'est là, selon nous, où se crée la matière vivante d'une société; il importe d'en comprendre les dynamiques et d'en tirer les leçons.

Le deuxième écueil qui complique nos travaux tient au fait que les recherches sur les communautés culturelles sont trop peu souvent ou insuffisamment «spatialisées», incarnées dans des espaces précisément identifiables. Cette lacune nous pèse, puisque la découverte et l'interprétation des lieux urbains constituent nos outils privilégiés d'intervention, transformant la ville en un livre ouvert sur les gens qui l'ont bâtie. Voilà pourquoi, en profitant de notre présence au colloque du R.C.H.T.Q., nous tenons à redire aux chercheurs et chercheuses l'importance de cette pas-si-petite histoire. Nous terminons en vous remerciant de nous avoir offert cette tribune; il ne nous reste plus qu'à souhaiter que les échanges entre les chercheurs et les intervenants communautaires comme nous puissent se poursuivre et s'intensifier.

Collectif L'autre Montréal

Fondé en 1983, le Collectif L'autre Montréal regroupe une poignée de personnes issues d'horizons divers: architecture, organisation communautaire, urbanisme, sciences sociales. Au moment de sa naissance dans le giron des comités-logement montréalais, L'autre Montréal se préoccupait principalement de questions d'aménagement urbain et de démocratie municipale. Les premières visites guidées ont d'ailleurs été conçues pour amener les citoyens de quartiers (particulièrement le quartier Saint-Louis) à prendre conscience des phénomènes qui touchaient leur milieu et à s'impliquer dans les associations communautaires locales.

Au fil des ans, le Collectif a élargi ses champs d'intervention, et adapté la formule des visites guidées. Cette pédagogie «d'immersion» s'est en effet révélée appropriée pour aborder divers thèmes parmi les grands enjeux urbains actuels. C'est ainsi qu'actuellement, L'autre Montréal offre des visites guidées sur les inégalités sociales, l'histoire des femmes, la présence de l'immigration et des communautés culturelles, les enjeux environnementaux, la démocratie (une visite sur le «Montréal des utopies»), et des visites dans plusieurs

quartiers pour éveiller aux situations particulières de certains secteurs montréalais.

L'idée de créer une visite guidée sur l'immigration et les communautés culturelles a germé en 1986, alors que Montréal connaissait une série d'incidents à caractère raciste impliquant les forces policières. Les membres de L'autre Montréal souhaitaient alors prendre position dans la lutte au racisme, et la visite fut conçue dans l'optique d'inviter aux rapprochements interculturels.

Depuis dix ans, les clientèles de L'autre Montréal se sont considérablement élargies. En plus des organismes communautaires qui formaient le bassin initial d'usagers, les clientèles de L'autre Montréal se recrutent aujourd'hui dans les cégeps et les universités (les visites sont utilisées dans les cours de sociologie, géographie urbaine, urbanisme, travail social, etc.), dans les syndicats, les CLSC, les agences de coopération internationale, et dans une foule d'organismes ou d'institutions qui recherchent des activités de formation. Un volet de visites d'été permet également de rejoindre le grand public et les visiteurs étrangers.

VITRINE DU LIVRE

Denis Gravel, *Moulins et meuniers du Bas-Lachine, 1667-1890*, Sillery, Septentrion, 1995, 121 p.

Dans ce petit ouvrage au dimension d'un «Que sais-je?», Denis Gravel nous propose d'examiner l'évolution de la meunerie dans le Bas-Lachine (aujourd'hui Ville de LaSalle), des débuts de la colonisation française à la fin du XIX^e siècle. L'auteur entend tracer le portrait de cette entreprise villageoise en abordant tour à tour le cadre juridique qui régissait les rapports de propriété à cette époque, les diverses technologies utilisées dans le fonctionnement des moulins, l'itinéraire de vie des principaux meuniers à Lachine, et leurs conditions de travail. Programme fort ambitieux pour un opuscule de ce genre, et dont l'auteur ne s'acquittera qu'en partie.

Bien connu dans l'entourage des sociétés historiques locales, Denis Gravel a déjà publié un certain nombre de monographies sur l'histoire des quartiers et des paroisses de Ville de LaSalle. Depuis peu, il s'intéresse à l'implantation des moulins à eau et à vent dans le Montréal pré-industriel. Or, la partie du Bas-Lachine compterait un spécimen de chaque catégorie, sur les 17 moulins qui ont été érigés dans la seigneurie de Montréal entre 1648 et 1712.

Dans *Moulins et meuniers*, l'auteur suit scrupuleusement l'évolution de l'activité de la meunerie dans le Bas-Lachine depuis la construction d'un premier moulin à vent par Jean Milot en 1673 jusqu'à l'établissement d'un "complexe meunier" par Paschal Persillier, dit Lachapelle, entre 1823 et 1832, lequel comprenait un moulin à farine, un moulin à carder la laine et un moulin destiné à l'usinage des cloths. Toutefois, l'avènement de la vapeur et des turbines hydrauliques au XIX^e siècle occasionnera une mise en désuétude rapide de ces moulins traditionnels, si bien qu'après 1840 la majeure partie de la production lachinoise de farine sera transférée aux minoteries industrielles installées le long du canal Lachine.

Les lecteurs du *Bulletin* seront sans doute intéressés par la description des conditions de travail

des meuniers présentée au chapitre deux. L'auteur nous montre très bien comment la liberté professionnelle de ces artisans était limitée par un ensemble de servitudes (paiements de redevances, interdiction d'exercer le métier à son propre compte, code de conduite) imposées en vertu du droit seigneurial de banalité. Rappelons que jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les seigneurs détenaient le privilège exclusif d'ériger des moulins dans leur concession et d'exercer des prélèvements sur la mouture du blé. L'auteur signale cependant que ce monopole pouvait parfois être contesté comme en témoigne le conflit juridique opposant à partir de 1815 le meunier William Fleming aux sulpiciens, seigneurs de l'île de Montréal.

Ceci dit, l'ouvrage abonde beaucoup trop dans le récit descriptif des nombreuses transactions immobilières qui ont entouré l'activité des moulins du Bas-Lachine tout au long de la période. Il en résulte que le fil directeur se dérobe constamment sous une forêt de détails juridiques issus des contrats notariés. Plus grave encore, cette inflation de l'accessoire porte atteinte à certains aspects analytiques importants comme le rôle social du meunier au sein de la communauté villageoise, l'évolution des savoir-faire techniques, la place des outils manuels dans le processus de travail, les transformations dans la pratique du métier au tournant du XIX^e siècle, les traditions culturelles, etc.

Il aurait été intéressant de montrer comment, grâce à leur connaissance des systèmes d'engrenage, plusieurs meuniers se sont convertis en mécaniciens et ont poursuivi leur carrière dans les fonderies montréalaises de moteurs à vapeur après 1820.

Robert Tremblay

Université du Québec à Montréal

Serge Gaudreau, *Au fil du temps. Histoire de l'industrie textile à Magog (1883-1993)*.
Publié par l'auteur. Magog, 1995. 239 p.

Publié à compte d'auteur, l'ouvrage de Serge Gaudreau constitue une synthèse intéressante de l'industrie textile de Magog. Après avoir tracé l'historique de la *Magog Textile & Print Co.* (1883-1889) et de la *Dominion Cotton Mills* (1889-1905), l'auteur porte plus particulièrement son attention sur l'industrie qui prendra la relève des deux précédentes, la *Dominion Textile* (1905-1993). L'ouvrage tourne autour de trois axes auxquels Gaudreau a peu dérogé: la situation de l'industrie textile, l'évolution du mouvement ouvrier et les relations entre l'entreprise et la communauté.

Le premier axe de recherche permet à l'auteur d'exposer les performances financières de la *Dominion Textile* pour chacune des périodes, mais aussi de déborder les cadres de l'analyse régionale pour démontrer à quel point l'industrie textile est dépendante des politiques tarifaires des gouvernements, que ce soit celle de 1897 de Laurier ou celle des accords du GATT de 1947, par exemple. Les innovations technologiques de même que les modernisations effectuées tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des bâtiments de la *Dominion Textile* au cours des ans complètent cette section.

À Magog, le mouvement ouvrier fait d'abord son apparition au moment d'une grève spontanée en juillet 1900. Protestant contre de mauvaises conditions de travail, les grévistes occuperont une partie de la manufacture et ne seront délogés qu'à la fin du mois, suite à l'intervention de la milice canadienne. Or ce n'est qu'en 1906 que des organisateurs montréalais des *United Textile Workers of America* (UTWA) tenteront de syndiquer les travailleurs de la filature et de l'imprimerie de la *Dominion Textile*. Après une grève gagnante en juillet 1906, 800 ouvriers joignent les rangs des UTWA qu'ils quitteront dès le mois de septembre 1906 afin de s'affilier à une centrale canadienne, la Fédération des ouvriers textiles du Canada (FOTC). Celle-ci disparaîtra suite à quelques grèves perdues en 1911. Par la suite, il faudra attendre 1936 pour voir la Confédération des travailleurs catholiques du Canada

(CTCC) fonder deux sections (filature et imprimerie) du Syndicat catholique des ouvriers du textile de Magog qui regroupera 600 membres. L'aventure se terminera en juin 1972, moment où les travailleurs se désaffilient de la CSN (anciennement la CTCC) pour rejoindre les rangs de la Centrale des syndicats démocratiques (CSD) qu'ils quitteront en juin 1985 pour former un syndicat indépendant. Malgré ces nombreux changements d'orientation, Gaudreau est d'avis que l'expérience syndicale aura été bénéfique aux travailleurs de la *Dominion*: «D'une convention collective à l'autre, les ouvriers de la filature et de l'imprimerie ont obtenu des gains substantiels sur des items aussi diversifiés que les salaires, les congés payés ou le respect de l'ancienneté» (p. 186).

Outre la question de l'organisation syndicale, l'auteur présente aussi la composition détaillée de la main-d'œuvre du textile au tournant du siècle. Il relève ainsi certaines données fondamentales comme la répartition selon le sexe et l'origine ethnique des travailleurs de la *Dominion*; la composition du personnel de la filature selon l'âge et le sexe; une échelle de salaires selon le métier exercé; l'importance du travail des femmes au sein de la filature; et, enfin, le taux d'analphabétisme chez les ouvriers du textile selon le lieu de travail et l'origine ethnique. Même si l'ouvrage ne compte pas de description aussi détaillée de la classe ouvrière pour les années subséquentes, on peut toujours se reporter à certains aspects sociaux intéressants comme le support massif de la communauté magogoise aux travailleurs et aux travailleuses au moment de la grève de 1959 laquelle portait essentiellement sur le contrôle des tâches à l'intérieur de l'usine et qui dura près de cinq mois.

Enfin, l'auteur aborde dans un troisième temps, les relations entre l'entreprise et la communauté magogoise. Si l'analyse des rapports existants entre la *Dominion Textile* et la population dans son ensemble est plutôt faible, Gaudreau démontre, en revanche, et de façon convaincante, le bras de fer qui se jouera entre le Conseil de Ville et l'entreprise, tout au long de la

période à l'étude. Les faits étalés par Gaudreau démontrent bien à quel point la *Dominion Textile* a exercé un chantage continu sur le Conseil de Ville, et indirectement sur la population de Magog. Au début des années 1930, par exemple, plus de 80 % de la main-d'œuvre manufacturière de la ville dépendait de la *Dominion*. Plus de cinquante années plus tard, elle monopolise toujours 50 % de la main-d'œuvre manufacturière de Magog pour une masse salariale de 30 millions de dollars par année. Ainsi, la *Dominion* se servira durant toutes ces années de son pouvoir sur l'économie locale pour obtenir des concessions substantielles de la part du Conseil de Ville tant au niveau des taxes scolaires et municipales que de l'épineuse question de l'approvisionnement en énergie hydroélectrique. Ce n'est qu'au cours des dernières années que l'administration municipale s'est imposée face à l'industrie textile et a réussi à diversifier l'économie régionale grâce au développement de l'industrie touristique.

À notre avis, Serge Gaudreau brosse dans cet ouvrage un excellent portrait de l'industrie textile à Magog où apparaissent clairement les rapports de force pouvant exister entre les différentes composantes d'une communauté (classe ouvrière, population, élus

municipaux, petite bourgeoisie marchande et dirigeants de la *Dominion*) où l'économie locale est axée principalement sur une seule entreprise. Il ne faut pas s'attendre, par contre, à une analyse détaillée de tous les événements qui ont marqué cette communauté. On ne connaîtra jamais, par exemple, le contenu et l'impact de la convention collective signée en septembre 1945 entre le Syndicat catholique des ouvriers du textile de Magog et la *Dominion Textile*. Il faut reconnaître que la longueur de la période à l'étude justifie amplement certains choix de l'auteur.

À titre d'information, nous tenons à mentionner que l'ouvrage *Au fil du temps* ne se retrouve pas en librairie. Pour s'en procurer une copie (au coût de 12 \$, plus 3 \$ pour les frais de poste) il faut écrire à l'auteur: Serge Gaudreau, 1270 Saint-Charles, Magog (Québec), J1X 3R6.

Eric Leroux
Université de Montréal

Andrée Lévesque, *Résistance et transgression. Études en histoire des femmes au Québec*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1995, 157 pages.

Andrée Lévesque présente dans ce nouveau volume des textes qui abordent différents aspects de la condition féminine au Québec dans la première partie du siècle. Ce recueil a le mérite de réunir des textes qui étaient parus dans des revues européennes à la suite de colloques ou publiés dans la RHAF et *Labour/Le travail* et dont certains étaient difficiles à obtenir.

Andrée Lévesque aborde des questions généralement peu traitées par les historiennes et les historiens du mouvement ouvrier: entre autres celles de la représentation légale de la femme, de la vision qu'a le corps médical de la femme et de la prostitution. Ces questions recouvrent la question ouvrière dans son sens le plus large. Il est donc pertinent de comprendre l'attitude du mouvement ouvrier face à elles.

Eva Circé-Côté, journaliste au *Monde Ouvrier* de

Gustave Francq, qui écrit sous le pseudonyme de Julien Saint-Michel, fait partie de ces femmes qui font le lien entre le mouvement ouvrier et le mouvement des femmes ou qui, à tout le moins s'intéresse à la question des femmes. Le point de vue adopté par Circé-Côté est celui de la travailleuse, non pas celui de l'épouse du travailleur. La travailleuse de Circé-Côté est urbaine et imprégnée de modernité. Ses valeurs ne sont plus celles de la vie rurale mais bien celles de la ville. Eva Circé-Côté se situe donc en marge du discours catholique dominant. C'est ce qu'Andrée Lévesque nous montre en abordant différents thèmes de ses écrits.

En abordant la prostitution et le bordel, Andrée Lévesque traite d'un sujet toujours présent qu'on a souvent de la difficulté à intégrer dans l'histoire ouvrière. Deux de ses articles brossent un tableau des

attitudes gouvernementales à tous les niveaux face à cette situation. Y sont représentées les différentes options qui s'offrent aux édiles municipales, aux politiciens et à la Justice. L'auteur décrit ensuite le fonctionnement du bordel et les conditions de travail des prostituées. Elle aborde aussi le rôle des souteneurs, celui de la police, de la justice et du clergé.

Ce recueil offre d'intéressants éléments d'analyse peu abordés jusqu'ici. Il est à déplorer quelques erreurs achalantes qui n'auraient pas dû figurer dans des textes de ce niveau. Par exemple, à deux reprises, Andrée Lévesque identifie le *Monde Ouvrier* au Congrès des métiers et du travail du Canada (pages 48 et 102). Il est connu que le *Monde Ouvrier* est indépendant de 1916 à 1941 et qui deviendra par la suite l'organe officiel de la Fédération provinciale du travail du Québec, et non du CMTC. Notons aussi qu'à la page 104, on apprend

l'élection par acclamation à la mairie de Montréal de Médéric Martin. Or l'ancien cigarier a dû faire la lutte à Luc Rochefort, candidat soutenu par le parti ouvrier de la Province de Québec. Bien que la lutte fut inégale, elle a bel et bien eu lieu. Signalons enfin l'absence, dans la bibliographie, du mémoire de Lyne Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, déposé au département d'histoire de l'UQAM en 1994 et publié par le RCHTQ en 1995.

Bernard Dansereau
Université de Montréal

Les retombées de la table ronde sur le «révisionnisme»

Y A-T-IL UNE NOUVELLE HISTOIRE DU QUÉBEC?

- Brian Young, «Y a-t-il une nouvelle histoire du Québec?»
- Paul-André Linteau, «De l'équilibre et de la nuance dans l'interprétation de l'histoire du Québec»
- John A. Dickinson, «Commentaires sur la critique de Ronald Rudin»
- Michel Sara-Bournet, «Pour une histoire post-révisionniste»
- Jean-Marie Fecteau, «La quête d'une histoire normale: réflexions sur les limites épistémologiques du "révisionnisme" au Québec»
- Yves Gingras, «Une sociologie spontanée de la connaissance historique»
- Jean-Paul Bernard, «Histoire nouvelle et révisionnisme»
- Ronald Rudin, «Au-delà du révisionnisme»

Textes parus dans le *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no 2

COLLECTION DU RCHTQ

Études et documents

Les numéros 2, 3, 5, 6 et 7 de la collection sont toujours disponibles:

- Numéro 2 HABITER UN QUARTIER OUVRIER DE LA BANLIEUE DE MONTRÉAL: VILLAGE SAINT-AUGUSTIN (municipalité de Saint-Henri) 1855-1881, par **Gilles Lauzon**
- Numéro 3 À LA JONCTION DU MOUVEMENT OUVRIER ET DU MOUVEMENT DES FEMMES: LA LIGUE AUXILIAIRE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES MACHINISTES, CANADA, 1903-1980, par **Sylvie Murray**
- Numéro 5 L'ÉTAT DE SANTÉ DES MONTRÉALAIS, 1880-1914, par **Martin Tétreault**
- Numéro 6 «PÉRIL ROUGE» AU TÉMISCAMINGUE: LA GRÈVE DES BÛCHERONS DE ROUYN-NORANDA 1933-1934, par **Béatrice Richard**
- Numéro 7 LES JOURNALISTES QUÉBÉCOISES, 1880-1930, par **Line Gosselin**

Pour obtenir ces numéros, utilisez le formulaire ci-dessous



Je désire recevoir:

- ☐ exemplaire(s) du numéro 2 (Ouvrage de Gilles Lauzon)
- ☐ exemplaire(s) du numéro 3 (Ouvrage de Sylvie Murray)
- ☐ exemplaire(s) du numéro 5 (Ouvrage de Martin Tétreault)
- ☐ exemplaire(s) du numéro 6 (Ouvrage de Béatrice Richard)
- ☐ exemplaire(s) du numéro 7 (Ouvrage de Line Gosselin)

Le coût est de 12,00\$ l'exemplaire + 2,00\$ de frais postaux, soit un TOTAL de 14,00\$ par exemplaire.

Date: _____

Nom: _____

Adresse: _____

Code postal _____



Envoyez ce coupon d'affranchissement avec votre chèque (S.V.P. pas d'argent comptant) à l'ordre du RCHTQ aux soins de Michèle Dagenais, RCHTQ/Responsable de la Collection, Département d'histoire, Université de Montréal, C.P. 6128, succ. Centre-ville, Montréal, Québec H3C 3J7